This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 473266

PROPERTY OF

The University of Michigan Libraries

1817

ARTES SCIENTIA VERITAS

NOUVELLES

ÉTUDES SLAVES

Deuxième Série

DU MÊME AUTEUR

Chants héroïques et Chansons populaires des Slaves de Bohême. Un vol. in-18. Librairie internationale.

La Bohême historique. Un vol. in-8°. Librairie internationale.

Cyrille et Méthode. Étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme. Un vol. in-8°. Librairie Franck.

Le Monde slave. Un vol. in-12. Librairie Didier.

Études slaves. Un vol. in-12. Librairie Leroux.

Nouvelles Études slaves. Un vol. in-12. Librairie Leroux.

Chrestomathie russe. Un vol. in-8°. Librairie Leroux.

Itinéraires de l'Asie centrale. Un vol. grand in-8°. Librairie Leroux.

Grammaire russe. Librairie Maisonneuve. (5me édition).

La Russie et l'Exposition de 1878. Un vol. in-12. Librairie Delagrave.

Les Prussiens en Alsace-Lorraine. (Traduit de l'Allemand.) Librairie Plon.

Histoire de l'Autriche-Hongrie. Un vol. in-18. (Collection Duruy.) Librairie Hachette.

Contes slaves. Un vol. in-18. Librairie Leroux.

La Chronique dite de Nestor traduite sur le texte original avec introduction et index analytique. Librairie Leroux, 1884.

La Save, le Danube et le Balkan. Librairie Plon.

La Bulgarie. Un vol. in-12. Librairie Cerf.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie DESTENAY.

Paul Marie

LOUIS LEGER

NOUVELLES ÉTUDES SLAVES

DEUXIÈME SÉRIE

LE NIHILISME. — LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS ET LA RUSSIE. — JEAN KOCHANOWSKI. — JEAN ZIZKA. — LE ROMAN BOHÊME. — LA MYTHOLOGIE SLAVE. LES SLAVES AU XIXe SIÈCLE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1886

D
147
.L49
v.2

61-214855

AVANT-PROPOS

—

Ce volume fait suite aux trois recueils d'essais que j'ai déjà publiés, *le Monde slave*[1], les *Études slaves*[2] et les *Nouvelles Études slaves*[3]. Je n'ai rien à ajouter aux observations qui précèdent ces deux ouvrages. Je rappelle seulement les titres des travaux qu'ils renferment afin que le lecteur puisse se faire une idée de l'ensemble d'une œuvre qui présente les résultats de longues années d'observations et de recherches.

LE MONDE SLAVE.

INTRODUCTION. Le monde slave.
I. — Les Slaves du sud et leur littérature.
II. — Agram et les Croates.

[1] Paris, Didier. 1873.
Paris Leroux, 1875.
Paris, Leroux, 1880.

III. — Belgrade et les Serbes.
IV. — Un évêque slave (Mgr G. Strossmayer
V. — Le drame moderne en Serbie.
VI. — De Paris à Prague.
VII. — Les théâtres en Russie.
VIII. — Le drame moderne en Russie.
IX. — Les écrivains anglais et la Russie.
X. — Les origines du panslavisme.

ÉTUDES SLAVES.

I. — Une visite aux catacombes de Kiev.
II. — Sur le Volga.
III. — Nijny Novgorod et sa foire.
IV. — Le Volga et Kazan.
V. — Kazan et les Tartares.
VI. — Vladimir et ses églises.
VII. — Les contes polonais de la Russie.
VIII. — Les études slaves en Russie.
IX. — La langue russe.
X. — La langue serbe et l'avenir des Slave méridionaux.
XI. — La comédie moderne en Pologne.
XII. — Une page d'histoire contemporaine. I Bohême et l'Autriche en 1871.
XIII. — La Bohême et le Panslavisme.

NOUVELLES ÉTUDES SLAVES.

I. — Un précurseur du Panslavisme au XVIIe siècle. Georges Krijanitch.
II. — Un essai de mystification littéraire. — Le Veda slave.
III. — La vie de province en Russie.
IV. — Le roman russe dans la littérature française. Madame Henri Gréville.
V. — Jean Hus.
VI. — Quelques documents tchèques relatifs à Henri IV.
VII. — L'historien national de la Bohême. — François Palacky.
VIII. — François Deak et la Hongrie.
IX. — L'Autriche Hongrie et la question d'Orient.

Les études qui composent le présent volume, ont toutes été écrites dans ces dernières années, sauf la nouvelle qui a été publiée pour la première fois au mois de mai 1872 dans la *Revue des Deux Mondes*.

Mai 1886.

ÉTUDES SLAVES

LE NIHILISME ET LA RUSSIE [1]

Les événements singuliers dont la Russie a été le théâtre depuis quelque temps ont appelé sur ce pays une curiosité mêlée d'horreur. On s'est demandé comment il était possible qu'en plein XIXe siècle un état chrétien fût témoin de pareils attentats et incapable de se défendre contre une bande de conspirateurs mystérieux. On n'a pas assez, croyons-nous, réfléchi à la nature spéciale de l'état russe et aux circonstances historiques au milieu desquelles il s'est développé. La Russie est le plus jeune des états européens ; son malheur est d'avoir été trop tôt et trop brusquement envahi par les idées occidentales. On peut la comparer à une vallée sans défenses, subitement inondée par les eaux d'un lac supérieur qui a rompu ses digues. Il est possible que

[1] Ecrit en 1880.

l'inondation apporte dans ses flots la richesse et la fertilité. Elle n'en sera pas moins accompagnée de désordres graves, peut-être même de lugubres catastrophes. Ces fléaux auraient été évités si une main prudente avait pu assurer par des canaux habilement ménagés une irrigation lente et régulière, tempérer par une série d'écluses la force destructrice que prête à l'élément dévastateur la différence des niveaux. Malheureusement pour elle la Russie, en ouvrant aux idées de l'Occident les portes qu'elle avait tenu fermées pendant de longs siècles, s'est laissé pénétrer à la fois par des influences fécondes et des contagions dangereuses.

A l'époque où Pierre-le-Grand la fit entrer en rapports suivis avec l'étranger, l'Europe était tout entière monarchique. En aucun pays on ne songeait à détrô[illegible] trônes des souverains. Les philosophes d[illegible] adressaient leurs hommages à Ca[illegible] Russie n'avait d'autre rêve qu[illegible] principales mon[illegible] tionnels éto[illegible] Hollan[illegible]

qui y avaient été jadis les plus réfractaires. La Russie, qui avait jusqu'alors été l'égale des autres monarchies et avait marché de concert avec elles, se trouva de nouveau isolée et réduite à un état de gênante infériorité. Aujourd'hui elle est acculée à une situation des plus singulières. La Bulgarie récemment affranchie par le tsar a une constitution, la Russie sa libératrice n'en a pas. Mais ce ne sont pas seulement les idées libérales qui ont prévalu en Occident, tandis que la Russie restait fermée à leurs applications. Le radicalisme sous toutes ses formes tend à ébranler les bases des états et exerce dans chacun d'eux une propagande d'autant plus efficace qu'il rencontre moins de bon sens ou de sens moral dans les classes inférieures de la société.

Les uns aspirent à transformer la famille, au besoin en la supprimant ; d'autres s'attaquent à la propriété, ou au capital : d'autres veulent fractionner l'état en communes indépendantes et rêvent d'organiser l'anarchie. L'essence de ces systèmes, quels que soient les noms divers dont ils se parent, c'est la négation et la destruction. Dans une œuvre satirique qui a eu son heure de célébrité [1], un utopiste supprime tour à tour au profit des ouvriers toutes les industries de luxe. Chaque fois qu'on lui demande : Mais que feront les ouvriers bijoutiers, les marbriers, les gantiers ou autres, il répond imperturbablement : Ils feront autre chose.

[1] Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des républiques.

Mais il se garde bien de dire ce que doit être cette « autre chose. »

C'est qu'en effet les idées négatives s'imposent sans peine quand elles s'enveloppent de formules plus ou moins solennelles et qu'elles s'adressent à des gens d'une demi-éducation. Impuissantes sur les saines populations des campagnes, elles agissent avec énergie sur les étudiants et l'ouvrier des villes. Depuis une vingtaine d'années, une partie de la jeunesse russe a subi avec une désolante facilité les influences malsaines qui ont déjà, à deux époques de l'histoire contemporaine, — les journées de juin, la Commune, — pervert le bon sens héréditaire du peuple français. Il était difficile qu'il en fût autrement ; mieux que personne les nihilistes russes étaient accessibles à la contagion morale de certaines idées ; les hommes de la génération antérieure, n'ayant aucune expérience de la vie publique et de ses conditions, ne pouvaient guider utilement de jeunes utopistes grisés par le vin nouveau des théories exotiques ; la plupart de ces théories renfermaient d'ailleurs un certain nombre d'idées généreuses qui formaient un contraste frappant avec les réalités poignantes de la vie quotidienne. Notons encore un fait psychologique qui suffit à expliquer bien des misères ; parmi les rêveurs qui ont entrepris d'arracher la Russie à son état présent pour la jeter dans un avenir imaginaire, aucun n'a eu la notion, le sens, je dirai même l'instinct de l'histoire. Les différents peuples n'ont pas

eu une croissance uniforme, c'est une erreur criminelle de croire que les mêmes traitements ou les mêmes théories puissent être appliqués à des nations d'âges différents. Cette erreur a malheureusement prévalu en Russie : certes l'état russe tel qu'il existe actuellement n'offre pas le type d'un édifice politique idéal ; mais avant de songer à le détruire de fond en comble, il faudrait se demander si on a les matériaux nécessaires pour en construire un nouveau et les architectes capables de l'ériger. Nous ne le croyons pas ; la maison telle qu'elle est n'est pas très habitable, et cela tient en partie à la maladresse du propriétaire : mais au lieu de la détruire, il vaut beaucoup mieux savoir l'aménager à propos et la transformer peu à peu. C'est ce que les révolutionnaires russes n'ont jamais voulu comprendre.

II

L'esprit révolutionnaire n'est pas nouveau en Russie ; il date du règne d'Alexandre Ier, ce souverain tour à tour mystique et libéral, dévot et philosophe. Les officiers russes, qui pendant l'occupation avaient vu la France et vécu pour ainsi dire de la vie constitutionnelle, rapportèrent dans leur patrie des idées libérales qui sous Catherine n'avaient guère franchi le cercle restreint d'une cour philosophe et corrompue.

« C'est à dater du retour des armées russes dans leur pays, écrit Nicolas Tourguenev, que les idées libérales, comme on disait alors, commencèrent à se propager en Russie. Indépendamment des troupes régulières, une grande masse de miliciens avaient aussi vu l'étranger ; ces miliciens de tout rang, à mesure qu'ils repassaient la frontière, se rendaient dans leurs foyers où ils racontaient ce qu'ils avaient vu en Europe. Les événements eux-mêmes parlaient plus haut qu'aucune voix humaine. C'était là une véritable propagande. »

Un autre écrivain russe, qui devait mourir victime de ses convictions, Pestel, écrivait que la restauration des Bourbons avait fait époque dans l'histoire de ses idées et de ses convictions politiques.

« Je vis alors, dit-il, que la plupart des institutions essentielles fondées par la Révolution ont été conservées, lors du rétablissement de la monarchie, comme choses bienfaisantes, tandis qu'auparavant nous tous, et moi le premier, nous nous soulevions contre cette révolution ; j'en ai conclu qu'apparement elle n'était pas si mauvaise qu'on nous la représentait et que même elle avait beaucoup de bon ; je fus confirmé dans mon idée en considérant que les états où elle n'avait pas eu lieu continuaient à être privés de beaucoup de droits et de libertés. »

C'étaient là des idées fort justes assurément ; il eût fallu cependant considérer que le peuple russe n'était pas arrivé à la même période historique que le peuple

français, et qu'il ne représentait pas le même degré de civilisation. Le peuple russe étant absolument incapable de faire une révolution et d'en profiter, un certain nombre de rêveurs imaginèrent de la faire à eux tout seuls. Sous le règne d'Alexandre Ier, la Russie avait déjà des sociétés secrètes ; on y trouvait les plus grands noms de l'aristocratie, on y dissertait gravement sur la possibilité de transformer l'empire en monarchie constitutionnelle ou même en république. Ce dernier trait peint assez la naïveté des esprits. La société de la Vertu, qui s'était constituée à Moscou à l'imitation du *Tugendbund* germanique, se bornait à des échanges de vues théoriques. La société du Nord à Saint-Pétersbourg élaborait des plans constitutionnels. La société du Sud avait pour centre Kiev et pour chefs les fameux Pestel et Ryleiev. Elle faisait une propagande active parmi les officiers des garnisons méridionales et rêvait, elle aussi, d'établir en Russie des institutions républicaines. Elle s'imaginait qu'en supprimant la dynastie régnante, elle arriverait à réaliser son programme, et ne reculait pas devant l'idée du régicide. Il n'est pas sûr que l'empereur Alexandre, mort précisément à Tangarog sur les rivages de la Petite-Russie, n'ait pas succombé au poison. L'avènement de Nicolas, dû comme on sait à la renonciation de son frère le grand-duc Constantin, parut offrir aux conjurés un moment favorable pour l'exécution de leurs desseins. Quelques régiments furent soulevés au nom du grand-duc Cons-

tantin et de la *Konstitoutsia*. Les soldats qui acclamaient la *Konstitoutsia* s'imaginaient que c'était la femme du grand-duc ! Cette émeute fut promptement réprimée ; les principaux chefs du complot, Pestel, Ryleiev, Mouraviev Apostol, montèrent sur l'échafaud. L'insurrection de décembre 1825 échoua misérablement ; mais elle laissa, si l'on peut s'exprimer ainsi, une trace lumineuse dans l'histoire de la Russie. Aujourd'hui encore les plus conservateurs ne parlent des décembristes qu'avec respect. Quel eût été le résultat de leur tentative si elle avait réussi ? Au lieu et place de Nicolas, tout autre prince de la famille impériale fût monté sur le trône, et l'ancien régime aurait continué comme devant. La Russie, où il n'y avait certainement pas alors un million d'hommes sachant lire et écrire, n'était en aucune façon mûre ni pour la république, ni même pour le système représentatif. En supposant qu'une assemblée quelconque eût eu la prétention de mener les destinées du pays, elle eût été formée des seuls privilégiés. Ils n'eussent certes pas imaginé de sacrifier d'eux-mêmes leurs prérogatives séculaires.

La nuit du 4 août était possible à Versailles en 1789 ; la longue propagande des philosophes l'avait préparée ; la généreuse rivalité des trois ordres, le besoin qu'avait la noblesse de reconquérir une popularité qui lui échappait, l'ivresse d'un transport momentané, l'expliquent dans une certaine mesure. Mais en 1825, il n'y avait point de tiers-état politique en Russie ; la noblesse eût

seule constitué le pays légal ; le règne d'une oligarchie anarchique, comme en Pologne, eût été le pire des fléaux. Au point de vue du progrès libéral, il n'y a donc point à regretter que la révolution de décembre ait échoué ; il faut plutôt déplorer qu'elle ait eu lieu. L'esprit ombrageux de Nicolas y trouva prétexte à un système d'impitoyable réaction. Nous n'insisterons pas sur ce côté trop connu de son règne ; l'enseignement mutilé, la presse bâillonnée par la censure, les relations avec l'Occident restreintes, la Russie isolée de l'Europe au point de vue intellectuel et moral. On a pris l'habitude en Occident de ne juger que par ses abus un règne qui n'a pas été sans grandeur, et qui fut, malgré la main de fer du souverain, illustré par des œuvres éminentes. Malheureusement, forcés de s'abstenir de toute politique, les esprits indépendants cherchèrent un dédommagement dans la philosophie allemande. A des hommes privés du salutaire exercice de la vie pratique, la philosophie est aussi dangereuse, plus dangereuse peut-être que ne peut l'être l'alcool aux estomacs peu nourris.

La Russie, sous Nicolas, avait besoin d'émanciper les paysans et de leur apprendre à lire, elle avait besoin de routes et de fabriques, d'ingénieurs et de pharmaciens, elle n'avait aucun besoin de métaphysiciens. Les sciences métaphysiques sont le luxe des sociétés mûres, et la Russie à bien des points de vue était encore dans l'enfance. Hegel, Kant, Feuerbach n'avaient rien à

faire dans la Russie de 1830, et nous doutons fort que même encore aujourd'hui, ils aient de grands services à lui rendre. Un jeune écrivain de talent, Alexandre Herzen, s'imagina pourtant qu'il pourrait régénérer la Russie en lui infusant les idées socialistes qu'il avait puisées dans les œuvres des théoriciens étrangers. Une imprudence lui avait valu un exil assez doux à Perm, sur les confins de la Sibérie ; il s'en infligea lui-même un second plus agréable, à l'étranger. En 1847 il quitta la Russie, où depuis il ne remit jamais les pieds ; il alla étudier en Occident la manière de faire des révolutions, d'ailleurs complétement inapplicables à son pays, et devint l'apôtre du socialisme cosmopolite. De là une foule d'écrits, intéressants peut-être au point de vue de l'histoire de certaines doctrines, mais sans intérêt pratique au point de vue russe.

« Le socialisme, écrivait Herzen, se développera dans toutes ses phases, jusqu'à ses dernières conséquences, jusqu'à l'absurdité ; encore une fois, de la poitrine titanique de la minorité révolutionnaire jaillira le cri de la négation ; et encore une fois, une lutte mortelle commencera, lutte en laquelle le socialisme prendra la place du conservatisme actuel et sera vaincu par une révolution à nous inconnue. L'éternel jeu de la vie, cruel comme la mort, inévitable comme la naissance, constitue le flux et le reflux de l'histoire, le *perpetuum mobile* de la vie. »

On se demande de quel intérêt pratique ces formules fatidiques pouvaient bien être pour la Russie ; un bon patriote qui aurait amélioré ses terres, instruit ou tout simplement vacciné ses paysans, aurait rendu à la patrie plus de services que ne faisait Herzen avec ses pamphlets. M. de Molinari écrivait avec raison vers 1860 : « Si Herzen était devenu un jour maître des destinées de la Russie, il n'aurait certainement pas été moins despote que l'empereur Nicolas. C'est un Nicolas avec un bonnet rouge. » Le publiciste russe se montrait assurément plus pratique et patriote plus intelligent quand il fondait à Londres, en 1857, le fameux journal *La Cloche* (Kolokol), destiné à dévoiler et à combattre les abus qu'une presse asservie ne pouvait démasquer. On sait quelle fut en Russie l'influence de ce recueil, qui pénétrait dans tout l'empire, malgré la censure et malgré la police, et dont chaque numéro, assure-t-on, passait sous les yeux de l'empereur. Si la chose est vraie, le parti libéral ou révolutionnaire avait déjà, comme aujourd'hui, des complices hardis dans l'entourage même du souverain. On a raconté plus d'une fois que tel courtisan avait fait réimprimer à ses frais un numéro du *Kolokol* pour en faire disparaître les lignes flétrissantes qui le concernaient. Le *Kolokol*, — en faisant la part des exagérations auxquelles conduit nécessairement le métier de pamphlétaire, — fut la seule œuvre vraiment nationale de Herzen. En somme l'action de ce publiciste fut, croyons-nous, plus nuisible qu'utile. On

ne refait ni un peuple, ni le monde en prêchant le mépris absolu du passé, en déclarant que tout est pourri et qu'il faut tout amputer. L'histoire ne procède point par bonds rapides ; les vieux scolastiques n'étaient point tant niais quand ils affirmaient qu'il n'y a point de saut dans la nature (*non datur saltus in natura*). Tout se tient dans le développement historique de l'humanité par un enchaînement continu ; ceux qui veulent précipiter ce développement manquent, les uns de clairvoyance, les autres de probité, pareils en cela à des parents aveugles, qui, pour hâter la croissance de leur progéniture, prétendraient gorger de viande, de fer et de quinquina un enfant à la mamelle. La *Cloche* n'était du reste pas le seul organe des mécontents ; vers la fin du règne de Nicolas, quand la Russie humiliée par la guerre de Crimée sentit le besoin de réagir contre les fautes accumulées de trente ans de despotisme, un frémissement généreux agita le pays ; à défaut de presse libre, des pamphlets manuscrits circulèrent :

« Réveille-loi, Russie, disait l'un d'eux. Dévoré par les ennemis du dehors, ruinée par l'esclavage, honteusement opprimée par la stupidité des tchinovniks et des espions, réveille-toi. Demande compte au despote du désastre national. Dis lui hardiment que son trône n'est pas l'autel du Seigneur et que le seigneur ne nous a pas condamnés à être éternellement esclaves. La Russie, ô tsar, t'avait confié le pouvoir suprême, qu'en as-tu fait ? Tu as consumé ta vie à passer des revues, à modifier des uniformes, à signer les

projets législatifs de charlatans ignorants. Tu as créé la race méprisable des censeurs afin de dormir en paix, afin de ne pas connaître les besoins et les murmures de ton peuple, afin de ne pas écouter la voix de la vérité... Tu as sans merci foulé aux pieds la vérité, tu as refusé la liberté, tout en restant l'esclave de tes passions. Par ton orgueil et ton obstination, tu as épuisé la Russie, tu as armé le monde contre elle. Humilie-toi maintenant devant tes frères, courbe ton front orgueilleux, demande conseil. Jette-toi dans les bras de ton peuple ; il n'y a pas d'autre salut pour toi. »

Nicolas mourut sans avoir voulu comprendre ce sévère langage. « Mon successeur, disait-il, fera ce qu'il pourra ; moi, je ne puis changer. » C'est, assure-t-on, le langage que tient aujourd'hui l'empereur Alexandre. Certes, arrivé au terme de vingt-cinq ans de règne, il peut se glorifier d'avoir rendu à sa patrie de signalés services et parcouru une belle carrrière de souverain. L'affranchissement des serfs, la réorganisation de la justice, le self-government accordé aux provinces, les châtiments corporels abolis, la censure atténuée, les universités rendues à elles-mêmes, les défaites de Crimée vengées par d'éclatantes victoires, ce sont là des titres glorieux et que la postérité recueillera. C'est pourtant sous le règne de ce monarque généreux que s'est produit le mouvement révolutionnaire le plus grave qui ait jamais agité la Russie ; c'est au lendemain d'un grand triomphe militaire que les attentats les plus ef-

froyables ont désolé le pays et stupéfait l'Europe épouvantée. Il y a là assurément un phénomène bizarre et qui vaut la peine d'être étudié.

III

Tâchons d'abord d'expliquer ces mots de nihilisme et de nihiliste, qui depuis quelque temps reviennent si souvent dans la presse de toutes les nations. Le premier écrivain qui les ait jetés dans la circulation est le célèbre romancier Ivan Tourguenev, dans le livre intitulé *Pères et enfants* [1], où il met en présence les deux générations de l'ancienne et de la nouvelle Russie. Le principal héros du roman est un jeune médecin matérialiste, Bazarov, qui ne reconnaît rien ici-bas en dehors des sciences exactes et des vérités expérimentales. Il va passer une quinzaine de jours à la campagne chez des gentilhommes de l'ancien temps, et il occupe ses loisirs à disséquer des grenouilles. — Qu'est-ce donc que ce M. Bazarov? demande un des personnages du roman. — C'est un *nihiliste*, répond l'un des camarades du jeune physiologiste. — Un nihiliste ! Ce mot doit venir du latin *nihil*, réplique un des gentilshommes, *rien*, autant que je puis juger ; par conséquent il signifie un homme qui ne veut rien reconnaître, ou plutôt qui ne

[1] Publié en 1862.

respecte rien. — C'est, répond l'interlocuteur, un homme qui envisage toute chose à un point de vue critique. — Cela ne revient-il pas au même ? — Non, point du tout, un nihiliste est un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui n'accepte aucun principe sans examen, quel que soit le crédit dont jouisse ce principe. — En vérité ! réplique le représentant de l'ancien régime. Allons ! je vois que nous ne nous entendrons jamais. Les gens du vieux temps, comme moi, pensent que des principes admis sans examen sont absolument indispensables. Vous avez changé tout cela ; que Dieu vous soit en aide ; nous nous contentons de vous admirer. Nous avions déjà des hégeliens ; maintenant voici des nihilistes. Nous verrons comment vous ferez pour exister dans le néant, dans le vide, comme sous une machine pneumatique.

Nous avons ici l'acte de baptême — si l'on nous permet ce mot — du nihilisme [1], l'acte de naissance est plus difficile à établir : comme tous les phénomènes de la vie sociale, les sectes et les systèmes existent longtemps avant qu'on songe à les nommer. Le roman d'Ivan Tourguenev ne met d'ailleurs en relief que le côté philosophique de la nouvelle doctrine ; la censure russe n'eût certainement pas permis à Bazarov d'exprimer,

[1] Le grand dictionnaire de Dahl, le Littré russe, en 1865, ne prête encore au mot nihilisme aucune signification politique. Il le définit ainsi : Doctrine monstrueuse et immorale qui rejette tout ce qu'on ne peut constater par le toucher.

même par des périphrases ou des sous-entendus, un programme politique quel qu'il fût. Bazarov a dépouillé volontairement les sentiments les plus délicats du cœur humain ; il s'est rendu insensible à l'amour de la famille à l'amour de la femme. Il y a d'ailleurs chez lui une sorte de pose qui ne permet peut-être pas de le prendre complètement au sérieux ; il ne songe pas à propager ses doctrines. Il les exprime par des aphorismes laconiques dont quelques-uns méritent d'être relevés. Celui-ci par exemple : « Un bon chimiste est vingt fois plus utile que le meilleur poète. » (Ici Bazarov se rencontre sans s'en douter avec Malherbe, qui disait par boutade qu'un bon poète est moins utile à l'état d'un joueur de quilles.)

Quand on lui parle d'art, il répond qu'il n'estime que « l'art de gagner de l'argent et de guérir radicalement les cors aux pieds... » Pour lui, la science, au sens général et abstrait du mot, n'existe pas ; il y a des sciences comme il y a des métiers ; la seule chose qui importe est de savoir que deux et deux font quatre, tout le reste n'est rien. — La nature n'est pas un temple, mais un atelier. — Il n'existe point de principes, il n'y a que des sensations, tout dépend des sensations. Si j'ai l'esprit négatif, contrariant, cela dépend de mes sensations. Il m'est agréable de nier ; ma cervelle est ainsi construite et voilà tout.

Bien que toute idée de propagande politique soit étrangère au type de Bazarov, tel que l'a compris Tourguenev, il y a parmi ces axiomes tel *postulatum* qui

suffit à expliquer la tendance révolutionnaire du parti qui terrorise aujourd'hui la Russie. En voici un qui trouve chaque jour son application. « La logique de l'histoire est inutile ; vous vous passez fort bien de logique pour porter un morceau de pain à votre bouche lorsque vous avez faim. A quoi bon toutes ces abstractions ? » Ici Bazarov, comme beaucoup de naturalistes ou d'anthropologistes, ou même de philosophes, manque complètement, sans s'en douter, à l'esprit critique scientifique dont il prétend s'inspirer. Il n'y manque pas moins quand il déclare qu'il est inutile d'étudier chaque homme séparément. Un seul exemplaire suffit pour juger tous les autres. Les hommes sont comme les bouleaux des forêts ; aucun botaniste ne s'avisera d'en étudier chaque échantillon séparément. La comparaison peut sembler ingénieuse ; mais il n'est pas un esprit sensé, je ne dis même pas spiritualiste ou religieux, qui ne lui préfère celle du roseau pensant de Pascal : « Une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer. Mais, quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt et que l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien. Toute notre dignité consiste donc en la pensée. » Qui dit être pensant, dit par là même être libre ; qui dit liberté de la pensée, dit par là même variété infinie des êtres composant l'espèce pensante. Tourguenev avait été grand prophète et profond psychologue en mettant dans la bouche de son héros

cette négation de l'individualité humaine. A vingt ans de distance, elle figure encore sur le programme des nihilistes. Ils s'imaginent que tout le monde doit penser comme eux, et c'est pour cela qu'ils déracinent ceux qui osent penser autrement. Combien vrai aussi le jugement que l'auteur prête à Bazarov sur l'histoire, et comme il domine encore aujourd'hui les agissements de ses disciples ! La logique de l'histoire est inutile ! Tous les êtres sont identiques comme les bouleaux de la forêt. Que dis-je ? ils n'ont même pas, comme les bouleaux, les phases diverses de la croissance et de la décrépitude. L'homme, autrement dit, est une *anima vilis* sur laquelle on peut opérer comme sur un cadavre. A quoi bon les tâtonnements, l'étude, la réflexion ? Tout ce qui se passe aujourd'hui en Russie est la mise en pratique de ces théories. On la traite comme un pays sans passé, sans histoire, une *terre vierge* (ce mot est encore de Tourguenev) sur laquelle on peut faire toutes les expériences possibles d'acclimatation et de défrichement, au besoin par le fer et le feu.

Mérimée, qui s'était chargé de présenter au public français *Pères et enfants*, écrivait en 1863 dans la préface qu'il a mise en tête de cet ouvrage :

« Naguère on pensait à Saint-Pétersbourg d'après Hegel ; présentement, c'est Schopenhauer qui a la vogue. Les adeptes de Schopenhauer prêchent l'*action*, parlent beaucoup et ne font pas grand'chose ; mais l'avenir, disent-ils, leur ap-

partient. Ils ont leurs théories sociales qui effrayent fort les gens de l'ancien régime ; car pour un peu ils vous proposent de faire table rase de toutes les institutions existantes. *Au fond, je ne les crois pas dangereux*, d'abord parce qu'ils ne sont pas plus méchants que leurs pères ; puis ils sont en général paresseux; enfin, jusqu'à présent, le peuple, seul faiseur de révolutions durables, n'a rien compris à leurs théories, et eux-mêmes n'ont jamais pris la peine de faire son éducation. »

Assurément le grand sceptique, s'il revenait aujourd'hui au monde, serait fort surpris de voir les événements donner de si terribles démentis à son optimiste confiance; il serait bien obligé d'avouer qu'il s'est trompé. Mais, avec le sens critique qui le caractérise, il n'hésiterait pas à reconnaître que des rêveurs peuvent toujours devenir dangereux quand ils en arrivent à nier la logique de l'histoire et la liberté de l'individu. Du reste, les successeurs de Bazarov n'en sont plus aujourd'hui à cette période d'inertie qui rassurait Mérimée ; ils se sont donné la peine de faire l'éducation du peuple ; ils y ont recruté un certain nombre d'adhérents ; peu heureusement, car le grossier bon sens du paysan russe répugne aux propagandes folles et aux théories fantastiques. Quinze ans après l'apparition de *Pères et enfants*, Tourguenev, qui avait pour ainsi dire donné le prologue de l'histoire du nihilisme, a retracé la période de sa propagande dans une œuvre sur laquelle nous aurons oc-

casion de revenir. Malheureusement Mérimée n'était plus là pour en écrire la préface.

IV

Le livre d'Ivan Tourguenev était l'œuvre d'un esprit sage et modéré, qui observe la formation des types nouveaux dans la société où il vit et qui s'efforce de les reproduire avec fidélité. Néanmoins, ses portraits ne furent pas acceptés sans murmures et sans protestations; les pères et les fils s'y trouvèrent également peu flattés. Vers la même époque, parut un écrivain de la nouvelle école, qui entreprit de peindre la secte à laquelle il appartenait et de faire connaître l'idéal social auquel elle aspirait. C'était Nicolas Tchernichevsky; il était fils de pope et ce détail n'est pas à négliger dans sa biographie; les fils de popes, placés sur les confins du monde bourgeois et rural, forment aujourd'hui en Russie une catégorie de déclassés qui joue un rôle important dans les convulsions sociales de ce pays. Autrefois, ils entraient dans le clergé; ils poursuivent maintenant d'autres carrières; leur naissance fait qu'ils n'y arrivent pas toujours. De là leur aigreur contre une société qui qui ne leur accorde pas au soleil la place qu'ils croient mériter.

Esprit bizarre, original et violent, Tchernichvsky semblait réaliser dès l'université le type rêvé par Tourgue-

nev. Mais le médecin Bazarov se contentait de parler : Tchernichevsky écrivait ; il fut pendant dix années attaché à la rédaction du *Contemporain*, où il traitait de préférence les questions politiques et sociales. Il publiait en même temps une étude sur l'économie politique de Stuart Mill, et s'efforçait de substituer à l'économie politique bourgeoise ce qu'il appelait l'économie populaire ; il accommodait tant que bien que mal au goût russe les fantaisies des Babeuf, des Saint-Simon, des Fourier, des Owen, etc. Il n'oubliait qu'une chose, à la vérité, c'est que ce peuple pour lequel il prétendait écrire n'était pas même en état de lire un almanach du *Bon cultivateur*. Les esprits les moins expérimentés sont les plus accessibles aux utopies ; les éloquentes divagations de Tchernichevsky lui valurent auprès de la jeunesse une immense popularité ; les étudiants, grisés par les théories de Feuerbach, de Büchner, de Schopenhauer saluèrent avec enthousiasme celui qui leur semblait incarner les rêves nébuleux des utopistes les moins conciliables. Tchernichevsky devint le centre, le chef peut-être d'une association nihiliste ; il entra en relation avec Herzen, Bakounine et les révolutionnaires étrangers ; en juillet 1862, il fut arrêté et jeté en prison. Reconnu coupable d'intelligences criminelles avec Herzen, de proclamations séditieuses et d'excitations à la révolte, il fut condamné à quatorze ans de travaux forcés et à la déportation perpétuelle en Sibérie. A ces peines sévères le sénat joignit celle du pilori. Il avait cru effrayer les adhérents

par cette aggravation du châtiment ; on donnait simplement au condamné l'auréole du martyre ; une jeune fille vint, dit-on, jeter des fleurs à ses pieds.

L'œuvre capitale de Tchernichevsky est le roman intitulé *Que faire ?* qui parut en 1863, à l'époque où l'auteur était privé de sa liberté. L'intrigue importe peu ; un jeune nihiliste épouse par amour une jeune fille qu'il a convertie à ses doctrines ; il s'aperçoit qu'elle en aime un autre, la quitte volontairement, prend un faux nom, se remarie à son tour, et devient l'ami de sa première femme et de son second mari. C'est la thèse de l'amour libre qui a été soutenue ailleurs qu'en Russie. Ce cadre est un prétexte à peindre ce que Tchernichevsky appelle les *hommes nouveaux*. Ceux qui les ont précédés étaient, dit l'un des héros du roman, des imbéciles ou des coquins ; les hommes nouveaux, eux, sont autre chose. Pour eux, tous les vieux sentiments de l'humanité ne sont que des préjugés ; tout se borne à la physiologie et à la pathologie. L'homme nouveau, Lopoukhov, devient amoureux de Vera Pavlovna en lui faisant lire la *Religion* de Feuerbach et la *Destinée sociale* de Considérant. Ce Lopoukhov est étudiant en médecine ; il rêve d'être reçu médecin dans un hôpital militaire, ou d'avoir une chaire à la faculté, mais il ne voudrait à aucun prix exercer la profession médicale. Tchernichevsky insiste sur ce fait et constate que depuis dix ans la plupart des étudiants en médecine ne veulent plus s'adonner à la pratique.

« Pour eux, l'art médical est à ses débuts ; ils se préoccupent moins de soigner les malades que d'amasser des matériaux scientifiques pour les médecins futurs. » En attendant, ils laissent les épidémies décimer la population des provinces [1] ; ils abandonnent à des charlatans ou à des bonnes femmes ces paysans, leurs frères, pour lesquels ils rêvent un monde nouveau, « la terre et la liberté, » et qui provisoirement peuvent crever comme des chiens. Ils se soucient même peu de leur famille, qui végète dans la misère, alors que la pratique pourrait lui procurer une honnête aisance. Il est bien évident que le gouvernement russe ne peut fournir des chaires à tous les candidats ; en attendant que leurs mérites soient récompensés, ils restent dans les villes et font, faute de mieux, du nihilisme. Ne trouvant pas toujours de cadavres à disséquer, ils opèrent directetement sur la société. Lopoukohv, malgré ses principes, a cependant la faiblesse de céder à l'amour ; mais la femme qu'il a nourrie de Feuerbach et de Considérant est, elle aussi, une femme nouvelle. Elle veut être l'égale de l'homme ; elle prend une profession pour échapper à l'humiliation d'être nourrie par son époux ; elle donne d'abord des leçons de piano, elle organise ensuite un atelier coopératif de couture, étudie la médecine pour soigner ses ouvrières ; elle interdit à son fiancé les dé-

[1] Voir dans nos Études (2me volume) l'essai intitulé : *La vie de province en Russie.*

monstrations de tendresse ou de galanterie, qui d'après elle, tendent à prouver que la femme n'est pas l'égale de l'homme; elle lui trace tout un programme de vie conjugale indépendante, d'après lequel chacun des époux a son domicile et ne rencontre l'autre que sur un terrain neutre. Avec Vera Pavlovna apparaît dans la littérature russe la femme émancipée, qui depuis a fait son chemin dans la société et dont la dernière incarnation a été la célèbre Vera Zasoulitch. Ajoutons que cette femme de fer, après s'être engagée dans les liens d'un premier mariage, n'hésite pas à en contracter un autre du vivant même de son premier époux; une attraction passionnelle l'entraîne et elle y cède sans songer même à résister.

A côté de ce ménage à trois, moins digne d'intérêt que de pitié, l'auteur a placé un type idéalisé de l'homme nouveau. Rakhmetov est le saint, le visionnaire de l'évangile nihiliste; fils d'un père général, il se dépouille volontairement de sa fortune; il l'emploie à entretenir dans les universités de pauvres étudiants; pour se mettre en état de frayer avec le peuple, il consacre plusieurs années à se faire, en sciant des bûches et en tirant des bateaux, un physique plébien; comme les athlètes antiques, il s'interdit le vin et l'amour, mange du pain noir et de la viande « pour se faire des muscles » enfin, à l'instar des ascètes chrétiens, il imagine de coucher sur des pointes de clous. Remarquez que le roman de Tchernichevsky date de 1863; il paraissait

au moment même où Mérimée affirmait que les nihilistes n'avaient encore rien fait pour l'éducation du peuple. Le type de Rakmetov semble avoir été créé tout exprès pour répondre à cette objection.

V

Poursuivons à travers la littérature russe l'analyse du type nihiliste. Le grand peintre qui l'avait introduit le premier dans *Pères et enfants* ne pouvait manquer d'en étudier le développement et de le retracer dans une œuvre ultérieure. C'est ce que Tourguenev a tenté en 1876, dans un roman qui a produit une sensation profonde en Russie et à l'étranger [1]. Il n'a pu, bien entendu, dans les conditions actuelles de la littérature, esquisser que le côté social du type nihiliste ; il a dû se taire sur le côté politique. Néanmoins sa dernière œuvre mérite d'être étudiée comme l'un des tableaux les plus complets qu'on ait tracés du nihilisme dans la Russie contemporaine.

Nous négligeons l'intrigue du roman; elle nous importe peu. Ce qui nous intéresse, ce sont les caractères. L'action se passe en 1870, c'est-à-dire sept ans après celle du roman de Tchernichevsky. Les types n'ont pas encore pris cet aspect tragique qu'il faudrait leur donner maintenant. L'auteur les aurait sans doute aujourd'hui

[1] *Terres Vierges.*

poussés plus au noir. Toutefois, n'oublions jamais que le roman politique est absolument impossible dans les conditions actuelles de la presse russe. L'esprit qui guide la plume de l'écrivain est à la fois satirique et bienveillant ; il reconnaît de bonnes qualités à ses héros, tout en déplorant le mauvais usage qu'ils en font ; il essaie de leur faire comprendre qu'à poursuivre le *rien* on perd son temps, on gaspille sans profit des forces et des vies qui pourraient être employées utilement à quelque chose. Tous ses nihilistes sont des déclassés ou des oisifs, sauf un seul, Solomine, qui travaille et qui est dans la pensée de l'auteur l'homme de l'avenir. Ils obéissent aux instructions d'un comité mystérieux, dont les agents portent les ordres dissimulés dans des tiges de bottes. L'un des principaux organes de ce comité mystérieux est un blanc-bec, un certain Kisliakov que l'auteur a ingénieusement laissé dans la coulisse ; nous ne le voyons point apparaître en scène, mais nous apprenons par l'analyse de ses lettres que pendant les dernier mois, il a « roulé sur les routes de onze districts, visité neuf villes, vingt-neuf villages, cinquante-trois hameaux, une métairie et huit fabriques ; il a passé seize nuits dans des greniers à foin, une dans une écurie, une dans une étable à vaches ; il s'est faufilé dans les cabanes des ouvriers, dans les baraquements des terrassiers du chemin de fer ; partout il a instruit, prêché, distribué des brochures et recueilli des renseignements, rédigeant les uns sur place et retenant les autres dans sa mémoire

par les procédés les plus perfectionnés de la mnémonique moderne ; il a écrit quatorze longues lettres, vingt-huit petites, dix-huit billets (dont quatre au crayon, un avec du sang, un avec de la suie délayée dans l'eau) ; s'il a eu la possibilité de faire tant de choses, c'est parce qu'il sait distribuer systématiquement son temps, selon les préceptes de Quentin Johnson, de Sverlitsky, de Carélius et autres statisticiens et publicistes. »

Au milieu de tant d'occupations, l'ingénieux Kisliakov trouve encore le temps de compléter la théorie de l'attraction passionnelle de Fourier ; il découvre ce que c'est que le véritable *sol* ; il s'étonne de penser qu'à vingt-deux ans il a déjà résolu tous les problèmes de la vie et de la science ; il déclare qu'il transformera la Russie, qu'il la secouera comme un prunier, qu'il la retournera comme un gant.

La plume de Tourguenev s'égaie évidemment à faire peindre par lui-même ce jeune et naïf présomptueux. Tel jadis Alfred de Musset nous esquissait en vers gaulois le type de Durand, « râpé, sycophante, envieux, »

Ruminant de Fourier le rêve humanitaire.

et méditant un état de social où

On ne verra plus rien qui ressemble au passé.
Les riches seront gueux et les nobles infâmes,
Nos maux seront des biens, les hommes seront femmes
Et les femmes seront..., tout ce qu'elles voudront.

. . . . . .

De rois, de députés, de ministres, pas un ;
De magistrats néant, de lois pas davantage,
J'abolis la famille et romps le mariage.

. . . . . .

Ni forêt, ni clocher, ni vallons, ni montagnes
Chansons que tout cela ! nous les supprimerons,
Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.

Musset croyait plaisanter ; mais toutes les fois qu'il se trouve un rêveur pour brûler quelque chose en théorie, il se trouve un imbécile pour le prendre au sérieux et pour tenter l'incendie dans la pratique. On l'a vu deux fois à Paris en moins de vingt-cinq ans. Ce ne sont peut-être pas aujourd'hui les Kisliakov qui « secouent » eux-mêmes la Russie. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'arbre est rudement secoué !

La plupart des nihilistes que Tourguenev a ingénieusement groupés dans son œuvre sont des déclassés. Tel est, par exemple, l'étudiant Nejdanov ; comme jadis Herzen, c'est le fils naturel d'un grand personnage. Cette situation fausse et pénible lui a aigri le caractère ; des lectures mal digérées lui ont faussé le jugement. A vingt-trois ans, il raisonne de tout et surtout « de Heine et de Proudhon, de Bœrne et du réalisme dans l'art. » Il est dans une fureur continuelle contre la société où il vit. Il ne peut mettre le nez dehors dans cette ignoble ville de Pétersbourg, sans se heurter à quelque

bassesse, à quelque sottise, à quelque stupidité, à quelque absurde injustice. « La moitié de la Russie meurt de faim, la *Gazette de Moscou* triomphe, on introduit dans les écoles le classicisme, on interdit aux étudiants les caisses de secours, partout l'espionnage, l'oppression, la dénonciation, le mensonge, la fausseté. » Conclusion : on ne peut plus vivre à Pétersbourg. Et une fois échauffé par le champagne, Nejdanov proclame « qu'il faut agir. » Cependant, comme il a encore un certain bon sens, il reconnaît que ses théories destructives ne trouvent aucune sympathie dans la société et que le peuple n'a aucun sentitiment de sa situation.

Pour aller étudier l'ennemi sur place, il accepte une situation de précepteur dans une grande famille à la campagne ; là, il devient amoureux d'une jeune orpheline, Marianne, qu'il convertit au nihilisme. Il s'enfuit avec elle et essaie d'aller prêcher au peuple la bonne nouvelle ; il endosse un costume grotesque de petit boutiquier, distribue des brochures, et se jette dans les cabarets à la suite des paysans. C'est ce qu'on appelle se *simplifier*. Malheureusement, Nejdanov ne sait pas supporter l'eau-de-vie ; pour prêcher le peuple il faut boire, et boire beaucoup. Le second jour de son apostolat, Nejdanov rentre chez lui abominablement gris. Il se trouve humilié, déshonoré ; il sent qu'il n'est bon à rien, pas même à faire le bonheur d'une brave fille qui se laisse aimer par lui, et il se brûle la

cervelle. Il avoue dans son testament qu'il s'est dévoué pour une œuvre à laquelle il ne croyait pas. Il n'a pas su se « simplifier ; » il ne lui reste qu'à se « biffer tout à fait, » et il se retranche lui-même d'une société à laquelle il est inutile et où il pourrait devenir dangereux.

Son ami Markelov n'est pas précisément un déclassé, mais un homme qui n'a pas pu arriver ; par suite de désagréments qu'il a eus avec son chef, un officier allemand, il a donné sa démission du grade de lieutenant d'artillerie ; il s'est mis à lire les écrits de Herzen et à en faire sa nourriture intellectuelle ; il essaie d'écrire lui-même ; mais faute de talent il n'arrive pas à donner une forme à ses pensées.

« C'était, dit notre auteur, un homme énergique, obstiné d'une intrépidité à toute épreuve, ne sachant ni pardonner, ni oublier, constamment blessé pour son propre compte et pour celui de tous les opprimés, et prêt à tout. Son esprit étroit s'était ramassé sur un seul point ; ce qu'il ne comprenait pas n'existait pas pour lui ; mais il méprisait, il haïssait la fausseté et le mensonge. Avec les gens de classe élevée, les *réacs*.. comme il les appelait, il était brusque et même grossier ; avec les gens du peuple, simple ; avec les paysans, affable comme avec des frères. C'était un assez médiocre propriétaire ; il roulait dans sa tête des plans socialistes qu'il n'avait jamais pu réaliser, pas plus qu'il n'avait pu terminer ses articles sur les défauts de l'artillerie russe. Règle générale, rien ne lui

réussissait; ses camarades de régiment l'avaient surnommé « pas de chance. » Caractère franc et loyal, nature passionnée et malheureuse, il pouvait à un moment donné se montrer impitoyable, sanguinaire, mériter le surnom de monstre.... et il était capable aussi de se sacrifier sans hésitation et sans retour. »

Le lecteur, qui se rappelle une page douloureuse de l'histoire contemporaine, a déjà peut-être reconnu dans le portrait de Markenov quelques traits d'un des chefs de la Commune. Markelov ressemble par plus d'un côté à Rossel ce dictateur passager, qui crut pouvoir organiser l'insurrection de 1871, et paya de sa vie une erreur éphémère. Mais Rossel avait du talent et Markelov n'en a pas. Markelov se paie de grands mots et de formules farouches. « Un coup de force est indispensable, comme un coup de bistouri dans un abcès. » Et il le tente, ce coup de force, à la faveur d'une échauffourée de paysans ; mais, comme Don Quichotte rossé par les galériens, il est saisi et livré aux autorités par ceux-là mêmes dont il prétend améliorer la destinée. Il va terminer sa carrière en Sibérie.

A côté du sceptique Nejdanov et de l'atrabilaire Markelov, nous trouvons le naïf et vaniteux Golouchkine. C'est le fils d'un vieux croyant, un homme nourri de superstitions enfantines, qui se croit civilisé parce qu'il s'habille à l'allemande et qu'il écorche le français. Avide de popularité, il veut à tout prix arriver à la

renommée. Il veut qu'on parle un jour de Kapiton Golouchkine, comme on parle de Souvarov et de Potemkine. Cette passion de la gloire le jette dans ce qu'il appelle la *position*. (Il finit par apprendre qu'il faut dire *opposition*). Il devient nihiliste. Il professe les opinions les plus extrêmes et boit le champagne comme de l'eau. Ses extravagances ne lui causent d'ailleurs aucun ennui, il a, dit-il acheté toutes les autorités ; la vérité est qu'on le trouve probablement inoffensif et même utile à cause de sa bêtise. Tel ce fougueux orateur du temps de Louis-Philippe, qui croyait que chacune de ses paroles ébranlait le trône et l'état. « Comme ils doivent avoir peur de moi aux Tuileries ! » s'écriait-il à tout propos. Au lendemain du 24 février, il court à la préfecture de police pour prendre communication de son dossier. Il se résumait en quatre mots : « Bavard, mais pas dangereux. » Bavard, Golouchkine l'est surtout quand il bu du champagne à la glace. Quelle « tour de Babel » il construit alors des concert avec Nejdanov, Markelov, Pakline et le commis Vasia, qui jure d'aller partout où son maître ira.

« Comme des flocons de neige secoués par la tempête, les grands mots se heurtent et tourbillonnent dans l'atmosphère surchauffée de la salle à manger : progrès, gouvernement, littérature, question religieuse, question des tribunaux, classisme, réalisme, communisme, nihilisme ; international, clérical, libéral, capital ; administration, organisation, association et même cristallisation ! »

Golouchkine se vante d'avoir renoncé à l'antique barbarie ; ilconnaît parfaitement les droits des prolétaires ; s'il a remplacé le commerce par des opérations de banque, qui accroissent son capital, c'est uniquement pour que sa richesse soit utile au mouvement général, au peuple : quand à lui, il méprise le capital. Une fois gris, il crie à tue-tête : « Chez nous en Russie, tout est pourri, tout. Au diable les modérés ; il faut en finir d'un seul coup. » Cependant après l'échauffourée de Markelov, il finit par être arrêté sur la dénonciation d'un de ses commis ; livré aux autorités, il fait toute sorte de platitudes pour reconquérir sa liberté ; il manque mourir d'inquiétude et de frayeur, et grâce à son « repentir sincère » il s'en tire avec une légère punition.

Pakline ne vaut guère mieux que Golouchkine ; c'est un petit employé de commerce boîteux, assez ridicule, qui devient révolutionnire parce que, dit-il, l'atroce cuisine de sa gargotte lui irrite le foie. C'est un naïf qui se laisse enguirlander par les habiles, et dénonce sottement sans s'en dóuter la retraite où ses amis se sont réfugiés. Le seul homme sérieux de tout le groupe, c'est le directeur de fabrique, Solomine, un mécanicien intelligent et laborieux. Il a sur ses collègues une grande supériorité ; il travaille et il connaît la vie réelle. « Il ne croit pas à l'imminence d'une révolution en Russie ; mais ne voulant pas imposer son avis, il laisse les autres essayer leurs forces et les regarde faire,

non de loin, mais de côté. » Il connaît parfaitement les révolutionnaires de Pétersbourg, et il sympathise avec eux, car il est du peuple ; mais il se rend compte de l'absence inévitable de ce même peuple sans lequel rien ne peut marcher, de ce peuple qu'il faut longtemps préparer, mais de toute autre facon et dans un tout autre but. Voilà pourquoi, tout en étant sympathique aux rêves de ses jeunes amis, il se tient de côté, non comme un finaud qui biaise, mais comme un homme de bon sens qui ne veut perdre inutilement ni lui-même ni les autres. Il connait le paysan russe, il connaît l'ouvrier russe et sait qu'il ne ressemble pas à celui des autres pays, qu'il ne comprendrait rien aux théories de l'Internationale et à la lutte contre l'infâme capital. Il permet à Nejdanov de tenter la propagande, à une condition toutefois, c'est qu'il ne touchera pas à ses ouvriers. Il rabat d'une main brutale le naïf enthousiasme de Marianne au moment où la jeune fille s'imagine qu'il suffit de se mettre en campagne et d'aller catéchiser quelques paysans pour voir le commencement de la révolution. Il faut citer ici ses paroles :

« Sous quelle forme, Marianne, vous figurez-vous le commencement? Croyez-vous donc qu'il s'agisse de construire des barricades avec un drapeau au sommet et un cri de vive la république ? Et puis, ce n'est pas l'affaire d'une femme. Votre affaire, la voici : Vous rencontrerez aujourd'hui une Loukeria[1] quelconque, et vous lui enseignerez n'importe

[1] Nom de paysanne russe.

quoi de bon ; et ce ne sera pas une tâche aisée, car Loukeria n'a pas l'entendement facile et elle se défie de vous ; elle se figure par dessus le marché qu'elle n'a aucun besoin de ce que vous voulez lui enseigner ; puis au bout de deux ou trois semaines, vous vous escrimerez avec une autre Loukeria et, dans l'intervalle, vous débarbouillerez un enfant ou vous lui apprendrez l'alphabet. Voilà le vrai commencement. »

Marianne trouve ce modeste rôle bien inférieur à celui qu'elle avait rêvé; elle espérait pouvoir s'offrir en sacrifice. « Croyez-moi, réplique Solomine, il y a un sacrifice plus grand et dont peu de gens sont capables ; c'est de peigner un enfant teigneux. Pardonnez-moi l'inconvenance de l'expression..... »

A la fin du roman, l'esprit pratique et honnête de Solomine trouve la récompense qui lui est due. Il épouse Marianne, et certainement elle sera plus heureuse avec lui qu'avec cet écervelé de Nejdanov.

Ah ! c'est un gaillard, s'écrie le pauvre boiteux Pakline. Il fera son trou, il a le bec pointu et ferme en même temps. Il a les mêmes peines et les mêmes préoccupations que nous ; il déteste ce que nous détestons, mais ses nerfs le laissent tranquille et son corps obéit. C'est un gaillard. Les gens comme lui sont de vrais hommes : on ne les comprend pas tout de suite, mais ce sont les vrais hommes et l'avenir leur appartient. Dites ce que vous voudrez, mais un homme qui a un idéal et qui ne fait pas de phrases, qui est instruit et qui sort du peuple, qui est simple et en

même temps très habile... que vous faut-il de mieux? Croyez-moi, notre seul et véritable chemin, c'est celui que suivent les gens simples, terre à terre et habiles, les Solomine en un mot..... »

Pakline, qui fait à la fois le panégyrique de Solomine et l'oraison funèbre du nihilisme, loue avec raison le laborieux industriel de n'être pas un guérisseur *à la minute* des plaies sociales. Et il signale en même temps une de ces plaies, et des plus graves, dont la Russie est aujourd'hui gangrenée plus que jamais.

« Nous autres Russes, vous savez comment nous sommes; nous espérons toujours qu'il arrivera quelqu'un ou quelque chose pour nous guérir tout d'un coup, pour assainir nos plaies, pour nous enlever toutes nos maladies comme on arrache une dent gâtée. Qui sera ce magicien? Est-ce le darwinisme? Est-ce la commune rurale? Est-ce Arkhip Perepentiev? Est-ce une guerre étrangère? Peu importe; seulement, bienfaiteur, arrache-nous notre dent! Au fond, tout cela veut dire : paresse, manque d'énergie et de réflexion ! Mais Solomine, lui, n'est pas de cet acabit; c'est un gaillard !

Par la bouche de Pakline, Tourguenev fait durement la leçon à ses compatriotes. Malheureusement, beaucoup ne l'ont pas entendu. Ils s'imaginent qu'avec le fer, le feu ou la dynamite ils peuvent arracher la dent malade. Ils ne font dans leur brutale ignorance qu'envenimer la plaie qu'ils prétendent guérir.

VI

Un des traits curieux du drame révolutionnaire en Russie, c'est le rôle que les femmes y jouent. Un observateur aussi pénétrant que Tourguenev ne pouvait négliger ce côté du problème nihiliste. Il l'a touché d'une main discrète et délicate. Les deux héroïnes qu'il met en scène excitent chez le lecteur une sorte d'intérêt sympathique. Une seulement est nihiliste par profession; l'autre le devient par circonstance et se guérit bien vite de ses rêveries en épousant un honnête homme.

Marianne est une orpheline recueillie par commisération chez de riches parents, les Sipiaguine; elle est la fille d'un fonctionnaire prévaricateur, auquel ses concussions ont valu un juste châtiment. Sa misère et l'infamie qui pèse sur le nom de son père suffisent à faire d'elle une déclassée; elle n'a qu'une ambition, sortir à tout prix de la situation précaire où elle est tombée; elle porte les cheveux courts, s'intéresse aux sciences naturelles et à la question des femmes. Cependant elle n'a pas encore pris de lunettes, ni renoncé aux manchettes. Jusqu'au moment où elle rencontre Nejdanov, elle borne son activité sociale à enseigner la lecture à de petits paysans. Elle a le caractère aigri et le dit elle-même : « Je ne puis supporter l'humiliation d'une fausse indulgence, je ne puis souffrir qu'on me protège. » « Marianne — c'est Tourguenev qui parle — ap-

partenait à une classe particulière d'êtres malheureux qu'on rencontre assez souvent en Russie depuis quelque temps. La justice les satisfait sans les réjouir, et l'injustice, pour laquelle ils ont *une susceptibilité terrible*, les trouble jusqu'au fond de l'âme. » C'est cette susceptibilité terrible qui arma, on s'en souvient, le bras vengeur de Vera Zasoulitch. Marianne n'est pas malheureuse de son propre malheur; c'est du moins ce qu'elle dit. Il lui semble par moments qu'elle souffre pour tous les opprimés, les déshérités de la Russie. Ou plutôt non, elle ne souffre pas; elle s'indigne avec eux, elle se révolte, elle est prête à donner sa vie pour eux. Quand son père était en Sibérie, elle avait envie d'aller le rejoindre, « non pas tant par affection pour lui, que par désir d'aller voir de ses propres yeux, de sentir sur son propre corps comment vivent les persécutés. » Le jour où elle rencontre dans Nedjanov un déclassé comme elle, elle croit l'heure de son apostolat venue, elle se sauve avec lui; elle médite d'aller dans le peuple, de se faire couturière, blanchisseuse, de se *simplifier*. Nous avons vu plus haut comment le rude bon sens de Solomine fait échec à son juvénile enthousiasme. Cependant elle se met à laver la vaisselle, elle est enchantée que ses mains deviennent rouges et dures. Elle s'attend d'un instant à l'autre à monter sur l'échafaud, si c'est nécessaire. La mort tragique de Nedjanov la ramène à un sentiment plus juste de la réalité. Mariée avec Solomine, elle deviendra une femme sérieuse et une ci-

toyenne utile à la Russie. Au fond, le cœur est bon chez elle, et si le jugement est faux, il pourra se redresser sous l'influence d'un mari honnête et intelligent.

Machourina, elle, n'a pas besoin de se *simplifier ;* elle est toute simplifiée d'avance ; originaire d'une pauvre famille de la Russie méridionale, elle est venue à Saint-Pétersbourg pour étudier la médecine avec six roubles dans sa poche. Elle a conquis à force de travail le grade de sage-femme ; elle est logée dans une chambre misérable, porte des robes de laine noire et a les mains rouges. N'ayant rien des charmes de la femme et ne comprenant rien aux privilèges de son sexe, elle en rêve l'émancipation : elle veut refaire la société, où ses pareilles n'ont pas une place suffisante, et elle se jette à corps perdu dans le nihilisme. Le comité occulte n'a pas d'agent plus dévoué. Elle parcourt la Russie d'un bout à l'autre. Elle va même à l'étranger. Quoiqu'elle sache à peine quelques mots d'allemand, on l'envoie à Genève ; quand ses amis ont été compromis dans un procès politique, elle trouve moyen de revenir en Russie avec un passeport italien. Machourina reste fille et vertueuse. L'auteur donne à entendre que Nejdanov ne lui est pourtant pas indifférent ; mais la rude héroïne comprime d'une main virile ces misérables défaillances du cœur. Seule du groupe, elle reste fidèle à l'œuvre de propagande, à ce que l'auteur appelle la *Russie anonyme.* N'est-ce pas cette Russie anonyme qui terrorise aujourd'hui la Russie officielle ?

Comme on le voit par cette analyse, Tourguenev n'a pas voulu écrire un pamphlet, ni faire œuvre de parti ; il persifle avec une sorte d'ironie paternelle ces écervelés qui jouent leur vie pour un rêve ; il ne les représente ni comme des filous, ni comme des bandits. Il force le lecteur à s'intéresser à eux ; ce n'est pas sans une certaine déconvenue qu'on assiste à leurs mésaventures. Le malheur de tous ces révolutionnaires, c'est qu'aucun d'entre eux ne se fait une idée juste du pays où il vit, ni du peuple sur lequel il doit opérer. L'auteur de *Terres vierges* signale ce phénomène avec une merveilleuse clairvoyance. Nous avons vu plus haut Solomine déclarer qne l'ouvrier russe ne ressemblait point à celui des autres pays et défendre qu'on y touchât. Que reste-t-il donc ? le paysan. En aucun pays il n'est très accessible aux prédications révolutionnaires, en Russie moins que partout ailleurs.

« De quelque manière qu'on parle à ces gens-là, il n'y a pas moyen de se faire comprendre, s'écrie Markelov à bout de patience. Ils ne comprennent pas même le russe. Le mot « part » leur est très bien connu, mais « prendre part... » Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire : prendre part à ?... Ils n'en savent rien, c'est cependant du russe, que diable ! »

Markelov est propriétaire rural ; il vit au milieu des paysans ; il essaie de leur expliquer et de leur faire mettre en pratique le principe d'association. Ils s'y

refusent obstinément. Après toutes les explications, un vieillard lui réplique gravement: « Profond était le trou, jusqu'à présent ; et aujourd'hui il l'est tellement qu'on ne voit plus le fond. » Cette leçon et bien d'autres n'empêchent pas Markelov de s'écrier à tout propos qu'il faut agir et que la patience du peuple est à bout. Quelle déconvenue pour le pauvre Nejdanov, le jour où se croyant *simplifié*, il s'élance tête baissée dans le peuple pour le catéchiser. Il commence par proposer des brochures à quatre individus. L'un lui demande si c'est un livre de piété et ne les prend pas ; le second déclare qu'il ne sait pas lire et prend une brochure, comme la soubrette de Molière, à cause de l'image ; le troisième commence par dire : C'est çà, oui c'est çà ; puis au moment où Nejdanov s'y attend le moins, il l'accable d'injures ; un quatrième accepte avec force remerciements, mais sans comprendre un traître mot à ce qu'on lui dit. Une femme s'écrie : « Vagabond de Moscou, il n'y aura donc pas de mort pour toi. » Un soldat en congé illimité menace de démolir le nihiliste aux frais duquel il vient pourtant de se griser. Aussi, dès sa seconde rencontre avec les paysans, Nejdanov est pris d'un profond découragement.

« — Veux-tu, oui ou non, nous donner la terre que tu possèdes, lui demande à brûle-pourpoint un de ses catéchumènes ?

» — Mais, je ne suis pas un propriétaire.

» — Alors à quoi sert ce que tu nous chantes ?

D'autres fois, il tombe sur un beau parleur, un gaillard qui se croit de l'instruction et dont toute la science consiste à répéter nn seul et même mot, un mot favori. A chaque phrase, l'orateur de village répète : « Oui, c'est ça, la production ! » Impossible d'en tirer autre chose.

« Que faire alors ? se demande Nejdanov avec désespoir. Etablir une imprimerie clandestine ? A quoi bon ? Nous ne manquons pas de brochures. Nous en avons qui disent au paysan : « Fais le signe de la croix, et prends ta hache ; » et d'autres qui disent : « Prends ta hache tout simplement ! » Ecrire des nouvelles « à thèses » tirées de la vie populaire ? On ne les imprimerait peut-être même pas. Faut-il véritablement prendre la hache ? Mais contre qui, avec qui, pourquoi ? Pour qu'un soldat de la couronne vous tire dessus avec un fusil de la couronne ? C'est tout simplement un suicide compliqué : mieux vaut se tuer soi-même. »

C'est, en effet, à ce résultat qu'aboutit le nihiliste désespéré. Cependant, avant de se tuer, il essaie encore une fois de galvaniser ces masses inertes. Il monte sur une télègue et parcourt les routes en criant à tous les paysans qu'il rencontre : « Dormez-vous ? Levez-vous ! L'heure est arrivée ! A bas les impôts ! A bas les propriétaires ! » Certains paysans le regardent avec étonnement, d'autres passent leur chemin sans faire attention à ses cris ; ils le croient ivre ; l'un d'eux en ren-

trant chez lui raconte même qu'il a rencontré en chemin un Français qui grasseyait dans son baragouin on ne sait trop quoi. Nejdanov persiste néanmoins dans ses illusions. Il aperçoit un groupe de sept ou huit paysans; il se jette au milieu d'eux et leur adresse un discours enflammé où reviennent à tout propos les mots de: Liberté ! Poitrine en avant ! Marchons ! Les paysans l'écoutent d'un air ébahi : « Comme il est sévère ! » s'écrie l'un deux. « Çà doit être un chef, » réplique un second. Un troisième conclut: « Gare à notre argent, on va le faire pleurer. » Nous avons vu plus haut comment cette mission malheureuse s'est terminée au cabaret et comment le héros revient dans un état de complète ivresse. Et encore, pour qu'il puisse revenir, pour que les paysans consentent à le laisser sortir du cabaret, il a fallu payer un demi rouble de rachat. Nejdanov s'en tire à bon compte ; Markelov moins heureux que lui est saisi par ses auditeurs, garrottés et livré aux autorités. C'est qu'en effet, il n'y a rien à faire en Russie avec le paysan. Pour le décider à marcher en avant, il faut « non pas lui prêcher des doctrines révolutionnaires, mais exploiter son attachement à la famille impériale ; il faut imaginer quelque légende comme le faux Dimitri, ou, comme Pougatchev, montrer sur sa poitrine une estampille impériale obtenue à l'aide d'un gros kopek à l'aigle, chauffé au rouge. » C'est là la conclusion qui ressort du récit de Tourguenev et depuis quatre ans

les événements ne lui ont pas donné de démenti.

Si nous avons si longtemps insisté sur une œuvre de pure imagination, c'est qu'elle a pour qui connaît la Russie la valeur d'un document historique ; c'est que l'analyse psychologique de ces héros de roman est indispensable à la solution du problème qui nous occupe : rechercher les causes du nihilisme et voir qu'elles en peuvent être les conséquences. Ceci posé, abordons l'étude de la réalité.

VII

On a beaucoup disserté dans ces derniers temps sur les origines du nihilisme et sur les causes en vertu desquelles ce fléau moral et politique sévit avec plus de rigueur en Russie que partout ailleurs. Nous avons au début de ces études signalé la principale de ces causes et nous prions le lecteur de ne pas perdre de vue les considérations qui lui ont été présentées. La Russie est beaucoup plus jeune que tous les autres états européens ; les nihilistes essayent de s'assimiler et d'appliquer à leur pays les doctrines et les utopies radicales élaborées au-delà des frontières ; mais leur constitution morale n'est pas encore assez solide pour les digérer. Il résulte de cette ingestion prématurée une série d'accidents cérébraux qui aboutissent à une véritable folie. L'homme fait peut supporter les alcools ; le cerveau de l'enfant est immédiatement détraqué par leur funeste

influence. On ne trouve, en général, ni Allemands, ni Polonais parmi les nihilistes ; c'est que leur éducation morale est plus forte que celle des Russes, c'est que la carrière de leur nation remonte à une plus haute ancienneté, qu'ils ont reçu de l'histoire une éducation plus solide, de la nature un tempérament mieux équilibré. Des esprits clairvoyants ont déjà noté cette différence capitale entre l'esprit révolutionnaire de l'Occident et celui de la Russie. Les radicaux socialistes ou communistes de l'Europe ont, en général, un point de départ historique derrière eux ; ils ont devant eux un idéal déterminé, plus ou moins fantastique, sur lequel ils prétendent mouler la société et l'état. Il n'en est pas de même des nihilistes[1]. La Russie n'a pas d'histoire politique. Les peuples de l'Occident ont non seulement passé par les étapes variées d'un long développement ; ils ont, en outre, reçu l'héritage du monde antique. Les esprits sont pour ainsi dire portés par le flot de l'histoire. Les salutaires leçons du passé manquent aux enfants perdus de la patrie russe ; il leur manque aussi l'heureuse hérédité de la vie pratique et du bon sens. On a voulu expliquer le nihilisme comme un produit naturel et spontané de l'esprit slave. C'est là une thèse erronée qui ne supporte pas l'examen ; il y a des Slaves ailleurs qu'en Russie : il y en a en Pologne, en Bohême, en Serbie et en Croatie. Mais ils ont vécu de la vie de

[1] *Deutsche Rundschau.* Mars 1878.

l'Occident, ils ont participé au développement de la civilisation européenne. On peut trouver dans ces pays des rêveurs, des révolutionnaires, on n'y trouve pas de nihilistes. L'idée de ne reconnaître aucune autorité, ni en histoire, ni en philosophie, ni en morale, ni en politique, de vouloir tout détruire, sans rien reconstruire, ne peut germer que chez des ignorants subitement grisés par une demi-science.

C'est de 1860 à 1870 que cette maladie morale a commencé à se développer en Russie. Elle a surtout sévi parmi la jeunesse des écoles et des universités, parmi les étudiants appartenant aux classes inférieures, aux fils des bourgeois, des marchands et des prêtres. Pauvres pour la plupart, ils ne doivent leurs bourses d'études qu'à la munificence de l'état ou à la générosité des particuliers. La science qui aurait dû être un bienfait pour eux leur a été plus funeste que l'ignorance ne l'avait été à leurs pères. En se comparant à la génération précédente, leur premier sentiment fut une mauvaise honte. La science les fit rougir de leurs origines et de leur pays. Leur incontestable supériorité leur inspira une vanité maladive et contagieuse. Une fois munis de leur diplôme, les uns ne pouvaient pas en trouver l'emploi, les autres ne le voulurent pas ; la plupart des carrières étaient encombrées par la noblesse ; quelques-unes offraient un champ libre à une intelligente activité ; c'est précisément celles où on ne voulut pas entrer. Telles sont, par exemple, la médecine et la pharmacie ; une fois reçu docteur, le

jeune étudiant n'a qu'un rêve, obtenir de l'état, une chaire, un laboratoire, disséquer des cadavres, élargir le domaine de la science. Il aspire à travailler pour l'humanité, — ce qui se concilie aisément avec une certaine paresse, — il dédaignerait de soigner ses compatriotes, la pratique lui semble au-dessous de son génie. Il y a en Russie une industrie importante qui est à peu près tout entière aux mains des Allemands, c'est la pharmacie. Le Russe proprement dit ne veut pas s'abaisser jusqu'à préparer des lochs ou à rouler des pilules ; il a bien autre chose à faire ; il panse les plaies de l'humanité. Dernièrement, un journal nihiliste qui s'imprime à Genève constatait avec une joie sauvage que la diphtérite, la syphilis sévissaient plus que jamais en Russie et il rendait, bien entendu, le gouvernement responsable du progrès de ces fléaux. Mais ce n'est pas le gouvernement qui empêche les Lopoukhov et les Bazarov de pratiquer leur art pour le bien du pauvre peuple. C'est eux-mêmes qui se condamnent volontairement aux études théoriques et se refusent à l'exercice d'une profession utile et honorable.

A côté de cette vanité maladive que nous venons de signaler, il faut noter et flétrir une coupable paresse. La jeunesse russe aime beaucoup à pérorer en fumant des cigarettes ; elle passe volontiers à des causeries nébuleuses un temps qui serait mieux donné au sommeil ou au travail. Herzen nous apprend quelque part que de son temps « la philosophie de la musique figurait en

première ligne parmi les préoccupations de ses jeunes contemporains, et qu'on entamait des dissertations philosophiques sur chaque accord de Beethoven. » Le travail intellectuel est une importation nouvelle en Russie ; les petits-fils des boiars ou des marchands qui, il y a un siècle, ne savaient encore ni lire, ni écrire, n'ont pas reçu la tradition du travail intelligent et raisonné. Leur activité morale s'exerce à tort et à travers sur des objets parfois inutiles, souvent même dangereux. Les pères auxquels la haute éducation a manqué ne sont pas en mesure de surveiller ou de diriger celle des enfants.

Ils mordent indifféremment à tous les fruits de l'arbre de la science et ne peuvent pas toujours les digérer. Ils se nourrissent tour à tour des conceptions les plus sublimes de la métaphysique, des rêves les plus extravagants du socialisme et quand, du haut de leur nuageux idéal, ils redescendent sur la terre, ils se trouvent aux prises avec une réalité misérable. La Russie actuelle a fait d'incontestables progrès ; mais elle n'est encore ni l'Allemagne, ni la France, ni l'Angleterre. Le niveau général de la dignité et de la moralité humaine y est de plusieurs degrés inférieur à celui de l'Occident ; malgré de nombreuses concessions libérales, le despotisme et le fonctionnarisme y font encore sentir tout le poids de leur lourde main. Un moment on a pu croire que de progrès en progrès l'empereur Alexandre II amènerait son pays au degré de la liberté où sont arrivées des nations plus

favorisées. A dater de 1863, c'est-à-dire depuis l'insurrection polonaise, le mouvement libéral s'est arrêté. Les révolutionnaires alors se sont imaginé qu'ils pourraient lui faire reprendre sa marche en terrorisant par une longue série d'attentats le souverain ou les membres du monde officiel. Jusqu'ici ils ont peu réussi.

VII

On a encore expliqué par d'autres causes la fermentation incessante de cette irritable jeunesse. L'enseignement public a pris en Russie depuis trente ans un développement considérable, et le comte Tolstoï, le ministre aujourd'hui le plus exécré de la jeune génération, a rendu les plus grands services aux progrès de l'instruction. Mais il ne leur a pas imprimé la direction que réclamaient les besoins de la Russie. Ce qui convenait à ce peuple jeune, en lutte constante avec les difficultés de son âpre climat, avec l'outillage imparfait d'une industrie et d'une agriculture encore également dans l'enfance, c'était avant tout un enseignement pratique, *réel* comme disent les Allemands, un enseignement propre à armer les futurs citoyens pour la lutte de tous les jours, propre à leur faire comprendre la dignité du labeur quotidien et le profit que la patrie peut en retirer. On a préféré introduire dans les gymnases les études classiques ; en cela, croyons-nous, on fait

fausse route. En Occident, le rôle des études classiques dans l'éducation est la conséquence naturelle de l'histoire. La Grèce et Rome sont les ancêtres intellectuels des nations modernes; elles ne sauraient les oublier sans être pour ainsi dire infidèles à des traditions de famille. Cependant, on commence à comprendre aujourd'hui en France que si la tradition gréco-romaine est glorieuse et respectable, elle peut à la longue devenir dangereuse, et qu'il ne faut point en abuser. Depuis 1870, il se produit une réaction énergique contre l'abus de certains exercices que les jésuites avaient introduits dans un enseignement uniquement réservé aux fils d'une noblesse oisive, et qui conviennent moins aux enfants d'une bourgeoisie laborieuse.

D'ailleurs la tradition classique n'existe pas en Russie : elle n'a rien hérité de Rome; et de l'esprit grec, elle n'a connu que la décadence byzantine. Introduire de force l'antiquité dans l'éducation de la jeunesse, c'était préparer une génération de beaux parleurs (*govorouny*)[1] et de déclassés. C'était rendre inutiles à la société, ou peut-être même nuisibles, des jeunes gens qui mieux dirigés auraient pu se distinguer par de bons et loyaux services. Les étudiants qui fréquentent les universités sont pour la plupart fort pauvres; mal pré-

[1] Une comédie piquante, jouée il y a quelques années à Moscou sous ce titre, met en scène cette jeunesse plus éloquente que pratique. Elle a pour auteur M. Mann. L'espace nous manque malheureusement pour en donner l'analyse.

parés par leurs antécédents aux études qu'on leur imposait, beaucoup d'entre eux ont vu se briser contre des examens difficiles la carrière qu'ils avaient espérée; exclus du service de l'état sur lequel reposait tout leur avenir, ils se trouvaient cependant trop instruits pour reprendre de bon gré le métier de leurs pères, pour rentrer dans la prêtrise, l'agriculture ou la petite industrie. Mécontents de la société, honteux de leurs parents, jaloux de ceux que la fortune ou le rang avait plus favorisés, ces déclassés devaient être des instruments dociles aux mains des agitateurs, qui conspiraient à l'étranger le renversement de l'ordre de chose établi. Le classicisme, il faut bien le reconnaître, prédispose aisément les jeunes esprits aux entraînements métaphysiques ou oratoires. A défaut d'une carrière positive, plus d'un jeune utopiste s'est mis à rêver un bouleversement social, et à défaut de cet idéal les palmes du martyre. Plus la censure était rigoureuse, plus la police était inquisitoriale, plus il y avait d'âpre volupté à propager sous le manteau la bonne nouvelle révolutionnaire. On avait reproché aux nihilistes de n'avoir pas d'adhérents dans le peuple; Mérimée, comme nous l'avons vu, les déclarait peu dangereux, attendu qu'ils n'avaient rien fait pour l'éducation du moujik. Beaucoup de braves jeunes gens crurent que le moment était venu d'aller le prêcher et de le convertir aux dogmes nouveaux. Si le peuple n'était pas aussi heureux qu'il pouvait l'être, à qui fallait-il s'en prendre, sinon à la bureaucratie, au despotisme,

aux abus séculaires que le gouvernement et ses agents conservaient en dépit du progrès ? Si le peuple n'était pas capable de savoir ses maux par lui-même, il fallait les lui faire toucher du doigt, lui en indiquer le remède, et le préparer à la révolution sociale qui devait s'accomplir à son profit et qui pourtant ne pouvait pas se faire sans lui. D'ailleurs, les précédents ne manquait pas à ces missions, qui sembleraient étranges en d'autres pays. Pendant des siècles les raskolniks ou vieux croyants n'avaient-ils pas dû dérober aux yeux jaloux du gouvernement orthodoxe le mystère de leurs rites, de leurs imprimeries secrètes, de leurs sanctuaires abrités au fin fond des forêts ? Récemment encore les Polonais, durant leur insurrection, n'avaient-ils pas donné dans Varsovie même et sur tout le sol de l'ancienne Pologne le curieux spectacle d'une mystérieuse et insaisissable organisation ? A leur exemple, la jeunesse nihiliste créait des sociétés secrètes et dépêchait des agents dans les centres les plus éloignés. Si la presse n'était pas libre, on y suppléerait par la littérature manuscrite et par des imprimeries clandestines. On a beaucoup parlé dans ces derniers temps du journal révolutionnaire *Zemlia i Volia* (terre et liberté). On l'a cru de création récente. Nous le trouvons déjà mentionné dans une publication qui remonte à l'année 1867. D'ailleurs les presses russes de Londres, de Bruxelles et de Genève se chargeaient de publier des pamphlets plus faciles à colporter qu'à faire comprendre du paysan. Comme celui

de bandit ou de contrebandier, le métier de propagandiste, de commis-voyageur en révolution, a des charmes qui agissent puissamment sur les jeunes imaginations. Les dangers réels ou fantastiques qu'on peut courir flattent et chatouillent la vanité. Un publiciste russe a fort bien caractérisé ce côté du nihilisme.

« Sans doute, dit M. Schedo Ferrotti, tout ce monde a eu pour premier mobile de ses actes une idée patriotique, mais peu à peu cette idée s'est effacée et se trouve enfin si bien reléguée au dernier plan qu'elle n'est plus qu'un prétexte pour avoir l'occasion de satisfaire un autre sentiment, bien plus impérieux que le patriotisme, le sentiment de l'admiration pour soi-même. Quelque stridents que soit ses cris de « vive la Russie, » quelque bruyant que soit son enthousiasme patriotique, ce qui tient la première place dans la tête du nihiliste, ce n'est point la Russie, c'est l'idée de sa propre supériorité, de sa propre infaillibilité. Le sentiment de son mérite ne le quitte jamais, et le besoin qu'il éprouve de voir ses qualités hors ligne reconnues par « le monde entier « est tellement impérieux que toutes ses pensées se concentrent sur un seul point : il veut être apprécié et admiré, ou s'il tombe sur des gens assez stupides pour ne pas le comprendre, il veut être blâmé et persécuté, mais il ne se consolerait jamais de passer inaperçu.

» S'il n'arrive pas à produire de l'effet, le nihiliste a recours à la ruse pour fixer l'attention de ses amis et connaissances. Il affecte des allures mystérieuses pour qu'on lui demande où il va ; il a l'air distait pour qu'on s'informe à quoi il pense ; il est toujours sur le qui-vive pour qu'on le

croie traqué par la police, car le rêve du nihiliste est de passer pour un personnage politique, dont le gouvernement s'occupe sans cesse, pour un fils dévoué de la Russie, prêt à subir le martyre pour la sainte cause de la patrie. S'il est en Russie, il se vante d'avoir été mandé devant le chef des gendarmes, qu'il n'a jamais vu, si ce n'est à la promenade; s'il est à l'étranger, il se fait passer pour émigré politique, tout en ayant son passeport dans sa poche... Toute mesure de rigueur, toute persécution, loin de le dégoûter du métier de conspirateur, exerce sur le nihiliste une attraction irrésistible, en lui donnant un prétexte de se poser en victime de la liberté, et il suffirait d'une série de mesures vexatoires pour augmenter le nombre de ceux qui brigueraient l'honneur d'avoir souffert pour la patrie[1]. »

Ces lignes étaient écrites en 1867. Depuis quelques années, le nihiliste est entré dans la période des conspirations et des attentats; il a toujours autant de vanité; mais les circonstances l'ont obligé à plus de prudence. Le parti s'est donné aujourd'hui une organisation analogue à celle des carbonari. Cette organisation a été établie dans un règlement qu'il est intéressant d'étudier. Les noms de nihilisme et de nihilistes ne s'y trouvent plus, il n'est question que de révolutions ou de révolutionnaires. D'après ce manuel, le parfait révolutionnaire doit se considérer comme étant hors de la société. Il n'a

[1] Etudes sur l'avenir de la Russie. Neuvième étude : Le nihilisme en Russie. — Berlin, 1867.

ni intérêts, ni biens, ni liens personnels. Il appartient tout entier à la révolution. Il répudie tout rapport avec les institutions sociales, avec le monde civilisé. Il leur déclare une guerre acharnée : la destruction est le seul but de sa vie. Il méprise le doctrinarisme et rejette toute science. Il n'en connaît qu'une, celle de la destruction. C'est en vue de cet idéal qu'il doit étudier la mécanique, la physique, la chimie, la médecine, et surtout la psychologie ; il faut connaître l'homme pour mieux opérer sur lui. Le révolutionnaire méprise l'opinion publique et la morale établie ; ce qui est moral pour lui, c'est ce qui prépare la victoire de la révolution. Entre lui et le gouvernement, il y a une guerre à mort dans laquelle l'un des deux doit succomber. Il faut donc que le révolutionnaire s'exerce d'avance à souffrir les tourments et les tortures. Il doit étouffer en lui-même tous les sentiments de famille, d'amitié, d'amour, de reconnaissance, d'honneur même ; le succès de la révolution doit être sa seule joie, sa seule consolation.

Nous tombons ici en plein mysticisme, le nihiliste devient une sorte de flagellant ou de visionnaire. Le fait n'a rien que de très naturel en Russie ; à plus d'un point de vue, ce vaste empire est encore plongé dans les ténèbres du moyen âge ; n'est-ce pas le seul pays d'Europe où l'on voie subsister des sectes bizarres ou monstrueuses, comme par exemple celle des skoptsy (origénistes) ? Les nihilistes sont des skoptsy à leur façon. Ils ont un idéal d'abnégation et de sainteté qui

rappelle la fameuse formule des jésuites: *Perinde ac cadaver*. Tout sentiment personnel leur est interdit, ils n'ont le droit d'avoir des amis qu'autant que ces liens du cœur sont conformes à la cause de la révolution. Une solidarité absolue existe entre tous les révolutionnaires. Il y a parmi eux des initiés de première, de deuxième et de troisième classe. L'initié de première classe doit considérer les agents qui lui sont soumis comme le capital de la révolution ; il doit le ménager avec la plus grande économie ; il doit se ménager aussi et ne pas disposer de soi-même sans l'assentiment de ses confrères. Il doit se mêler avec la société existante pour mieux connaître les moyens de la détruire: mais il ne doit *jamais faire voir ce qu'il est*. Il doit tâcher de pénétrer partout, chez les grands et chez les petits, dans la boutique et dans l'église, à la direction de la police et dans le palais de l'empereur. La société sur laquelle il doit opérer se divise en un certain nombre de catégories. La première est celle des condamnés à mort. On révise tous les trois mois la liste des candidats. Ce travail demande une application toute particulière. Ainsi, par exemple, il faut bien se garder de faire périr un personnage dont les abus et les crimes excitent la réprobation générale. Il faut au contraire le laisser vivre ; la haine qu'il inspire ne peut que profiter à cause de la révolution. On doit avant tout supprimer les individus qui font obstacle à l'organisation révolutionnaire, ou ceux dont la perte affaiblit le gouvernement. A côté des

gens qu'il faut tuer, il y a ceux qu'on doit se contenter d'exploiter : ce sont ceux dont la situation et la fortune peuvent être utiles à la cause révolutionnaire. Il y a aussi les libéraux timides, qu'il faut savoir compromettre de facon à les jeter malgré eux dans le parti ; et enfin les radicaux bavards, qui n'ont jamais manifesté leurs doctrines qu'en paroles et sur le papier, il faut les démasquer et les forcer de passer de la théorie à la pratique. Un paragraphe spécial du règlement est consacré aux femmes. On les divise en trois catégories : les indifférentes, les sympathiques, dont l'éducation n'est pas encore faite et qui ne sont pas mûres pour l'œuvre régénératrice, enfin celles qui sont dévouées à l'œuvre corps et âme, c'est-à-dire qui acceptent tout le programme du parti et veulent concourir à sa réalisation. Celles-ci constituent *l'élément le plus précieux* de la révolution sans lequel toute action du parti est impossible.

XI

C'est là un trait particulier du nihilisme que ce rôle de la femme russe dans l'organisation révolutionnaire. Le phénomène est assez curieux pour que nous essayions d'en rechercher les causes. Quelques-unes ont déjà été indiquées ici même ; pas plus que l'homme, la femme russe ne peut avoir reçu l'hérédité du sens pratique et du bon sens. L'abîme n'est pas moins profond entre les

filles et les *mères* qu'entre les *pères* et les *enfants*. Il est même peut-être plus profond, car toutes proportions gardées l'instruction que les jeunes personnes reçoivent en Russie est supérieure à celle des hommes. A l'institut ou au gymnase elles prennent l'habitude de vivre dans un monde bien différent de celui où elles entreront à dix-huit ans ou vingt ans. C'est ce que faisait remarquer le publiciste russe aupuel nous avons déjà fait quelques emprunts :

« Entrées à l'institut à l'âge de neuf à dix ans, elles y demeurent jusqu'à leur seizième ou dix-septième année, de de sorte que le souvenir de la vie réelle s'efface peu à peu leur mémoire, qu'elles oublient les minces proportions du toit paternel, les étroites limites du ménage de leur mère, et qu'elles ne vivent plus que dans un monde idéal, que leur imagination juvénile leur présente sous les plus belles couleurs. Ce mirage dure jusqu'au moment de la sortie de l'institut..... Dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, les désillusions commencent le jour même où la jeune fille fille quitte la pension. Habituée, à l'institut, au luxe, à la magnificence même, aux salons dorés, aux larges corridors bien éclairés, aux haut dortoirs bien aérés, elle est froissée par la pauvreté qui règne chez ses parents. Ce n'est pas ainsi qu'elle a rêvé la vie. Ses souvenirs d'enfance lui retraçaient bien une maison étroite, ce n'est pas à un palais qu'elle s'attendait,..... mais elle ne retrouve que quelques chambres pauvrement meublées, un ménage où tout indique la gêne. Pourtant, l'amour pour ses parents l'emportant

sur ce premier mouvement désagréable, la jeune fille est heureuse d'être avec eux et songe à arranger sa vie dans ces pièces dénudées, lorsqu'on lui demande de se rendre utile au ménage, de travailler, de faire la cuisine. Elle le voudrait qu'elle ne pourrait pas satisfaire à ce désir de ses parents. Elle touche du piano, elle chante fort agréablement, elle danse d'une manière ravissante, elle parle trois langues, mais elle ne saurait ni réparer un bas, ni coudre une chemise, ni accommoder le moindre plat, n'ayant jamais rien appris de tout cela..... [1] »

Ainsi donc la jeune fille russe de petite famille se trouve le plus souvent dépaysée ou déclassée dans le monde où elle rentre. Elle ne peut se résoudre à mener la vie mesquine de ses parents, à épouser un rustaud. Les idées libérales qu'elle a puisées dans l'éducation classique se heurtent désagréablement aux hommes et aux institutions qu'elle rencontre autour d'elle. Elle entend résonner les grands mots d'égalité des sexes et d'émancipation ; pour conquérir sa liberté, elle se résout à prendre un métier.

La chose est d'autant plus facile que la paresse de l'homme russe laisse dans une foule de carrières nombre de places disponibles. Parmi ces carrières, il en est une qui tente surtout l'esprit inquiet de la future nihiliste, la médecine. C'est en 1864 qu'on vit pour la première fois une femme russe demander son admission

[1] Schedo-Ferrotti, *Ibid.*

dans une faculté. Un certain nombre suivirent son exemple, mais si nous en croyons le Dr Kozlov[1], « la science médicale n'eut pas beaucoup à se féliciter de ses nouvelles recrues, tolérées plutôt qu'admises dans les amphithéâtres et dans les laboratoires. Dans la fausse situation où elles se trouvaient, leurs études n'étaient ni suivies, ni sérieuses. C'était plutôt un jeu avec la science. Ces études, par cela même qu'elles étaient interdites, se confondirent dans ces cerveaux mal équilibrés, dans ces esprits en pleine fermentation, avec les utopies socialistes, avec les questions de régénération de l'humanité et d'émancipation des femmes qu'elles ne connaissaient que par ouï-dire. » Le gouvernement russe finit par s'alarmer et interdit aux femmes l'accès des facultés, qu'il avait simplement toléré. C'est alors qu'elles trouvèrent accueil à l'université de Zurich.

Eloignées de leur patrie, isolées de leurs familles, les jeunes filles russes se trouvèrent entièrement livrées à l'influence de leurs compatriotes, les jeunes révolutionnaires, étudiants, ou soi-disant tels, dont la Suisse était le centre principal. Les mœurs russes admettent entre l'homme et la femme une *camaraderie* beaucoup plus intime que les mœurs occidentales. L'usage ou plutôt l'abus de la cigarette rapproche volontiers les deux sexes sur le terrain des tabagies, où s'élève la fumée des *pa-*

[1] *Mémoires sur les questions d'enseignement supérieur des femmes. — Recueil de documents sur l'école médicale pour les femmes.*

piros, non moins nuageuse que les théories sociales ou humanitaires dont on l'accompagne. Le gouvernement russe crut devoir interdire à ses sujets de fréquenter l'université de Zurich ; mais le mal était déjà fait. Depuis, on a établi pour les femmes une section spéciale à l'académie de médecine de Saint-Pétersbourg. Mais au lieu d'isoler les élèves femmes, on les a installées dans le même local que les étudiants. Il s'est établi entre les deux groupes des relations qui ont singulièrement favorisé la diffusion des doctrines nihilistes parmi les futures doctoresses. Elles ont apporté à la secte cette foi ardente, cette chaleur de dévouement qui est le trait propre de leur sexe. Parmi les institutions sociales de l'ancien monde, il en est une qui se rencontre chez les peuples les plus divers, c'est la subordination de la femme à l'homme, c'est l'infériorité du sexe faible reconnue par lui-même, compensée largement d'ailleurs par les égards et les soins délicats dont la femme est l'objet chez les peuples civilisés. Cette inégalité, voulue par la nature, les nihilistes russes, hommes ou femmes, sont d'accord pour la nier. Ils réclament pour tous les membres du genre humain les mêmes droits, les mêmes devoirs, les mêmes travaux. La femme nihiliste se dépouille à dessein de toutes les grâces de son sexe et prétend n'exercer sur l'homme d'autre influence que celle :

..... Qu'un esprit ferme et sûr en ses desseins
A sur l'esprit obscur des vulgaires humains.

La nihiliste coupe ses cheveux, met des lunettes, supprime les cols et les manchettes, et ne porte que des robes d'étoffe grossière. Il y a une vingtaine d'années environ que cette mode singulière a fait son apparition en Russie. Au lendemain de l'attentat de Karakazov (1866), un fonctionnaire zélé avait même cru devoir rendre une ordonnance particulière pour empêcher l'exhibition dans les rues de l'uniforme nihiliste. Les femmes qui le portaient devaient être appelées au bureau de police et signer l'engagement formel de changer de toilette. Au cas où elles refuseraient de signer cet engagement, on devait leur annoncer qu'en exécution des lois existantes, elles seraient expulsées de la province et soumises à la surveillance de l'administration.

Inutile d'ajouter qu'aucune loi existante ne réglait la toilette des femmes, et que l'ordonnance fantastique d'un fonctionnaire trop zélé ne pouvait avoir et n'eut aucun effet. La persécution n'aurait eu d'ailleurs d'autre résultat que de surexciter davantage le système nerveux des révoltées. Quoi qu'il en soit, avec ou sans lunettes, avec des cheveux courts ou des cheveux longs, les femmes ont apporté un précieux appoint au parti révolutionnaire. Il leur était plus facile de déjouer les recherches de la police et plus aisé de pénétrer dans l'intérieur des familles, où les enfants se trouvaient naturellement livrés sans défense à leurs enseignements. Elles ont déployé une infatigable activité de propagande à dater du jour où le parti entreprit de catéchi-

ser le peuple russe. On vit un grand nombre d'entre elles *aller dans le peuple* (c'est le mot consacré) et se *simplifier* pour le convertir. Nos lecteurs ont vu, dans notre étude sur le dernier roman de Tourguenev, combien peu de ces missions démocratiques ont réussi. Le moujik est resté indifférent jusqu'ici aux théories qu'on lui exposait et qu'il n'était même pas en état de comprendre. Aussi, désespérant d'arriver à soulever le peuple, le parti nihiliste a fini par se décider à tenter sans son concours cette révolution qui doit renouveler la face de la Russie, mais qu'il est plus aisé de rêver que d'exécuter.

X

On a dit, il y a longtemps déjà, que la Russie était une monarchie absolue tempérée par l'assassinat. La seconde moitié du règne d'Alexandre II n'a que trop justifié cette spirituelle boutade. C'est en 1866 qu'a eu lieu le premier attentat, et, depuis cette époque, le tsar libérateur a vu souvent ses jours menacés. L'attentat de Karakasov, commis à Pétersbourg en avril 1866, avait pour auteur un jeune étudiant qui s'était vu exclure de l'université de Moscou pour n'avoir pas pu acquitter le montant de ses inscriptions. Karakasov, cerveau faible, — un de ses frères est devenu fou, — faisait partie d'une société secrète appelée l'Enfer et qui avait inscrit dans son programme l'assassinat politique.

Au lieu de rechercher les causes morales qui avaient amené une partie de la jeunesse russe à ce degré d'exaltation maladive, la police ne songea qu'à poursuivre et à punir. Un certain nombre de jeunes gens furent condamnés aux travaux forcés. L'année suivante, on découvrit que le nihilisme avait recruté de nombreux adhérents parmi les élèves de l'école d'agriculture de Petrovski, parmi eux le fameux Netchaïev, qui a été depuis le héros d'un grand procès politique. La façon brutale dont la police procéda vis-à-vis de cette jeunesse, plus bête que méchante, pour employer un mot célèbre, excita bien des rancunes et souleva bien des colères. Tel qui ne portait à la société qu'une haine purement théorique, se crut appelé à venger l'humanité outragée dans la personne de ses camarades. C'était le moment où un sinistre rêveur, le jacobin Bakounine, promenait à travers les congrès socialistes les doctrines que la Commune de Paris a depuis essayé de réaliser par les armes. Le vieil Herzen, assagi par l'expérience, calmé par les années, était obligé de désavouer cette *queue* révolutionnaire, et cherchait — trop tard peut-être — à faire comprendre à ces jeunes recrues la nécessité d'aller lentement, et de suivre pas à pas le développement historique de leur nation, sans prétendre le forcer :

« Le savoir et l'entendement, écrivait-il, ne peuvent être donnés ni par un coup d'état, ni par un coup de tête. La lenteur, l'incohérence du développement de l'intelligence

historique nous irritent et nous oppriment, elles nous sont insupportables ; et beaucoup d'entre nous, trahissant leur propre bon sens, s'empressent d'aller en avant et dépassent les autres. Est-ce bien, cela ? »

Herzen, du reste, il faut lui rendre cette justice, n'avait jamais organisé ni complot, ni société secrète ; il avait essayé d'éclairer la Russie, de l'agiter même par ses révélations, il ne prétendait pas la bouleverser; il était, écrit son fils, « fanatique de liberté, de lumière, et croyait que la façon de bien agir était de tout faire ouvertement, publiquement ; il laissait conspirer les autres parce qu'il ne pouvait pas les en empêcher, mais, pour sa part, il ne faisait pas autre chose que de dévoiler au public les abus du gouvernement, des fonctionnaires et de la police. » Il avouait, dans une lettre adressée à Bakounine, n'avoir aucune foi dans les anciens moyens révolutionnaires.

« Je tâche, disait-il, de comprendre la marche de l'homme dans le passé et dans le présent, pour savoir comment marcher avec lui, sans rester en arrière et sans aller trop en avant, car les hommes ne pourraient pas me suivre. »

Malheureusement, il est plus facile de s'attacher à des formules sonores que d'étudier la marche de l'homme dans le passé et dans le présent ; il est plus aisé de crier : En avant ! mort aux tyrans ! et de presser

la détente d'un revolver, que de réfléchir aux lois réelles de la croissance des nations. Les déclamations de Bakounine eurent sur la jeunesse russe plus d'influence que les sages conseils de Herzen.

Une société secrète se forma à Moscou avec une organisation et un programme résolument révolutionnaires. Elle avait pour principal fondateur ce Netchaïev dont nous avons tout à l'heure cité le nom, qui devait devenir célèbre depuis par les débats internationaux et le grand procès auxquels son nom a été mêlé. C'était, si j'en crois un publiciste russe [1], un homme habile, profondément versé dans les théories révolutionnaires, d'ailleurs d'une moralité douteuse. L'assassinat d'un de leurs coreligionnaires, l'étudiant Ivanov, appela sur ce groupe dangereux de nihilistes l'attention de la police; la plupart d'entre eux furent saisis et livrés aux tribunaux. Netchaïev s'échappa et se réfugia en Suisse. Le procès fit grand bruit et fut mené avec une remarquable impartialité. Un grand nombre d'accusés furent acquittés. Mais la police se chargea de réformer les jugements qui lui semblaient trop libéraux, en déportant par mesure administrative les acquittés qui lui semblait suspects. Une nouvelle société secrète se reforma presque aussitôt ; elle donna lieu à un nouveau procès qui, après deux années d'emprisonnement préven-

[1] L'auteur anonyme de l'ouvrage intitulé : *Esquisses historiques sur la Russie de* 1855 *à* 1878. Leipzig et Prague, 1878-79.

tif pour les détenus, aboutit à de sévères condamnations. Netchaïev livré par la Suisse, ne fut condamné qu'à une peine relativement légère. On put constater alors que si les propagandistes antérieurs avaient été surtout des nobles, allant, comme on dit, dans le peuple, on se trouvait maintenant en présence de révolutionnaires sortant du peuple lui-même. On comprend que dès lors la propagande devait prendre un caractère presque exclusivement socialiste. Et cette propagande gagnait de plus en plus du terrain, à mesure que la gendarmerie d'une part multipliait ses arrestations et que de l'autre le ministre de l'instruction publique privait de tout avenir des jeunes gens coupables d'avoir ignoré je ne sais quel gérondif ou je ne sais quel supin[1].

En 1875, le ministre de la justice, le comte Pahlen, adressait aux principaux fonctionnaires de l'empire une longue circulaire, dans laquelle il dénonçait les progrès de la propagande révolutionnaire et constatait qu'il en avait retrouvé les traces dans trente-sept gouvernements. A Pétersbourg, sous prétexte d'apprendre à lire aux ouvriers, des agents révolutionnaires pénétraient dans les fabriques et les établissements industriels ; on avait établi dans cette ville des ateliers de cordonnerie, de menuiserie, et de forges uniquement destinés à l'apprentissage des jeunes gens de bonne famille qui devaient se servir ensuite de leurs connaissan-

[1] Même ouvrage. Tom. IV, page 125.

ces techniques pour « aller dans le peuple. » Dans d'autres gouvernements, le ministre signalait tour à tour les ateliers, les écoles, les imprimeries fondées par la secte. Dans ses diverses perquisitions, la police n'avait pas arrêté moins de sept cent soixante-dix individus, dont cent cinquante-huit femmes. Parmi ces personnes, il y avait des pères de famille sérieux, des bourgeois établis qui s'étaient laissé gagner par les idées révolutionnaires. Le fait n'a rien d'étonnant ; pour le développement des contagions physiques et morales il faut d'abord l'existence d'un certain milieu ; le mal sort ensuite de ce milieu et attaque tout à coup les personnes qui semblaient par leur tempérament y être le moins exposées. La circulaire signalait ensuite certains produits de la littérature subversive, des brochures ornées de titres populaires : *L'oncle Egor* ; *les Esquisses de la steppe* ; *les Esquisses de la vie de fabrique* ; *La force casse la paille* (?) ; *la Légende des trois frères*, et *l'Histoire d'un paysan français*, qui n'est peut-être bien qu'une traduction d'Erckamann-Chatrian. La poésie, la chanson notamment, jouaient un grand rôle dans cette littérature militante.

Une commission spéciale, formée sur l'initiative du ministre de la justice, ouvrit dans tout l'empire une enquête gigantesque. Elle eut pour résultat l'arrestation de trois mille huit cents personnes, sur lesquelles cent quatre-vingt-treize furent renvoyées devant le sénat. Après de longs débats, une centaine environ furent

condamnées ; les autres furent rendues à la liberté.

Peu de temps après, la jeunesse socialiste de Pétersbourg se crut assez forte pour tenter en plein jour une manifestation sur la voie publique. On promena le drapeau rouge sur la place de Notre-Dame de Kazan ; des cris révolutionnaires furent poussés. C'était pur enfantillage ; mais en aucun pays civilisé ces dangereuses parades ne peuvent être ni tolérées par la police, ni absoutes par les tribunaux. Parmi les victimes du procès qui eut lieu alors se trouvait l'étudiant Bogolioubov, qui fut dans sa prison l'objet d'une punition disciplinaire fort brutale infligée par le général Trepov. On se rappelle encore l'impression que produisit en Europe l'attentat de Vera Zasoulitch. Suspectée depuis longtemps à cause de ses tendances révolutionnaires, l'âme aigrie par de longues persécutions, l'esprit peut-être exalté par le souvenir de Charlotte Corday, la jeune fille entreprit de venger sur Trepov l'humanité outragée. Le jury donna alors aux gouvernants une leçon des plus vigoureuses en justifiant par un acquittement unanime cet attentat singulier. Le gouvernement répondit en décrétant que désormais les procès politiques ne seraient plus soumis au jury. Dès lors l'exemple de Vera Zasoulitch trouva dans tout l'empire des imitateurs enthousiastes. Peut-être s'imaginaient-ils qu'à force d'attentats ils obligeraient la police et les tribunaux à désarmer devant eux, qu'ils épouvanteraient l'esprit du souverain et le réduiraient soit à des conces-

sions libérales qui répugnent toujours à un prince vieilli dans l'absolustime, soit à une abdication prématurée. Les assassinats prirent pour ainsi dire un caractère systématique ; quatre attentats eurent lieu successivement à Kiev, sur le substitut du procureur impérial, sur le recteur de l'université, sur un officier de gendarmerie, sur le gouverneur ; à Pétersbourg, le chef de la police secrète, le général Mesentsev, fut tué ; son successeur, Drenteln, n'échappa que par miracle à une tentative du même genre ; à Kharkov, le gouverneur, prince Krapotkine, eut le même sort ; à Moscou, un juif polonais, soupçonné d'avoir livré à la police les secrets de la secte, fut trouvé assassiné dans une chambre de l'hôtel Mamontov.

Jusque-là l'empereur avait été épargné, Le 14 avril 1879 eut lieu l'attentat de Soloviev ; ce singulier personnage avait été d'abord étudiant en droit, puis professeur dans une petite ville de province. Un beau matin la grâce l'avait touché ; il s'était résolu à travailler pour le peuple et avait appris l'état de serrurier. Il avait fait un mariage nihiliste, c'est-à-dire qu'il avait enlevé pour la soustraire à ses parents une jeune fille dont il n'avait point d'ailleurs fait sa femme. Il avait parcouru la Russie en tous sens, prêchant la bonne nouvelle et colportant le journal clandestin : *Terre et liberté*. Par une singulière contradiction, ce visionnaire de l'assassinat avait passé dans une maison mal famée la nuit qui précéda son crime. On n'a pas encore ou-

blié les deux derniers attentats dont l'empereur a failli être la victime ; celui qui a eu lieu sur la ligne du chemin de fer, aux environs de Moscou, et qui heureusement n'a pas fait de victimes, et celui qui n'a pu réussir à faire sauter le palais d'hiver. Les conjurés, en s'attaquant sans succès à la vie du souverain, n'ont fait jusqu'ici qu'augmenter son prestige et accroître sa popularité. La masse du peuple russe est persuadé que la main seule de la Providence a pu préserver le monarque d'aussi terribles dangers ; cette conviction accroît encore le respect superstitieux, le dévouement fanatique dont le tsar libérateur est l'objet [1]. Un autre résultat positif de ces attentats, c'est de montrer qu'en somme le parti révolutionnaire est isolé au milieu de la nation russe, qu'il est impuissant à mettre les masses en mouvement, qu'en un mot une révolution analogue à celles dont l'Angleterre et la France on été le théâtre est actuellement impossible en Russie. Le comité exécutif s'agite dans le vide, et, s'il existe encore aujourd'hui, — ce que l'auteur de cette étude déclare ignorer, — il a dû arriver à reconnaître son impuissance et l'inanité de ses efforts. Cependant il est possible qu'à un moment donné, il essaye de relever la tête et d'appliquer de nouveau à la Russie ce qu'il appelle son programme. Voyons un peu quelle en est la teneur.

[1] Ceci était écrit six mois avant l'assassinat de l'empereur Alexandre II.

XI

Ce programme a été publié dans un des derniers numéros du journal clandestin *Zemlia i volia* (Terre et liberté) dont la publication paraît avoir été récemment interrompue, le local où il s'imprimait ayant été brusquement envahi par la police ; il a été reproduit dans un journal russe de Genève qui en garantit l'authenticité. Il est curieux à étudier. L'article premier est une sorte de profession de foi politique. « En vertu de nos convictions principielles — ou si l'on aime mieux fondamentales — nous sommes, disent les membres du comité exécutif, socialistes et démocrates. Nous sommes convaincus que ce n'est qu'en se fondant sur les principes socialistes que l'humanité peut incarner dans sa vie la liberté, l'égalité, la fraternité, garantir le bien-être général et le développement complet, intégral de l'individu, et par conséquent le progrès. Nous sommes convaincus que seule la volonté populaire peut sanctionner les formes sociales ; que le développement de la nation n'est complet que quand elle marche librement, quand chaque idée qui doit s'incarner dans la vie passe primitivement par la conscience et la volonté nationale. Le bien-être du peuple et la liberté du peuple sont pour nous des principes sacrés et indissolubles. »

Il n'y a guère de clair dans ce préambule que les

deux dernières lignes. On trouve dans le reste, comme le dirait M. Jourdain, trop de tintamarre, trop de brouillamini. Les membres du comité exécutif ne songent pas seulement aux intérêts de la Russie, mais à ceux de l'humanité tout entière, qu'ils considèrent volontiers comme un seul individu. Il leur importe peu qu'elle soit composée de nations différentes, et arrivée à des degrès très divers de développement historique. Pour eux, entre la Russie et la France il n'y a point de différence. Ils établissent une moyenne et ils opèrent froidement sur elle. Vous figurez-vous un médecin soignant l'humanité dans un hôpital et non pas l'homme : femmes, enfants, vieillards, tout pour lui ne constitue qu'un seul et même patient, et il traite tout le monde au curare, à l'hydrothérapie, au sulfate de quinine. Voilà pourtant aux mains de quels guérisseurs la Russie tomberait si le malheur voulait qu'ils réussissent. Que Tourguenev voyait juste quand il faisait dire à son Bazarov « qu'il méprisait la logique de l'histoire ! » On mène l'ouvrier français allemand, italien avec de grands mots et des formules philosophiques. L'ouvrier russe est moins facile à éblouir ; il y a cent à parier contre un que le mot socialiste (sotsialistitchesky), étranger à la langue russe, ne présente pour lui qu'un ensemble de syllabes difficiles à prononcer. Peut-être comprendrait-il quelque chose si on venait lui dire qu'on lui prépare une ère nouvelle où il gagnera de l'argent sans travailler ; encore cela est dou-

teux : un beau flacon de *vodka* vaut mieux que tous ces grands mots.

Un peu plus loin il est question de la volonté populaire, qui seule doit sanctionner les formes sociales. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Les formes sociales! S'agit-il d'institutions politiques? Alors c'est pure logomachie. Les membres du comité exécutif, si dépourvus d'intelligence qu'on veut bien les supposer, savent parfaitement qu'en Russie, la grande forme sociale, c'est-à-dire la monarchie des Romanov, est sanctionnée par l'immense majorité de la population, et qu'elle trouverait au besoin dans la fidélité des classes rurales son plus ferme soutien. Ils ajoutent deux lignes plus bas que toute idée qui doit s'incarner dans la vie doit avoir passé préalablement dans la conscience et la volonté nationales. Voilà qui est parler d'or. Mais alors à quoi bon ce système de destruction, cette rage de s'attaquer sans merci aux personnes, aux institutions? Vous admettez, par exemple, que le système représentatif devra s'établir en Russie le jour où la conscience et la volonté nationales l'auront reconnu indispensable au salut et à la prospérité du pays. Avouez que jusqu'ici la masse de la nation se soucie fort peu de vos chimères, que les Saveli et les Kharlampi du gouvernement de Viatka, d'Olonets ou de Kalouga n'ont guère cure d'être représentés à Pétersbourg dans une ou deux chambres par un député ou par un sénateur. Faites de la propagande, soit: tâchez par tous les

moyens honnêtes d'élever les moujiks à la dignité de citoyens, parfaitement; mais avouez que les moyens violents n'ont rien affaire dans cette propagande, et que ce n'est pas en faisant sauter des palais et des railways qu'on prépare l'avènement du régime constitutionnel.

Le deuxième paragraphe du programme se subdivise en un certain nombre d'alinéas. Le comité constate d'abord que le peuple se trouve dans un état de servage absolu, économique et politique. Ouvrier, il travaille uniquement pour nourrir et entretenir les classes parasites; citoyen, il est privé de toute espèce de droit. On reconnaît ici les formules banales des agitateurs de l'Occident. L'ouvrier russe est-il plus malheureux que ses confrères européens? Nous ne le croyons pas; il est plus qu'eux enclin à l'ivrognerie; mais c'est là un vice que les déclamations nihilistes ne guériront pas du jour au lendemain. Si au lieu de perdre leur temps en conspirations et en conciliations, ils veulent bien, comme le Solomine de Tourguenev, se faire contremaîtres, manier le crayon, le rabot ou la scie, ils pourront exercer une heureuse influence sur la condition et le moral de leurs ouvriers. Ils ne feront rien avec des proclamations. Toute la réalité russe, — c'est le comité qui parle, — non seulement ne répond pas à la volonté du peuple, mais encore il n'ose pas l'exprimer et la formuler (*sic*). On lit dans l'original le verbe *formulirovat* qui doit bien étonner les moujiks. Il n'a même

pas la possibilité — c'est toujours du peuple russe qu'il s'agit — de penser à ce qui est bon ou mauvais pour lui, et l'idée même d'une volonté nationale est considérée comme un crime contre l'ordre de choses existant. Tout ceci est encore du galimatias double. Si le peuple russe ne sait pas encore ce qui lui est bon ou mauvais, c'est évidemment qu'il n'est pas encore assez instruit ; mais on n'instruit pas un peuple du jour au lendemain. Chez toutes les nations civilisées, l'homme met vingt à vingt-cinq ans avant d'arriver à une maturité d'esprit qui lui permette de distinguer le bien du mal et de faire lui-même ses affaires. Le peuple russe n'est pas encore arrivé à le majorité politique ; on peut l'éclairer, mais c'est mentir odieusement que de lui attribuer une volonté contraire à l'ordre de choses existant actuellement en Russie. C'est ce que Tourguenev a parfaitement indiqué dans le livre dont nous avons donné l'analyse ; il faisait œuvre de bon patriote et d'homme intelligent. Nous ne pouvons en dire autant des membres du comité exécutif et nous ne saurions les prendre au sérieux quand ils s'écrient sur un ton tragi-comique : « Enlacé de tous côtés, le peuple en arrive à la dégénérescence physique, à l'abrutissement, à la misère, à l'esclavage sous toutes ses formes. » Nous avions cru jusqu'ici et beaucoup de bons esprits avec nous que le paysan russe commençait au contraire à sortir de l'esclavage. Ce n'est pas sous cet aspect que beaucoup d'observateurs intelligents et sa-

gaces ont vu la Russie. Mackenzie Wallace, par exemple, constate que dans les gouvernements du Nord qu'il a visités, beaucoup de paysans savent lire et écrire ; chez maint d'entre eux il a trouvé une petite bibliothèque et dans ces bibliothèques des livres sérieux, par exemple, l'*Histoire de la civilisation*, de Buckle, traduite en russe, bien entendu ; il constate chez ces paysans un esprit entreprenant, confiant en soi-même, indépendant. Un autre Anglais, Herbert Barry, déclare de même qu'il suffit d'apprendre à lire au moujik pour qu'il prenne la place qui lui revient dans l'échelle sociale. M. Barry, qui a pendant longtemps dirigé une grande exploitation industrielle en Russie, affirme, avec une sympathie peu suspecte chez un Anglais, qu'il rencontre chez les paysans des signes non équivoques de progrès.

« Partout, dit-il, dans les villages, des maisons neuves se construisent, les vieilles se réparent, les champs sont mieux clos, les cours plus grandes ; sur beaucoup de maisons des ci-devant serfs sont clouées les plaques des compagnies d'assurance contre l'incendie ; les chevaux sont plus souvent ferrés, les roues de voiture plus généralement munies de bandes de fer ; la chandelle de suif a remplacé dans les habitations la chandelle de résine ; hommes et femmes sont mieux vêtus ; tous recherchent l'instruction ; ils savent qu'ils sont sous la protection de la loi ; ils se rendent mieux compte de ce qui se passe à la ville voisine ; les hommes commencent à se lancer dans les affaires et se

font meuniers, tanneurs, bateliers, propriétaires de bateaux à vapeur, marchands de bestiaux, maîtres forgerons, etc.; ils se servent de machines grossières pour préparer le lin et vanner le blé, traitent leurs femmes avec plus d'égards, vivent moins en état de concubinage, tout voyageur attentif peut s'assurer de ce progrès. Ne reconnaissons-nous pas là des preuves de la transformation des paysans? La plupart de ces faits se seraient-ils jamais produits sous un régime de servage?

Et M. Herbert-Barry ajoute :

« Je demande au lecteur si je n'ai pas le droit d'affirmer que l'émancipation n'a pas échoué et qu'elle est au contraire un grand succès. »

Voilà comment s'exprime un étranger, observateur sagace et impartial; les rêveurs du comité ont bien autre chose à faire que de savoir si le paysan met des bandes de fer à ses roues ou brûle du suif au lieu de résine. C'est pourtant d'une infinité de détails de ce genre que se compose ce progrès dont ils se croient les apôtres. Mais ce progrès ne se laisse pas violenter par les utopistes; il suit sa marche lente et sûre en dépit de leurs rêveries. Certes, le paysan russe est en retard si on le compare à celui de la France, de la Belgique ou la Suisse; mais il est en avance si on le compare à ce qu'était son père il y a trente ou quarante ans; or, pour tout esprit sérieux et honnête, c'est là le véritable point de comparaison.

Nous aimerions mieux rester avec un homme de bon sens comme M. Barry, que de revenir aux déclamations vides du comité exécutif. Mais il faut continuer. Ce comité a découvert une foule de choses intéressantes : Il remarque au dessus du peuple enchaîné dans les fers une couche d'exploiteurs qui l'assiègent, le bloquent, l'investissent, ou le traquent. (Nous donnons à dessein quatre mots entre lesquels le lecteur choisira, la phrase russe étant fort mal écrite). Or, ces exploiteurs sont produits et défendus par l'état. Cet état constitue dans le pays la plus importante des forces capitalistes (*kapitalistitcheskouiou silou*) ; il constitue le seul oppresseur politique du peuple, c'est seulement grâce à lui que peuvent exister les petits brigands (sic). Cette excroissance politico-bourgeoise ne subsiste que par la force, par l'organisation militaire, policière et administrative, absolument comme se maintenaient en Russie les Mongols de Gengis-Khan. Or, il manque complètement de la sanction populaire, ce pouvoir arbitraire et violent qui entretient par la force ces principes politiques et économiques, ces principes qui n'ont rien de commun avec les vœux et les idéals du peuple. Nous serions bien aise de savoir quels sont, d'après le comité, les vœux et les idéals du peuple ? Mais c'est ce qu'on se garde bien de nous apprendre. En politique, nous pouvons affirmer que son vœu le plus cher est de conserver la dynastie régnante pour laquelle le Russe proprement dit professe une supersti-

tieuse vénération. Au point de vue économique, il aimerait à avoir le plus de terre possible, à travailler fort peu et à ne pas payer d'impôt ni de redevance. C'est là un idéal qu'aucun comité, exécutif ou non, ne peut se vanter de pouvoir réaliser. Cependant, le comité poursuit ses observations. Il voit vivants encore dans le peuple, bien qu'étouffés par tous les moyens possibles, les anciens et traditionnels principes; le droit du peuple au sol, l'autonomie communale et locale, les germes d'une organisation fédérative, la liberté de conscience et de la parole. Ces principes acquerraient un large développement et donneraient une direction nouvelle, conforme à l'esprit national, à toute l'histoire du pays, si seulement le peuple obtenait la facilité de vivre et s'organiser comme il veut, conformément à ses propres instincts. Si nous comprenons bien ceci, ce que le comité réclame au nom du peuple, c'est tout simplement la liquidation sociale ; la terre appartient au peuple qui la reprend aux injustes détenteurs de l'infâme propriété. Cette thèse n'est pas nouvelle ; il faut bien admettre cependant que ceux qui détiennent aujourd'hui cette terre auraient bien droit à un lopin pour vivre ; voir un Demidov ou un Narichkine transformé en petit laboureur et pousser lui-même la charrue est un rêve assez plaisant ; mais il y a d'autres propriétés que le sol, par exemple la propriété urbaine ; qu'en fera-t-on ? chaque locataire deviendra-t-il propriétaire de l'appartement qu'il ha-

bite ? La propriété minière ; chacun aura-t-il son petit canton de mine à exploiter comme il le pourra sans le secours du voisin et sans l'appui du capital ? On raconte qu'un richissime banquier de Paris reçut un jour la visite d'un *partageux* qui venait lui demander compte d'une fortune détenue illégalement en attendant le jour de la liquidation sociale. « J'ai fait mon compte, répartit le crésus sans s'émouvoir ; au jour de la liquidation sociale, il revient à chaque Français trois francs soixante-quinze centimes, les voilà ; vous avez votre part, laissez-moi tranquille. » En admettant qu'au jour de la liquidation russe Petrov ou Efimenko touche deux ou trois roubles de dividende, je ne les croirais pas bien avancés. Je crains même fort qu'ils ne cèdent à la tentation de se griser avec. Dans ce cas, ce serait le cabaretier qui reconstituerait à son profit le capital et qui avec ce capital achèterait de la terre. L'obligerait-on à liquider sa fortune tous les huit jours ? Parmi les principes que le comité voit dans le peuple, il signale l'autonomie communale ; il nous semble que cette autonomie est toujours en vigueur et que si la Russie a peu de liberté au sommet de la pyramide, elle en a beaucoup à la base ; quant au fédéralisme, nous ne voyons pas bien ce qu'il aurait à faire dans la Russie actuelle ; le jour où il triompherait, cet état aurait cessé d'exister. Les états fédéralistes, comme les Etats-Unis d'Amérique ou la Suisse, supposent des peuples très mûrs, très instruits, très pénétrés de leurs droits et de leurs devoirs. A ce

point de vue, l'éducation du peuple russe est encore à faire tout entière ; en ce qui concerne les traditions fédéralistes, nous craignons bien que les historiens du comité n'aient pris la période anarchique de l'histoire russe pour une période fédéraliste. Si cette période avait continué, leur pays serait tout entier aujourd'hui aux mains des Suédois, des Tatares et des Polonais ; mais, ainsi qu'on l'a fait justement remarquer, le propre du nihilisme c'est d'ignorer l'histoire. On ne voit pas d'ailleurs comment le fédéralisme pourrait se réaliser avec la constitution ethnographique de la Russie, surtout dans les provinces mixtes comme les gouvernements de la Russie occidentale (anciennes provinces polonaises) ou dans ceux où les peuples dits allogènes sont en majorité. Emiettée entre les Petits-Russiens, les Polonais, les Juifs, les Tatares, les Tchérémisses et autres, la Russie deviendrait une véritable tour de Babel. Le programme oublie de nous dire si le fédéralisme devrait s'appliquer à la Sibérie et si les Tongouses en profiteraient.

Tous ces considérants sont en somme assez enfantins. Voici les conclusions qu'en tirent les membres du comité. En tant que socialistes et démocrates, ils veulent, disent-ils, et c'est là leur but immédiat, soustraire le peuple à l'oppression écrasante qui pèse sur lui, oppression due à l'état actuel ; pour cela ils veulent provoquer une révolution politique qui remettra le pouvoir entre les mains du peuple. Par cette révolution, on

obtiendra un double résultat : d'abord le développement (*razvitié*) du peuple se fera par lui-même conformément à la volonté et aux tendances populaires; en second lieu, cette révolution fera reconnaître et admettre dans la vie russe un grand nombre des principes purement socialistes « qui nous sont communs à nous et au peuple, » dit le programme. Mais comment la volonté populaire pourra-t-elle s'exprimer ? C'est bien simple et le paragraphe 2 de l'article C du programme nous édifie pleinement sur cette question délicate; on convoquera une assemblée organisatrice (*outchreditelnoïe sobranie;* le texte n'ose pas dire constituante). Cette assemblée sera élue librement par le suffrage universel, des électeurs donneront leurs instructions aux mandataires. « Ceci, ajoutent sérieusement les membres du comité, n'est pas une forme idéale de manifestation de la volonté nationale, c'est actuellement la seule possible dans la pratique. C'est pourquoi nous jugeons nécessaire d'insister sur ce point. » Ces lignes nous paraissent du dernier grotesque; voilà, de l'aveu même du prétendu comité, un peuple tombé dans l'abrutissement le plus profond, et vous prétendez d'un moment à l'autre lui remettre le soin de sa destinée ; vous espérez sans doute que vu son inexpérience et sa naïveté, il sera immédiatement la dupe des charlatans politiques qui se présenteront à lui pour lui parler de ses droits, sans lui dire un mot de ses devoirs. Et avec quels éléments possibles ferez-vous

votre assemblée organisatrice ? Vous espérez d'avance qu'il n'y figurera aucun délégué de ces classes aristocratiques ou bourgeoises dont vous avez dénoncé plus haut l'odieuse exploitation. Comment se composéra votre parlement organisateur ? y appellerez-vous les délégués de toutes les nationalités non russes, les Polonais, par exemple, et les Tatares ? Que ferez-vous si les uns et les autres profitent de l'occasion pour réclamer leur indépendance, ou même leur domination du temps jadis. Mais les révolutionnaires anonymes ne s'étonnent pas pour si peu. Ils insistent sur leur projet et ils prennent la peine d'expliquer dans un troisième paragraphe que leur but est d'enlever le pouvoir au gouvernement existant, et de le transmettre à une assemblée organisatrice qui aurait à examiner toutes les instructions gouvernementales et à les transformer conformément aux instructions des électeurs. Ce serait certainement une chose plaisante qu'une telle assemblée, et les cahiers de la Russie en 1880 feraient singulière figure à côté des cahiers de la France en 1789. L'idée nous paraît aussi sérieuse que celle de convoquer un congrès d'élèves de cinquième pour délibérer du régime hygiénique des classes et des méthodes pédagogiques. Encore une fois, si avancé qu'il soit depuis l'émancipation, le peuple russe ne saurait être considéré comme majeur. Il le deviendra certainement un jour, mais en attendant cette époque, le suffrage universel ne saurait être entre ses mains qu'un jouet politique, avec

lequel il risquerait fort de se blesser grièvement.

Du reste, le comité, si audacieuses que soient ses illusions, ne paraît pas absolument sûr du succès. Ils déclare d'avance qu'il se soumettra à la volonté du peuple ; tant mieux, car cette première volonté sera celle-ci dans la majorité des provinces : Nous voulons conserver l'empereur, notre père. Tout en se soumettant donc à la volonté du peuple, les nihilistes déclarent qu'ils considèrent comme un devoir de paraître devant lui avec un programme. Ils propageront ce programme jusqu'à la révolution ; ils le recommanderont au moment de l'agitation électorale, ils le défendront devant l'Assemblée organisatrice. En voici les articles : 1° Représentation nationale permanente, composée ainsi qu'il a été dit plus haut et ayant un pouvoir absolu pour toutes les questions d'intérêt général. — C'est, comme on voit, le rêve d'une Convention appliqué à la Russie. 2° Autonomie provinciale des plus larges, garantie par l'éligibilité de tous les fonction naires, l'autonomie du *mir* (commune) et l'affranchissement économique du peuple. 3° La terre attribuée au peuple. 4° Système de mesures ayant pour objet de mettre aux mains des ouvriers tous les établissements industriels et les fabriques. 5° Liberté absolue de conscience, de parole, de réunion, d'association et d'agitation électorale.

Au premier abord, rien ne semble plus légitime que la revendication des libertés comprises dans ce dernier

article. Cependant ici encore se présente l'objection que nous avons déjà exprimée plusieurs fois ; la nation russe est trop jeune pour savoir user sans danger de ces libertés, dont la pratique est bien récente encore. chez les peuples qui ont déjà parcouru une longue carrière. Il en est une notamment, qui est aujourd'hui de droit commun dans toutes l'Europe et qui jusqu'ici n'a pu s'acclimater en Russie : c'est la liberté de conscience. Au premier abord, il y a là une véritable monstruosité. Un Russe né dans l'orthodoxie ne peut sans encourir les peines les plus graves passer à une autre religion, se faire luthérien, catholique ou musulman. Il faut, pour comprendre ce bizarre phénomène, avoir présent à l'esprit un trait caractéristique de l'histoire russe. Chez aucune autre nation européenne, on ne rencontre une identité aussi absolue entre la nationalité et la religion. La Russie, comme on sait, n'a pas de frontières naturelles ; pendant des siècles, avant d'arriver à l'unité qu'elle possède aujourd'hui, la nationalité russe a flotté, oscillé pour ainsi dire, dans les immenses plaines qui s'étendent des monts Oural aux bassins du Dniéper et de la Vistule. Entourée de voisins musulmans comme les Tatares, luthériens comme les Suédois, catholiques comme les Polonais, elle n'a trouvé que dans l'orthodoxie la vigueur et l'unité nécessaires pour résister à leurs assauts et les soumettre à son tour. Lorsque les Polonais ont occupé les provinces de la Russie-Blanche et de l'Ukraine, ils ont compris tout

d'abord que leur domination n'aurait qu'un caractère provisoire si les populations de ces provinces restaient dans le giron de l'orthodoxie; Moscou eût exercé sur elles une attraction trop puissante. Désespérant d'introduire chez leurs nouveaux sujets le dogme romain et la liturgie latine, les Polonais ont eu recours à un compromis. Ils ont fait proclamer l'*union*, c'est-à-dire qu'ils ont amené le clergé orthodoxe à reconnaître la primauté du saint-siège tout en gardant le mariage des prêtres et l'usage de la liturgie slavonne. Naturellement, quand les Russes sont redevenus maîtres des provinces en question, ils se sont empressés d'y restaurer l'orthodoxie. Dans toute cette région qui flotte entre la Russie proprement dite et la Pologne, la religion est le symbole absolu de la nationalité; qui dit catholique dit Polonais, qui dit orthodoxe dit Russe. De même vers l'Orient, tout ce qui est orthodoxe est russe ; tout ce qui est musulman, bouddhiste, etc., appartient aux nationalités allogènes. Supposez la liberté de la propagande religieuse et vous verrez les nationalités étrangères s'enrichir et s'accroître aux dépens de l'élément moscovite. C'est donc en vertu de la raison d'état que la liberté de conscience n'existe pas en Russie ; elle n'y pourra être proclamée que le jour où la nationalité dominante sera devenue assez forte pour n'avoir plus rien à redouter de la concurrence des nationalités rivales.

Les deux derniers articles du programme réclament

le suffrage universel, et la substitution d'une armée territoriale à l'armée permanente. Nous avons déjà dit ce que nous pensions du premier point ; le second ne mérite guère d'être discuté. Avec son immensité, la variété infinie des peuples qu'elle commande, la Russie ne saurait évidemment subsister sans armée. Le Caucase, le Turkestan, la Pologne, la Finlande, la Petite-Russie lui échapperaient. Ce serait une dislocation générale, dont l'Allemagne et l'Autriche profiteraient aussitôt. Se figure-t-on la France faisant garder l'Algérie ou l'Angleterre, l'Inde par des milices ? Le comité exécutif entend ne pas séparer l'une de l'autre les réformes qu'il revendique ; il les déclare absolument solidaires et affirme qu'elles seules peuvent assurer la liberté politique et économique de la nation et son développement régulier.

Pour arriver à l'accomplissement de cet idéal politique, le comité déclare avoir l'intention d'employer les moyens suivants : Avant tout une activité propagandiste et agitationiste (*déiatelnost propagatorskaïa i agitatsionnaïa*). Ici encore il est obligé d'employer des mots étrangers qui ont toutes les chances possibles de n'être pas compris par le public sur lequel il veut opérer. La propagande a pour but de populariser (*popoularisirovat*) dans toutes les couches de la population l'idée d'une révolution politique démocratique, comme moyen de réforme sociale, et aussi le programme de parti. Elle a pour objet la critique de l'organisation existante, l'expo

sition et l'explication des moyens d'accomplir la révolution et la réforme. L'agitation vise à faire naître dans le peuple et dans la société les prostestations les plus énergiques contre l'ordre de choses existant, et à faire réclamer les réformes nécessaires, notamment la convocation d'une assemblée organisatrice. Les formes de la protestation peuvent être les réunions publiques, les démonstrations, les pétitions, les adresses tendancieuses, le refus des impôts, etc. Jusqu'ici ces procédés, il faut l'avouer, ont peu réussi. Les soldats de la couronne n'ont pas même eu à tirer sur les protestants avec les fusils de la couronne, comme disait le Nejdanov de Tourguenev.

Mais, à côté de cette activité, le programme en indique une autre, c'est celle qui s'exerce par la destruction et la terreur (*terroristitcheskaïa*). Pauvre langue russe, réduite à admettre sans cesse dans son vocabulaire de nouveaux éléments et à être terrorisée à son tour. En quoi consiste cette activité ? A détruire les personnages les plus nuisibles du gouvernement, à défendre le parti contre l'espionnage, à punir les faits de violence et d'arbitraire des fonctionnaires publics, à ruiner le prestige de la force gouvernementale, à montrer sans relâche la possibilité d'une lutte contre le gouvernement, à exciter ainsi l'esprit révolutionnaire du peuple et la foi dans le succès de l'œuvre, et enfin à former les forces nécessaires pour la lutte. On ne saurait nier que cette partie du programme n'ait été jus-

qu'ici la mieux remplie. Au fond, le demi-succès ou l'impunité des attentats ne prouve pas grand'chose. Il se commet chaque année dans les grandes capitales un certain nombre de crimes dont les auteurs échappent aux recherches de la justice; cela ne veut pas dire que la police soit absolument inutile et que les honnêtes gens n'aient plus à compter sur elle.

Un autre moyen d'action préconisé par le comité, c'est la formation de sociétés secrètes et leur groupement autour d'un centre unique. Cette organisation est indispensable tant pour accomplir les nombreuses fonctions du parti, que pour faire l'éducation politique de ses membres. Enfin, il faut acquérir une situation influente et des relations dans l'administration, dans l'armée, dans la société et le peuple. Il faut porter le principal effort sur l'administration et l'armée; leur concours est indispensable pour la révolution. Le parti doit aussi donner au peuple une sérieuse attention; il faut le préparer à concourir à la révolution, et à bien voter ensuite, en choisissant des mandataires qui les représentent réellement. Il faut acquérir de sérieux partisans parmi les membres les plus influents des classes rurales, défendre leurs intérêts, venir en aide à leurs besoins, etc. On nous dispensera de traduire tout ce paragraphe; le lecteur qui voudra bien se reporter à ce que nous avons dit du roman de Tourguenev sait à quoi s'en tenir sur le succès de la propagande parmi les habitants des campagnes. Le paysan russe ne peut se laisser

entraîner à des manœuvres révolutionnaires qu'à conditions d'avoir été trompé ; mais malheur à ceux qui auront essayé de le séduire le jour où il s'apercevra de leur fourberie.

D'ailleurs, le parti est bien obligé d'avouer que le peuple n'est pas encore en état de faire une révolution. En attendant cet heureux moment, le parti est obligé d'agir tout seul. Une ligne de points nous indique les moyens secrets auxquels on espère avoir recours. Nous sommes suffisamment édifiés à ce sujet. Nous savons aujourd'hui que le poignard, le revolver et la dynamite sont les instruments de règne du nihilisme. Du reste, ajoutent naïvement les révolutionnaires russes, de quelque façon que s'accomplisse la révolution, par suite d'un mouvement populaire spontané ou d'une conspiration, le devoir du parti est de provoquer la constitution immédiate d'une assemblée organisatrice et de lui transmettre le pouvoir du gouvernement provisoire. Lors de l'agitation électorale, le parti devra avant tout lutter contre les accapareurs de toute espèce et recommander par tous les moyens possibles l'élection des vrais représentants du peuple.

Certes il se passera quelque temps encore avant que les chefs du parti aient à exercer leur influence en matière d'élections pour l'assemblée organisatrice. Nous avons discuté pied à pied son programme et nous croyons inutile d'en rappeler les traits généraux. Un mot célèbre de Montesquieu résume notre pensée et sans

doute celle du lecteur : « Quand les sauvages de la Louisiane veulent avoir du fruit, ils coupent l'arbre au pied et cueillent le fruit. Voilà le gouvernement despotique. » Ce que Montesquieu dit là du despotisme s'applique aux théories des jacobins de toutes les sectes et de tous les pays ; en Russie, ils veulent couper l'arbre avant même qu'il soit en fleur. Mais le bois en est dur et ne se laisse pas aisément entamer.

Nous arrêtons ici cette étude. Plus d'un lecteur aura sans doute trouvé l'auteur bien sévère pour un parti dont les excès semblent trouver leur excuse dans les vices du système gouvernemental russe, dans les abus, disons le mot, dans les crimes mêmes de certains fonctionnaires. Il n'eût été que trop facile de dresser un acte d'accusation en règle contre la Russie officielle et de tirer de cet acte tous les éléments d'une plaidoirie en faveur de la Russie anonyme. Il suffit de dépouiller la collection des pamphlets et des journaux publiées à l'étranger depuis quinze ou vingt ans. On eût pu en tirer la matière de dix articles bien faits pour chatouiller la sensibilité du lecteur libéral. L'auteur de ce travail a cru qu'il y avait autre chose à faire ; il s'est appliqué à rechercher les éléments psychologiques du problème nihiliste, et il croit avoir réussi à les mettre en relief. Pour lui, le nihilisme est avant tout un état morbide, la crise passagère d'un peuple dont la croissance a été trop précipitée. Cette crise est due à un certain ensemble de circonstances historiques, et elle ne cessera que lorsque ces

circonstances auront disparu, lorsque l'équilibre se sera établi entre deux générations.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à faire pour remédier au mal ? Non assurément. Entre les représentants de la vieille et de la nouvelle Russie, entre les despotes et les anarchistes, entre les conservateurs à tout prix et les démolisseurs en délire, il y a toute une classe moyenne, tout un groupe d'esprit sages et libéraux qui ne jouent pas encore le rôle qu'ils méritent dans les destinées du pays. Le souverain a tout intérêt à s'appuyer sur eux ; l'assemblée organisatrice que rêve le comité est une chimère; mais rien n'empêcherait un gouvernement éclairé d'appeler autour de lui les représentants des *zemstvos*, c'est-à-dire des conseils électifs des provinces russes. Aujourd'hui, une partie de la classe intelligente et libérale assiste avec une sorte d'indifférence et de lassitude au duel bizarre qui s'est engagé entre la révolution et la police ; elle n'attend rien de bon des conspirateurs ; mais elle n'est pas absolument fâchée de voir l'autocratie s'épuiser en vains efforts contre un ennemi invisible. Que le souverain appelle à lui les représentants de cette classe libérale, confinée jusqu'ici dans la pratique restreinte des franchises provinciales, il trouvera chez elle des conseillers éclairés et vraiment patriotiques.

LES

ÉCRIVAINS FRANÇAIS & LA RUSSIE

J'ai publié autrefois, il y a fort longtemps déjà, une étude sur les *écrivains anglais et la Russie* [1]. Elle débutait par un mot de feu Herzen qui est moins vrai aujourd'hui qu'il ne l'était alors : « On ne connaît pas la Russie en Occident. » Ce n'est pas faute cependant d'avoir écrit sur elle. En 1873, la direction de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg a édité un catalogue des *Russica*, c'est-à-dire des écrits publiés sur la Russie en langues étrangères [2]. Ce catalogue comprend près de trente mille numéros, dont un dixième au moins est rédigé en français. Depuis ce temps nous avons eu

[1] *Voyageurs anglais en Russie*, voir *le Monde Slave*, p. 264-296.

[2] Catalogue de la section des *Russica*, ou écrits sur la Russie en langues étrangères. Deux vol. grand in-8. Saint-Pétersbourg, 1873.

la guerre d'Orient, les exploits du nihilisme, la mort de l'empereur Alexandre II. Dieu sait combien de volumes sont venus s'ajouter à ces trois ou quatre mille publications énumérées par les bibliographes de Saint-Pétersbourg ! Sur cette masse d'ouvrages plus ou moins éphémères, en est-il beaucoup qui méritent d'être lus et consultés par les hommes sérieux ? C'est là une question qui peut être posée. On raisonne beaucoup sur la Russie depuis quelque temps, et elle commence à jouer un rôle considérable, non seulement dans la politique, mais aussi dans l'art et dans la littérature.

I

Constatons d'abord un fait. La plupart des écrits relatifs au monde russe ont été inspirés par des polémiques passagères, par le désir de satisfaire la curiosité d'un moment ou par des idées purement négatives. Il s'agissait le plus souvent de faire échec à la politique de tel souverain, de défendre telle nation ou tel état menacé par son ambition : les Polonais, par exemple, ou l'empire ottoman. Le moindre défaut des œuvres de ce genre, c'est d'avoir été écrites sans aucune préparation scientifique, le plus souvent par des publicistes qui ne connaissaient pas la Russie, qui en ignoraient la langue et l'histoire, qui raisonnaient sur elle comme sur un cadavre que chacun peut disséquer à son gré. Depuis

quelques années, on a fini par comprendre que pour écrire sur ce grand état, comme sur l'Allemagne, l'Angleterre ou l'Italie, il fallait l'avoir visité, avoir étudié ses annales et lu les œuvres de ses littérateurs dans l'original. Cette méthode scientifique appliquée par des hommes de talent a produit des œuvres de premier ordre.

Je citerai tout d'abord l'*Histoire de Russie* de M. Alfred Rambaud; c'est le premier et le seul ouvrage digne de ce nom qui existe dans la littérature française. Les Russes eux-mêmes l'ont, pour ainsi dire, adopté en le traduisant [1]. Le volume que M. Elisée Reclus a consacré à l'empire russe se distingue comme toutes les œuvres du même auteur par une sévère critique et une méthode rigoureuse. M. Reclus n'a pas, que je sache, visité la Russie et je ne crois pas qu'il en connaisse la langue ; mais il a eu parmi les Russes eux-mêmes des collaborateurs distingués dont il a mis les contributions à profit avec tact et discernement [2]. Tout le monde a lu les remarquables études de M. Anatole Leroy-Baulieu sur l'empire des tsars [3]. Ce sont là des travaux dont notre littérature scientifique a le droit d'être fière et que la docte Allemagne lui envie. Ces dernières années ont vu également paraître des essais de grandes valeurs sur

[1] L'histoire de M. Rambaud, aujourd'hui arrivée à sa troisième édition, fait partie de la collection Duruy. (Paris, Hachette).

[2] *L'Europe scandinave et russe*. Paris, Hachette, 1880. — *L'Asie russe*. Paris, Hachette, 1881.

[3] *L'empire des tsars*. 2 vol. Paris, Hachette.

la littérature russe ; je citerai en première ligne ceux de M. Melchior de Vogué[1], et le récent volume d'un jeune maître qui honore l'université, M. Ernest Dupuy[2]. Tous ces travaux ont piqué à juste titre la curiosité du public.

Pour ce qui concerne les origines de l'empire russe je ne puis guère renvoyer qu'à un seul ouvrage, ma traduction de la chronique, dite de Nestor, dont le commentaire jette, je crois, quelque lumière sur des problèmes jusqu'ici peu étudiés en Occident[3]. Ce qui m'enhardit à signaler ici ce travail de longue patience, c'est le suffrage qui lui a été accordé par l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

Cette liste n'est pas rigoureusement limitative; il y a sans doute encore d'autres œuvres de mérite qui m'échappent, mais elles sont rares. Je ne saurais trop répéter qu'il convient, si l'on n'est pas en état de contrôler par soi-même ses lectures, d'être très prudent dans le choix qu'on peut faire et de ne rien négliger pour s'assurer que la compétence de l'auteur est établie par de sérieux témoignages. La plupart des travaux dont la

[1] Les Etudes de M. de Vogüé sur la littérature russe, publiées dans des revues et dans des journaux, n'ont pas encore été réunies en volume. L'auteur a publié les *Contes d'hiver* et le *Tsarevitz Alexis*. (Paris, Calmann-Lévy.)

[2] *Les grands maîtres de la littérature russe*. Paris, Oudin, 1885.

[3] *Chronique dite de Nestor*, traduite sur le texte slavon-russe, avec introduction et commentaire critique. Un vol. grand in-8. Paris, Leroux, 1884. (Fait partie des publications de l'école des langues orientales.)

Russie a été l'objet dans notre littérature sont non seulement inutiles, mais dangereux. Ils abondent en indications fausses, en déductions inexactes.

II

La Russie a été traitée jusqu'ici par la plupart des publicistes comme un pays conquis, une ville prise d'assaut où la fantaisie du vainqueur peut tout se permettre ; il semble que le droit des gens, c'est-à-dire ici l'ensemble des règles de la critique, n'ait pas existé pour elle. Cette assertion peut sembler un peu sévère et il n'est pas inutile de la justifier. Je me contenterai de citer quelques exemples ramassés au hasard dans les œuvres d'écrivains appartenant aux opinions les plus diverses. Prenez par exemple un livre qui a été célèbre chez nos pères et dont l'apparition fut considérée comme une sorte d'événement : *La Russie*, par le marquis de Custine. L'auteur y juge les Russes sans connaître de leur histoire autre chose que ce qu'il en a pu lire dans l'ouvrage inachevé de Karamzine, sans savoir un mot de leur langue : « Il y a entre la France et la Russie, écrit-il lui-même, une muraille de Chine, la langue et le caractère slave. En dépit des prétentions inspirées aux Russes par Pierre-le-Grand, la Sibérie commence à la Vistule. » Elle pourrait tout aussi bien commencer au Rhin, car la langue et le caractère allemands, — il s'agit

bien entendu du caractère d'imprimerie, — constituent aussi bien pour l'Allemagne une muraille de Chine qu'on ne franchit pas sans travail et sans effort. Un peu plus loin, il est vrai, M. de Custine allègue que son âge rend presque impossible « l'étude d'un idiome compliqué et difficile. » Il convient cependant que « tout voyageur doit savoir la langue du pays où il va, attendu qu'il est plus naturel qu'il se donne la peine de s'exprimer comme la personne qu'il vient chercher, que de lui imposer celle de parler comme il parle. » Il ne paraît pas se douter un instant que la langue seule peut donner une idée du génie d'un peuple, de son histoire, et que faute d'avoir passé par cette initiation indispensable, on sera toujours réduit à juger sur de simples apparences. Dès que M. de Custine n'est plus soutenu par la traduction française de Karamzine ou par des conversations qu'il accepte et répète sans les contrôler, il divague et son érudition n'est pas supérieure à celle du domestique de place qui lui sert de cicerone. A Moscou, par exemple, où il n'a d'autre guide qu'un garçon de place italien, il contemple la *vierge de Vivielsky*, « ancienne image peinte dans le style grec et très vénérée des habitants. »

La réalité est qu'on dit à Moscou la *Vierge d'Iversky*. M. de Custine a mal entendu. Il s'agit de la Vierge d'Iviron, autrement dit le monastère des Ibériens, l'un des Sanctuaires les plus vénérés du Mont Athos. L'image qu'on révère à Moscou n'est qu'une copie du dix-septième siècle. Le monastère d'Iviron, au Mont Athos,

fut construit pour des moines géorgiens qui l'ont occupé jusqu'au seizième siècle ; l'Ibérie (Ivirie, d'après la prononciation grecque) était autrefois le nom d'une partie de la Géorgie. Vous voyez à quels souvenirs précis nous ramène un monument religieux qui rappelle à la fois les rapports de l'église russe avec le monachisme byzantin et l'ancien nom d'une des provinces les plus intéressantes de la Russie orientale. Ce sont là des détails que le garçon de place de M. de Custine n'a pu lui donner. Il eût pu les trouver dans les récits des historiens.

Non loin du sanctuaire de la Vierge ibérienne, M. de Custine admire l'étonnante église du bienheureux Basile (Vasili Blajennoï). Il prend ce personnage pour le prince qui a bâti le sanctuaire ; ce prince n'est autre que le fameux Ivan le Terrible, auquel personne en Russie n'aurait l'idée de donner le surnom de bienheureux. Le patron de l'église est un de ses contemporains, un pieux ascète dont Moscou vénère encore la mémoire. Faut-il s'étonner ensuite de voir M. de Custine traverser des villes comme Vladimir et Nijny-Novgorod sans soupçonner ni l'importance des monuments qu'elles renferment ni celle des souvenirs qui s'y rattachent ?

La guerre de Crimée à fait éclore, il y a trente ans, toute une littérature de pamphlets dont quelques-uns paraissaient avoir une certaine valeur historique. Ils ont obtenu d'autant plus de succès que l'auteur avait résidé en Russie et passait pour en connaitre la langue. Dans un de ces ouvrages, publié en 1853, le publiciste

s'efforce de démontrer que la Russie n'est pas un état avec lequel la France puisse contracter une alliance [1]. C'était là une thèse facile à soutenir, surtout au lendemain de l'établissement de l'empire, et qui pouvait être défendue par de bonnes raisons historiques ou politiques; mais l'auteur ne se contente pas de cet ordre d'arguments. Il tient à faire preuve d'une science particulière et il a recours à des preuves qu'il croit trouver dans la linguistique. « Le mot d'ami, dit-il, n'existe pas ou du moins n'est pas en usage dans la langue russe. On ne s'y sert que de celui de connaissance (*usnakom*). Là où manque jusqu'au principe des amitiés, quel gouvernement, quel peuple pourrait donc espérer trouver celui des alliances! »

Voilà un raisonnement irréfutable; les Russes considérés en tant que corps politique ne sauraient espérer de trouver des alliés, attendu que considérés en tant qu'individus ils ignorent le principe même de l'amitié. Le mot *usnakom* tient en échec toutes les combinaisons diplomatiques. Il répond à tout, comme la tarte à la crème de Molière. « Le malheureux, disait sainte Thérèse en parlant du démon, il n'a jamais aimé. » En vérité on serait tenté d'appliquer aux Russes cette exclamation et de plaindre de tout cœur ces misérables qui ignorent l'un des plus doux bienfaits de la vie sociale, qui n'ont point de mot dans leur idiome pour ce senti-

[1] Léouzon le Duc, *La question russe*, Paris, 1853.

ment que le poète ancien traitait de saint et de vénérable :

Illud amicitiæ sanctum et venerabile nomen.

Réfléchissons un peu cependant et recourons tout simplement au dictionnaire. Nous constatons d'abord que le mot *usnakom* n'existe pas. L'auteur, évidemment mal renseigné, a réuni en un seul mot la proposition *ou* qui veut dire chez et le mot *snakom* qui veut dire connaissance. La combinaison malheureuse *usnakom* n'est peut-être qu'une simple faute d'impression. Il arrive au Russe comme au Français, au Suisse, à l'Italien, de fréquenter *des personnes de connaissance*. Mais cette fréquentation l'empêche-t-elle d'avoir des amis ? J'ouvre le grand dictionnaire russe de Dahl au mot *droug* (ami) et voici les exemples que j'y trouve cités : « Pour un ami cher on se dépouille même de sa boucle d'oreille. — Même dans le tombeau, les amis ne sont pas trop serrés. » Je prends un de ces recueils de proverbes qui résument la sagesse des nations, et voici ce que j'y lis : « De vrais amis sont comme des frères. — Un ami et un frère, c'est un grand trésor ; on ne les trouve pas vite. — Un ami est plus cher que l'argent. — On n'a jamais trop d'amis. — Un vieil ami vaut mieux que deux nouveaux. — Quand on aime son ami, on ne s'épargne point. — Ne te sépare pas d'un bon ami et compte toujours sur lui. — Ce n'est pas le régal qui vaut cher, c'est l'amitié. »

Je demande pardon d'insister sur ces détails avec une minutie qui peut sembler pédantesque. Ils donnent la mesure du crédit que l'on doit attacher aux écrivains qui prétendent invoquer le témoignage d'une langue dont ils ne possèdent réellement ni la grammaire ni la littérature.

Voici un autre ouvrage. Il traite de la guerre de Crimée ; il a été écrit longtemps après, avec un talent que les délicats apprécient et qui a placé son auteur au premier rang de nos historiens[1]. Dans les premières pages il parle des visées de l'empereur Nicolas sur Constantinople, « la cité promise que l'antique langue russe nommait déjà Tsargard, *la cité des tsars.* » Ce nom de Tsargrad ne saurait manquer de faire sur le lecteur une profonde impression. Ainsi, se dira-t-il, de tout temps les Russes ont appelé Constantinople la cité des tsars. Cet argument tiré de la linguistique a certainement une incontestable gravité. Examinons-le d'un peu près. Il n'en restera rien.

Remarquons d'abord que ce titre de tsar désigne tout simplement un roi quelconque. Les livres religieux l'appliquent aussi bien à Salomon qu'à Hérode. Remarquons ensuite qu'il n'est devenu le titre officiel des princes russes qu'au milieu du XVIe siècle, sous le règne d'Ivan III, en 1557. Bien avant, il avait été employé pour les rois de Serbie, de Bulgarie et les empereurs de By-

[1] *Histoire de la guerre de Crimée*, par M. Camille Rousset. Paris, Hachette.

zance. Dans la forme *Tsarigrad* employée pour désigner cette capitale, *tsari* est tout simplement l'adjectif possessif de *tsar*, empereur ; Tsarigrad veut donc dire la cité impériale. Les plus anciennes chroniques russes emploient cette dénomination, mais elles ne l'ont pas créée, elles l'empruntent aux textes slavons-bulgares. Ainsi dans la vie slavonne de l'apôtre saint Méthode, écrite par un des disciples immédiats de cet évêque, c'est-à-dire au plus tard vers le milieu du dixième siècle, Constantinople n'est jamais appelée que Tsarigrad. Je ne puis que renvoyer les sceptiques au dictionnaire slavon de M. Miklosih, au dictionnaire paléo-serbe de M. Danicitch, ouvrages rarement consultés par les publicistes.

Du reste, ce nom de tsar semble avoir porté malheur à la plupart de ceux qui s'en sont occupés, sans avoir, bien entendu, une préparation linguistique suffisante. M. de Custine, sur la foi de Karamzine, bon historien, mais mauvais philologue, en fait un mot assyrien. M. Henri Martin, dans un livre étrange (*La Russie et l'Europe* [1]), consacre une note spéciale à établir que ce titre asiatique n'a aucun rapport avec le nom de César. « La racine, dit-il, semble avoir été introduite chez les Slaves et les Roumains par les Bulgares et signifier la terre, le sol, et par conséquent le seigneur de la terre. » Cette étymologie [2], que l'auteur n'appuie d'ailleurs d'aucune autorité sérieuse, est aussi fantaisiste que celle de

[1] Paris, 1866.
[2] Tsera, en roumain, est tout simplement le latin *terra*.

Karamzine. Le livre de M. Henri Martin était inspiré par une pensée généreuse et chevaleresque, celle de venir en aide à une nationalité malheureuse dans sa lutte contre la Russie. La passion qui animait le noble historien lui faisait trop facilement oublier que ses travaux antérieurs l'avaient peu préparé à l'examen de questions qui réclament de longues et patientes études.

III

Les convulsions qui ont agité la Russie il y a quelques années et au milieu desquelles a succombé l'empereur Alexandre II, ont donné lieu à toute une littérature. Dans un essai sur le nihilisme, publié par une revue parisienne, essai dû à un publiciste distingué, mais qui ne connaît ni la langue russe ni la Russie, je trouve le récit d'une conversation que l'auteur a eue avec « Piotre Artamov, paysan de Viazma dans le district de Smolensk. » « Piotre Artamov, dit-il, énumérait devant nous, il y a vingt ans, les petits revenus que tirait un propriétaire à lui connu d'une terre de cent vingt couples. » Suit l'énumération des susdits revenus. « Chaque année, me disait Piotre Artamov, un perruquier étranger passait dans le district et emportait les chevelures brunes et blondes. *Mon paysan* avait vu, de ses yeux vu, troquer des âmes humaines contre des lévriers de race noble. » Ainsi donc vers 1860 une longue con-

versation avait eu lieu entre un publiciste français et un paysan russe du gouvernement de Smolensk. On ne nous dit pas en quelle langue, ni qui servait d'interprète ; j'ai lieu de croire que ce fut en excellent français.

Piotre Artamov n'est pas plus un paysan russe que Paul-Louis Courier n'était un vigneron tourangeau. Ce nom est un pseudonyme littéraire que nous avons tous vu figurer aux vitrines des librairies parisiennes. L'homme d'esprit qui l'avait adopté s'appelait de son vrai nom Vladimir La Fite de Pellepore. Il appartenait à une famille de Guyenne qui fut probablement jetée en Russie par les hasards de l'émigration et il naquit en effet en 1818 dans le gouvernement de Smolensk. Entre autres ouvrages, il a publié à Paris en 1862-65 deux magnifiques volumes sur la *Russie historique* [1]. Cet ouvrage porte à la fois le pseudonyme littéraire et le vrai nom de l'auteur. De ce fin lettré, français d'origine, à un moujik russe, il y a fort loin, et si Piotre Artamov fut témoin des misères du servage, il est peu probable qu'il en fut personnellement la victime. L'erreur qui porte sur la qualité du témoin est moins grave assurément que celle qui porte sur la nature même des faits allégués. Il y a cependant des confusions qu'une critique

[1] M. La Fite de Pellepore figure sous son nom français dans le *Dictionnaire des Contemporains*. Outre la *Russie historique*, on lui doit : l'*Histoire d'un bouton*, *La Ménagerie littéraire*, *Les Instruments de musique du diable*, *l'Histoire d'un conseiller municipal*. Voilà, il faut l'avouer, un moujik terriblement lettré !

scrupuleuse doit rigoureusement s'interdire. Le public ne les tolèrerait certainement pas s'il s'agissait de pays qui lui sont familiers comme l'Allemagne, l'Italie ou l'Angleterre.

La curiosité qui s'attache depuis quelques années au monde slave a fait traduire en français un certain nombre d'ouvrages anglais et allemands dont quelques-uns ne sont pas sans mérite. J'ai déjà, à propos de l'édition française du volume de Dixon, *Free Russia*, signalé les erreurs dont la version française avait agrémenté ce curieux ouvrage.

J'en ai depuis rencontré bien d'autres, et si je les voulais relever toutes, cet erratum prendrait les proportions d'un volume. Dans la traduction des lettres du maréchal de Moltke sur la Russie en 1826, il est question d'un personnage considérable qui s'appelle M. Izvostchik. Izvostchik est tout simplement le mot russe qui veut dire *cocher !*

Il a paru naguère, sous le patronage d'un homme politique distingué, une traduction d'études intéressantes sur la société russe [1]. Or, cette traduction nous apprend qu'il y a en Russie deux partis : celui des slavophiles et celui des *zapadniki*. Ce mot, qui veut dire les Occidentaux ou les partisans de l'Occident est traduit par *agents provocateurs !* Evidemment le traducteur ne sait

[1] *La société russe, par un Russe*, traduit par MM. Figurey et Cordier, avec une introduction de M. Antonin Proust. Paris, Dreyfous, 1877.

pas le russe; mais il eût pu prendre quelques renseignements et consulter tout au moins un dictionnaire. Ailleurs, le poète Pouchkine est présenté comme l'auteur d'un poème intitulé *La Russie et Ludmila*. Il y a évidemment dans l'original allemand *Ruslan und Ludmila* ; le traducteur, faute de connaître l'œuvre de Pouchkine, a lu bravement *Russland und Ludmila*.

Quiconque a été en Russie connaît, à défaut du poème de Pouchkine, l'opéra Ruslan et Ludmila, l'un des chefs-d'œuvre de Glinka, l'auteur de la *Vie pour le Tsar*. Ruslan est l'un des héros du Schah-Nahmeh, la grande épopée persane dont les récits merveilleux ont, grâce à quelque *bibliothèque bleue*, passé dans la tradition populaire russe. On peut acheter à Moscou, pour un ou deux kopeks, des images prestigieusement enluminées et sur lesquelles on voit comment le glorieux, fort et vaillant chevalier Erouslan Lazarevitch chevauche sur un merveilleux et immense dragon à trois têtes, et comment la belle princesse Anastasie Vokhrameevitch va à sa rencontre. La coloration de cette œuvre naïve dépasse de cent coudées celles des plus remarquables produits d'Epinal, le dragon est lie de vin ; le chevalier est jaune ; ils s'enlèvent sur un paysage jaune ; la princesse, toute verte, l'attend devant un château lie de vin dont les innombrables coupoles se profilent sur un ciel blanc. Les traducteurs ignorent malheureusement tous ces détails et beaucoup d'autres encore. Gœthe avait bien

raison lorsqu'il disait : « Celui qui veut comprendre le poète doit aller dans le pays du poète.

Wer den Dichter will verstehen
Musst in des Dichters Land gehen. »

Ce n'est pas seulement dans les ouvrages directement consacrés à la Russie, originaux ou traductions, qu'on rencontre des bévues de ce genre. C'est aussi dans les publications d'un autre ordre dont les auteurs se trouvent amenés à citer quelques *russica*. Voici un curieux exemple, par lequel je terminerai cette longue énumération qui pourrait se prolonger à l'infini. Un savant professeur hollandais a publié récemment une histoire des religions pour laquelle le monde scientifique professe la plus haute estime [1]. L'auteur a naturellement consacré un chapitre à la religion des Slaves; ne pouvant traiter ce sujet difficile d'après les sources, il a eu recours, — c'était son droit, — à des ouvrages de seconde main. Il cite notamment ceux d'un savant anglais, M. Ralston, que j'ai présenté de longue date à mes lecteurs [2]. Or, parmi les livres de M. Raston relatifs à la mythologie, il mentionne celui-ci : *Krylov and his fables*. Evidemment, notre auteur a cru que les fables dont il est ici question étaient du ressort de la mythologie. Il n'en est rien : Krylov n'est ni un dieu, ni un hé-

[1] *Histoire des religions*, par M. Tiele. Paris, Leroux, 1885.
[2] Voir l'étude déjà citée. *Les écrivains Anglais et la Russie*.

ros, ni un mythe solaire ou autre; c'est tout simplement le La Fontaine de la Russie, et ses fables ont pour héros les bêtes du bonhomme dont il a été le rival le plus ingénieux. Il y a précisément un apologue de La Fontaine où il est question de ceux qui prennent le Pirée pour un homme :

De telles gens il est beaucoup
Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
Et qui caquetant au plus dru,
Parlent de tout et n'ont rien vu.

Ces vers pourraient servir d'épigraphe à bien des volumes que je me contenterai de passer sous silence.

IV

Lors donc qu'il vous tombe entre les mains un livre sur la Russie, demandez-vous si l'auteur a visité ce pays, s'il en connaît la langue, s'il possède une éducation critique suffisante pour être en état de discerner le vrai du faux et la réalité de l'apparence. La littérature russe est considérable ; les revues sont nombreuses et touffues; les volumes se succèdent rapidement chez les éditeurs de Moscou, de Pétersbourg et de Kiev. Mais il ne faut pas prendre tout ce qui est imprimé en caractère cyrillique pour parole d'Evangile. Même au point de vue des études historiques, — le seul dont je m'oc-

cupe en ce moment, — la Russie est partagée en des camps divers qui sont loin de s'entendre et au milieu desquels le lecteur étranger peut aisément se laisser égarer. Laissons purement et simplement de côté l'école nihiliste qui, suivant son expression favorite, *crache* sur le passé de sa patrie, méprise toute tradition et s'élance avec une fureur sauvage à la poursuite de je ne sais quel idéal négatif.

Les écrivains russes qui traitent de la Russie sont divisés, pour tout ce qui concerne les sciences historiques, en deux camps bien tranchés; d'un côté, les occidentaux, — les *zapadniki*, — ceux-là mêmes qu'un traducteur mal informé appelait tout à l'heure les agents provocateurs, jaloux de l'infériorité relative où leur pays se trouve encore à certains égards, peu soucieux de remonter au delà du siècle de Pierre-le-Grand et généralement très disposés à faire bon marché du passé et des traits caractéristiques de leur nation ; de l'autre, les slavophiles, apôtres enthousiastes des idées moscovites et de l'orthodoxie, dédaigneux de tout ce qui appartient à un autre monde, pliant l'histoire, l'ethnographie et la linguistique à tous les caprices de leur patriotisme : « Il y a dans la science, écrivait dernièrement une revue russe, des terrains réservés sur lesquels tout patriote se croit appelé à travailler. Sur ces terrains, l'esprit occidental n'a pas le droit de pénétrer : ici règne l'esprit russe, ici expirent les vaines combinaisons de la philologie. Ici toutes les questions sont résolues par le senti-

ment russe, non encore corrompu par la science occidentale, et par le bon sens des Russes pur sang. Cet instinct lui révèle ce qu'étaient non seulement les Varègues et les Russes, mais bien d'autres choses encore[1]. » Dans un ouvrage récemment publié et dû à un géographe distingué, mais malheureusement étranger à la méthode sévère de l'histoire et de la philologie, j'ai rencontré de bien étranges découvertes dues à l'influence de cet instinct. L'auteur veut à tout prix trouver des Russes en en Allemagne, et il en trouve ; car d'après lui le nom allemand du cheval (Rosse) est identique à celui de ses compatriotes. Il trouve des Russes chez les Troyens, où le beau Pâris, le ravisseur d'Hélène, porte presque le même nom que le saint russe Boris ; il en trouve en France, où le nom du Roussillon désigne évidemment les Russes de Lyon (Rous iz Lion) et où le nom de Bellegarde, porté par plusieurs villes, lui rappelle le Belgorod (la ville blanche) des pays slaves !

Ces aberrations sont plus dangereuses qu'on ne croit ; je sais d'excellents esprits qu'elles ont failli séduire et des œuvres de premier ordre où leur influence se fait par moments sentir. Est-il besoin d'ajouter qu'à côté de ces doctrinaires et de ces rêveurs également redoutables pour la science, il y a en Russie toute une école d'historiens et de publicistes inspirés à la fois par un patriotisme éclairé, par le sentiment raisonné des conditions

[1] *Kritiitcheskoe Obozriénie*, 1879.

de leurs pays, par les méthodes les plus rigoureuses de la science moderne ? C'est à cette école ou à ses disciples qu'il faut s'adresser pour avoir une idée exacte des destinées de cet antique et vaste empire qui a encore tant de secrets à nous révéler.

UN JUBILÉ LITTÉRAIRE EN POLOGNE

JEAN KOCHANOWSKI

Les glorieux anniversaires se succèdent pour la Pologne. En 1883, elle honorait la mémoire du libérateur de Vienne, Jean Sobieski. En 1884 elle a célébré le fondateur de sa poésie nationale, Jean Kochanowski. Ce n'est point à Varsovie que les fêtes ont eu lieu, mais à Cracovie. Cette ville est devenue depuis la fondation récente de son académie le vrai centre littéraire de la langue polonaise. Varsovie a fait ce qu'elle a pu. Un comité de gens de lettres et d'érudits a entrepris une édition monumentale et définitive des œuvres du poète qui attendait encore ce tardif hommage. Deux éditions populaires ont été publiées à Cracovie et à Lemberg. L'académie polonaise a réuni à Cracovie les 28, 29 et 30 mai 1884 un congrès historique et littéraire ; le

théâtre de cette ville a donné une représentation solennelle du chef-d'œuvre dramatique de Jean Kochanowski, le *Congé des ambassadeurs grecs ;* la Revue *Przeglad Polski*, publiée sous la direction de M. Stanislas Tarnowski, a fait paraître un numéro spécial entièrement consacré au poète national. Ce jubilé littéraire mérite d'être aussi fêté à l'étranger et nous le célébrons à notre manière en remettant en lumière le poète qui mérite d'occuper un rang honorable parmi les grandes figures du seizième siècle.

I

C'est à cette époque, sous le règne de Sigismond-Auguste, que la littérature polonaise commence à prendre conscience d'elle-même et à produire des œuvres dignes de rivaliser avec celles de la France ou de l'Italie. Trois grands noms la dominent, ceux de Rej, de Gornicki et de Kochanowski. La réforme, en Pologne comme ailleurs, avait rejeté la langue latine à l'arrière-plan et donné la préférence à l'idiome national. La culture classique avait pénétré les esprits les plus distingués, et le souffle de la Renaissance s'était fait sentir jusque dans les forêts de la Lithuanie et les steppes de l'Ukraine. Quand les ambassadeurs de Pologne vinrent à Paris pour offrir la couronne à Henri de Valois, ils étonnèrent la ville et la cour par leur éloquence et leur érudition. Muret, le roi

des humanistes, déclarait que les Italiens étaient des barbares en comparaison des Sarmates; Juste Lipse célébrait leur patrie comme l'asile des muses exilées de la Grèce et de Rome. Il y a certainement quelque exagération dans ces louanges, — le cicéronianisme vit d'hyperboles, — mais elles renferment un fond incontestable de vérité.

On se représente aujourd'hui la Pologne comme un pays absolument et uniquement catholique; on n'imagine pas quelles sectes se la disputaient au seizième siècle; les hussites de Bohême, les luthériens d'Allemagne, les calvinistes de Genève, les ariens, les sociniens s'y donnaient rendez-vous; les psaumes étaient le chant de guerre des combattants et le poète qui en donnerait dans la langue nationale une version digne de l'original était sûr d'arriver à la gloire et de répondre aux besoins des âmes affamées tout à la fois de dogme et de poésie.

Ce poète fut Jean Kochanowski. Malgré les nombreux travaux dont il a été l'objet, sa biographie précise et détaillée reste encore à écrire. Elle terminera le cinquième volume de l'édition monumentale dont je parlais tout à l'heure. Ce qu'on sait de lui jusqu'ici suffit pleinement à lui concilier le respect et la reconnaissance de la postérité.

Il était né vers 1530 aux environs de Sandomir, dans le gouvernement actuel de Radom, au cœur des pays polonais; deux de ses frères et un de ses neveux furent des écrivains de quelque valeur; ils seraient peut-être

oubliés aujourd'hui si la gloire de son nom n'avait rejailli sur eux. Il avait conscience de cette gloire : « J'ai le premier, écrivait-il, gravi le rocher de la belle Calliope, où jusqu'à moi on ne trouve aucune trace d'un pied polonais. »

Sa famille était de petite noblesse, assez fortunée pourtant pour lui assurer les bénéfices de l'éducation universitaire et des voyages à l'étranger qui en étaient l'indispensable complément. Quand il arriva à Cracovie en 1544, les idées réformées avaient déjà fait de grands progrès dans cette « ville de sapience. » Il en fut peut-être plus pénétré qu'il n'aimait à le reconnaître lorsque plus tard il se vantait « de n'avoir étudié ni à Leipzig ni à Prague, et de ne point savoir comment on prêche à Genève. » Il débuta à Cracovie par des essais poétiques sans valeur et dont il souriait volontiers dans son âge mûr. Puis il traversa l'Allemagne et se rendit en Italie. Il visita Venise, Rome et Naples ; il étudia tour à tour la poésie latine et la poésie italienne qui florissaient alors dans la péninsule, — on sait avec quel éclat. Puis il gagna la France et vécut à Paris où il connut Ronsard. C'est lui-même qui nous l'apprend dans une élégie latine où il l'appelle un nouvel Orphée, un nouvel Amphion. On aimerait à savoir comment le chef de la pléiade accueillit son confrère polonais, ou sarmate, comme on disait alors. Ronsard se vantait d'être originaire

Des lieux où le Danube est voisin de la Thrace ;

les Roumains le revendiquent aujourd'hui comme un des leurs ; mais les Roumains confinent aux Polonais et d'ailleurs on n'avait au seizième siècle que des idées assez vagues en matière ethnographique. Malheureusement, on n'a aucun détail précis sur les rapports des deux poètes. Tandis que j'écris cet essai, un romancier polonais publie dans la *Biblioteka Varszawska* une nouvelle où il met en scène Kochanowski et la pléiade[1] ; mais les fictions, si ingénieuses qu'elles soient, ne peuvent, hélas ! tenir lieu des documents historiques.

La mort de ses parents rappela Kochanowski en Pologne ; il quitta Paris avec un profond chagrin. Dès ce moment notre capitale exerçait sur les Slaves cette irrésistible attraction à laquelle ils cèdent si volontiers. De retour dans sa patrie, il hésita un instant entre la plume et l'épée ; mais par hasard la Pologne était en paix avec ses voisins ; le vice-chancelier Padniewski fit du jeune poète un secrétaire du roi; il fut vite en faveur à la cour de Sigismond-Auguste. Pierre Myszkowski, successeur de Padniewski, le combla de libéralités ; il put traduire les psaumes, écrire des vers latins élégants ou de beaux vers polonais sans avoir à lutter pour l'existence. Il eût, quoique laïque, des canonicats et des bénéfices; il faillit même être nommé abbé. En ce temps-là, comme chez nous d'ailleurs, les biens de l'église servaient à renter les beaux esprits, à une condition toutefois,

[1] Elle vient d'être reproduite dans un intéressant volume : *Récits et Études*, par Aër (Opowiadania i Studya). Poznan 1885.

c'est qu'ils ne fussent pas mariés. Notre poète eut bel et bien à Poznan (que les Allemands appellent aujourd'hui Posen) une paroisse dont il fut le curé *in partibus*. Lui-même a chanté avec esprit et bonne humeur les péripéties d'une vie errante qui avait failli s'enterrer dans une abbaye.

« Où n'ai-je pas été ? de quoi n'ai-je point tâté ? J'ai navigué sur les mers profondes ; — j'ai visité les Français, les Allemands, les Italiens ; — j'ai pénétré dans l'antre de la sibylle. — Aujourd'hui pacifique, demain ceint de l'épée du chevalier, — aujourd'hui parmi les courtisans dans le palais du prince, demain silencieux — prêtre dans un chapitre. »

« Si le clergé, dit-il ailleurs en simple prose, est si richement doté, c'est afin que la république ait le moyen de récompenser les plus dignes. » Il se comptait à bon droit parmi ces privilégiés. On a supposé, non sans raison, que ces bénéfices pouvaient bien avoir exercé une certaine influence sur les idées religieuses de Kochanowski. Il était peut-être sympathique à la Réforme ; mais la Réforme n'avait point de canonicat pour les poètes. Au fond il n'était fait ni pour la cour ni pour l'armée, ni pour l'église ; un amour malheureux pour une personne de grande famille le jeta dans une mélancolie qui, si j'en crois son dernier biographe, lui fit prendre le monde en dégoût. Il se retira à la campagne, s'y consola et finalement s'y maria. Il épousa une jeune

voisine de campagne, Dorothée Podlodowska ; il paraît en avoir été sérieusement épris; il a chanté en vers naïfs et charmants, « son front poli comme le marbre, ses sourcils drus et noirs, ses yeux pareils à des charbons, ses lèvres de corail, son cou plein et superbe, sa noble poitrine et ses mains blanches. » Et comme en ce temps un peu de grec était toujours de mise, même en amour, il célébra sa bien-aimée sous le nom de Pasiphile, celle qui plaît à tous, ou peut-être, en qui tout charme. Les concetti à l'italienne déparent quelquefois cette poésie conjugale, par exemple dans ces vers mignards: » Un baiser de toi me laisse du sucre aux lèvres pour trois jours. »

Pour se marier, Kochanowski avait dû renoncer à tous les bénéfices dont la condition était le célibat. Il prit très au sérieux son rôle d'époux et de petit seigneur terrien. Il donna sept enfants à sa femme. On le vit plus d'une fois, disent ses contemporains, « suivre la charrue, ramener sur ses bras les jeunes chevreaux dont la mère s'était enfuie, surveiller la mise au four des pains dont il nourrissait sa famille. » Son poème *Le feu de la Saint Jean* (Sobotka) est un commentaire gracieux et naïf du *fortunatos nimium* de Virgile. S'il chante la campagne, ce n'est pas, comme Roucher ou Delille, en poète de cabinet. C'est du fond du cœur qu'il s'écrie: « Village paisible, village joyeux — quelle voix pourrait te célébrer ? — qui peut dire ensemble tes loisirs et tes bienfaits ? » Son village de Czarny Las (le bois noir)

est aussi célèbre dans la littérature polonaise que le Tibur d'Horace ou le Milly de Lamartine.

Ses derniers biographes semblent croire qu'il eut parfois pourtant la nostalgie de la cour et de la vie publique. Il parut, en 1569, à cette fameuse diète de Lublin qui confirma d'une façon définitive l'union de la Lithuanie et de la Pologne. Il flétrit en vers latins vigoureux la fuite de cet Henri de Valois sur la tête duquel la république avait fait reposer de si grandes espérances :

Sarmatia est, quam Galle fugis, fidissima tellus
Hospitibus, fastus tantum impatiensque tyranni,
Sarmatia est, cui verba prius, nunc terga dedisti.

Mais les Français ne se contentaient pas de fuir la Pologne. Ils lui décochaient en fuyant la flèche du Parthe, et cette flèche était lancée par la plume de Philippe Desportes :

Adieu Pologne, adieu plaines désertes,
Tousiours de neige ou de glaces découvertes,
Adieu pays d'un éternel adieu ;
Ton air, tes mœurs m'ont si fort sceu déplaire
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire
Si jamais plus je retourne en ce lieu.

. . . . . .

Quoy qu'on me dist de vos mœurs inciviles,
De vos habitz, de vos meschantes villes,

De vos esprit pleins de légèreté,
Sarmates fiers, je n'en voulais rien croire,
Ni ne pensois que vous puissiez tant boire :
L'eussé-je cru sans y avoir été?

Kochanowski lui répondait par une pièce de vers latins, *Gallo crocitanti*, et du moins en Pologne il mit les rieurs de son côté.

Après cette fuite d'un roi français, il eût semblé naturel de ne plus demander un prince à l'étranger. Ce n'est pas cependent la doctrine que soutint Kochanowski à la diète de Varsovie : « Après la fuite infâme d'un roi, disait-il, il serait honteux pour les Polonais d'élire un prince de leur nation, sous prétexte qu'aucun étranger ne voudrait régner sur eux. » Et il engageait ses compatriotes à demander un monarque à Vienne ou à Moscou. Les vœux de Kochanowski furent exaucés; la diète aboutit à l'élection du Transylvain Etienne Batory, qui d'ailleurs fut un des plus grands rois que la Pologne ait jamais eus.

Batory voulut attirer le poète à sa cour, mais il n'y réussit pas. Kochanowski n'accepta qu'une seule fonction, celle de *wojski* de Sandomir. Le wojski était un magistrat chargé de veiller sur la paix publique pendant les périodes de guerre où les hommes en état de porter les armes étaient absents. Cette magistrature toute paternelle convenait bien à l'âme aimante du poète laboureur. Il ne l'exerça pas longtemps d'ailleurs. Une

attaque d'apoplexie l'enleva en 1584. Il était âgé de cinquante-quatre ans. Il n'y avait que six ans qu'il avait commencé à publier ses œuvres, dont il ne tirait d'ailleurs aucun profit ; une édition complète parut l'année qui suivit sa mort. Depuis, elles ont été fréquemment réimprimées.

II

Comme poète, Kochanowski est un vrai fils de la Renaissance ; les chefs-d'œuvre de l'antiquité sont ses modèles. Il s'est préparé par de nombreuses traductions à des œuvres originales : il traduit ou imite tour à tour Homère, Euripide, Aratus, Juvénal, Catulle, parmi les anciens, Vida parmi les modernes. Son goût pour l'antiquité païenne ne lui fait pas oublier l'Ecriture ; il écrit un poème de Suzanne d'après la Bible ; il met les psaumes en vers polonais, et sa traduction est un pur chef-d'œuvre ; Corneille dans les plus beaux morceaux de l'Imitation, Racine dans les chœurs d'Athalie peuvent seuls lui être comparés. On a beaucoup discuté sur les psaumes de Kochanowski ; Mickiewicz a supposé qu'à la demande des évêques le poète avait fait une traduction catholique pour l'opposer aux *Kancyonali* (livres des cantiques) des réformés. Mais une œuvre catholique aurait nécessairement pris la vulgate pour base. Or il est prouvé que Kochanowski a souvent suivi des ver-

sions faites directement sur le texte hébraïque. D'ailleurs l'auteur ne se soucie en aucune façon d'une fidélité littérale ; il s'abandonne souvent à son génie. « J'ai parfois des visions en traduisant, écrit-il ; à un ami ; tantôt l'impitoyable nécessité (d'être exact), tantôt la muse *nescio quid blandum spirans.* »

Humaniste et chrétien, il n'a garde d'être cosmopolite ; il est profondément polonais : il chante, dans son poème du *Drapeau*, la grandeur de la race slave qui confine à trois mers et qui s'étend du Caucase à l'Adriatique. Ce poème célèbre l'hommage rendu au roi de Pologne par le duc Albert de Prusse, margrave de Brandebourg ; cette cérémonie a été récemment reproduite dans un des tableaux de Matejko. Je laisse de côté ses poèmes latins qui ont déjà été étudiés en France et en Allemagne. Parmi ses morceaux épiques les plus remarquables, sont, outre le *Drapeau*, *l'Expédition de Moscou* et un fragment sur la bataille de Varna.

Le chef-d'œuvre du poète, c'est un drame antique qui ouvre glorieusement les annales du théâtre polonais : *Le congé ou le renvoi des ambassadeurs grecs.* C'est, malgré la donnée hellénique, une œuvre profondément originale et bien supérieure à ce que le seizième siècle a produit dans notre pays. Kochanowski remonte aux sources mêmes de la poésie grecque et il prend dans un chant d'Homère le point de départ de son œuvre ; il ne songe point à construire un drame aux péripéties compliquées ; il esquisse un tableau puissant, à la manière

des Perses ou du Prométhée d'Eschyle. Le dialogue dru et concis rappelle les meilleures pages du Cid ou de Polyeucte.

Le sujet est des plus simples : Ménélas et Ulysse sont allés à Troie réclamer Hélène : Pâris et ses amis refusent de la rendre ; en vain le sage Anténor insiste pour que satisfaction soit donnée aux justes réclamations des ambassadeurs. Hélène attend anxieuse l'arrêt de son destin : un Troyen qui revient du conseil lui apprend que la voix de la passion l'a emporté sur celle du devoir et que les envoyés grecs vont repartir avec un refus ; ils apparaissent eux-mêmes sur la scène. Ulysse annonce la chute prochaine de Troie ; Ménélas s'épanche en imprécations ; Cassandre, en proie au délire prophétique, prédit les malheurs à venir. On a souvent cité et traduit cette prophétie de Cassandre qui est vraiment un admirable morceau. Je donnerai, comme échantillon de dialogue cornélien, le dialogue entre Pâris qui représente la passion et son ami Anténor qui, lui, représente le devoir :

Paris. — Presque tous me l'ont promis, illustre Anténor ; toi aussi, je t'en prie, défends ma cause devant les envoyés de la Grèce.

Anténor. — Je ferai volontiers, noble prince, tout ce que demanderont la justice et le bien de notre république.

Paris. — Tu ne saurais refuser quand un ami t'en prie.

Anténor. — Sans doute, s'il demande une chose juste.

PARIS. — Souhaiter plus de bien à un étranger qu'à un ami, en vérité, c'est presque de l'envie.

ANTÉNOR. — Servir plutôt un ami que le bon droit, cela est contre la vertu.

PARIS. — C'est dit-on, dans le besoin qu'on reconnaît un ami.

ANTÉNOR. — Le vrai besoin, c'est d'obéir à sa conscience.

PARIS. — Une bonne conscience veut qu'on défende son ami.

ANTÉNOR. — La vraie conscience, c'est de défendre le bon droit.

PARIS. — Soutenir les Grecs, voilà pour toi le bon droit.

ANTÉNOR. — Est Grec pour moi quiconque a raison.

PARIS. — Je vois que tu me condamnerais aisément.

ANTÉNOR. — Tout homme a pour juge sa conscience.

PARIS. — On voit que les ambassadeurs sont bien reçus chez toi.

ANTÉNOR. — A tous les honnêtes gens ma maison est ouverte.

PARIS. — Surtout à ceux qui ne viennent pas les mains vides.

ANTÉNOR. — En effet, j'ai besoin de leurs dons pour corrompre mes juges ; c'est moi qui ai pris la femme étrangère dont ils viennent traiter.

PARIS. — Je ne parle point de femme ; mais tu reçois les dons des Grecs ; les miens sont trop peu pour toi.

ANTÉNOR. — Je n'aime pas à prendre ni les femmes, ni les dons des étrangers. Ta langue à ce que je vois est aussi incontinente que ta vie. Je n'ai plus affaire à toi.

Le *Congé des ambassadeurs*, avec ses dialogues rythmiques, ses tirades héroïques, ses chœurs harmonieux, reste une œuvre unique dans la littérature polonaise ; il se dresse isolé au milieu du XVIe siècle comme les ruines du temple de Pœstum au milieu d'une plaine inféconde. C'est l'une des œuvres les plus parfaites que la Renaissance ait empruntées à l'antiquité. Les critiques polonais se plaisent à la comparer à l'*Iphigénie* de Gœthe. Ils ont raison.

III

Ce qui distingue les autres œuvres de Kochanowski, satires, odes, élégies, c'est une gaieté aimable, une moralité franche, un profond sentiment chrétien, lequel ne va pas d'ailleurs sans une pointe de scepticisme antique. La satire est empreinte d'une bonhomie dont l'auteur n'a point trouvé le modèle chez les Romains qu'il imite. Il n'épargne guère ses compatriotes ; mais il les corrige d'une main bienveillante et légère ; il a le culte de la famille, le respect de la femme, l'amour pieux de l'enfance. Il se plaît à chanter la mère, l'épouse et l'enfant.

« On peut par la valeur conquérir la gloire dans la guerre, — et par l'éloquence l'autorité dans la paix ; — mais l'homme qui n'a point une femme pour parure ; — celui-là travaille en vain.

» La femme de bien est la parure du mari — et le plus sûr soutien de la maison ; — c'est elle qui gouverne tout ; de son mari, elle est la couronne.

Comme poète moraliste, Kochanowki égale par la noblesse de la pensée, la concision énergique de l'expression, les meilleurs maîtres de l'antiquité et les plus distingués parmi les poètes philosophes du XVIIIe siècle.

Ecoutez ces vers que tous les Polonais savent par cœur.

« Sachons avoir des pensées dignes, — des pensées sérieuses sur la terre, sérieuses dans le ciel ; — servons la bonne cause et suivant ses forces — que chacun de nous travaille au bien public. — Celui qui a reçu en partage l'esprit et l'éloquence, — qu'il propage les bonnes mœurs parmi les hommes, — qu'il établisse l'ordre, qu'il empêche les querelles, — qu'il défende les droits de la patrie et la belle liberté. — Celui à qui Dieu a donné la force et le cœur, qu'il lutte contre le païen ainsi qu'il sied au vaillant. — Celui-à ne perd point qui risque sa vie pour la gloire ; — vaudrait-il mieux la perdre pour rien plus tard ?

» La vertu, dit-il ailleurs, c'est le trésor éternel, le joyau précieux ; — ni l'ennemi farouche ne peut la détruire, — ni le feu la brûler, ni l'eau l'emporter ; — tout, sauf elle, dépend de la fortune. »

La poésie de Kochanowski est pleine de ces vers qui se gravent naturellement dans la mémoire et qui font

partie de l'héritage éternel d'une nation. L'idiome polonais, mâle et sonore, — bien peu d'étrangers peuvent l'apprécier, — leur prête une gravité et une énergie difficile à faire passer dans une autre langue.

L'œuvre la plus populaire de notre poète est le recueil de ses thrènes ou élégies sur la mort de sa fille Ursule, son enfant chéri, celui sur lequel il fondait les plus grandes espérances, dans lequel il se plaisait à voir l'héritier de son génie. Assurément, même dans sa douleur sincère et naïve, l'auteur ne peut échapper aux souvenirs de l'antiquité ; mais il y mêle une sensibilité vraie et qui va droit au cœur des mères. Il a vraiment devancé nos maîtres du XIXe siècle, et dans l'expression des douleurs paternelles Hugo seul peut lui être comparé. Ces élégies sont au nombre de dix-neuf. Elles sont précédées par cette touchante et naïve dédicace :

« A la charmante, délicieuse, incomparable enfant qui avait montré le commencement de toutes les vertus et de tous les mérites des jeunes filles. A celle qui soudain, prématurément, s'est éteinte à la fleur de son âge, au grand et intolérable chagrin de ses parents, à sa fille chérie, Jean Kochanowski, père infortuné, a écrit ces vers avec larmes. Tu n'es plus ô mon Ursule. »

Le début de ces petits poèmes est assez malheureux ; sous le père affligé apparaît le pédant du XVIe siècle, et ses réminiscences classiques font tort à la sincérité de sa douleur.

« Vous tous pleurs, vous toutes larmes d'Héraclite, — vous lamentations et plaintes de Simonide, — vous tous chagrins du monde, vous tous soupirs ; — deuils, soucis qui faites tordre les mains ; — vous tous, transportez-vous dans ma maison, — et aidez-moi à pleurer ma charmante fille. »

Cela est franchement mauvais ; mais ces vers pédantesques sont fort rares dans les thrènes ; la douleur paternelle s'émancipe vite de ces réminiscences de mauvais goût :

« Thrène viii. — Lamentable parure ! tristes vêtements ! — de ma fille chérie, — pourquoi attirez-vous mes yeux affligés ? — Vous ajoutez à ma douleur. — Elle ne revêtira plus de vous ses membres mignons : — il n'est plus, il n'est plus d'espoir. — Elle dort d'un sommeil de fer, inexorable, sans réveil. — Robes bigarrées, vêtements et ceintures dorées, — vous n'êtes plus de rien, dons inutiles d'une mère ! — Ce n'est point à cette couche, ô ma vierge chérie — que ta pauvre mère devait — te conduire ; ce n'est pas là le trousseau — qu'elle devait te donner. — Elle ne t'a donné que la chemise et le bonnet mortuaire, — et ton père n'a mis sous ta tête qu'une poignée de terre. — Hélas ! la dot et la fille — sont ensevelies dans le même cercueil.

» Thrène ix. Tu as laissé un grand vide dans ma maison, — ma chère Ursule, par ton départ. — Elle est pleine et on dirait qu'il n'y a personne. — tant elle a perdu avec ta petite âme. — Tu parlais pour nous tous, tu chantais pour

nous tous, — tu courais sans cesse par tous les coins de la maison ; — tu ne permettais jamais à ta mère d'avoir nul souci ; ni à ton père de se rompre la tête de pensers fatigants. — D'un cœur reconnaissant, tu embrassais tantôt l'un, tantôt l'autre ; — tu nous réjouissais par ton charmant sourire. — Maintenant tout est silencieux, la maison est déserte ; — plus de joie, plus de sourire pour personne ; — en tout lieu la douleur nous saisit et le cœur cherche en vain à être consolé. »

Le chrétien fervent est chez Kochanowski doublé d'un humaniste légèrement sceptique ; il confond volontiers l'Olympe et le paradis, le purgatoire et l'Achéron. Il n'a pas pour se consoler la foi inébranlable d'un Racine ou d'un Corneille. Le contraste de ses doutes et de ses espérances se retrouve dans plus d'une de ses élégies, notamment dans le thrène X, le dernier que je citerai en entier.

« Ursule, ma chérie, où es-tu allée ? De quel côté, vers quelles régions es-tu partie ? Es-tu élevée au-dessus de tous les cieux — et comptée au chœur des petits anges ? — As-tu été emportée au paradis ou emmenée aux Iles — ortunées, ou Charon te guide-t-il — à travers les lacs désolés ; t'abreuve-t-il du breuvage — d'oubli, que tu n'as point souci de mes larmes ? — Après avoir rejeté ton enveloppe humaine et ton âme virginale, — as-tu pris la forme et le plumage du rossignol ? — Ou t'épures-tu dans le purgatoire — de quelque tache corporelle restée sur toi ?

» Ou bien après la mort es-tu allé là, où tu étais d'abord —

avant de naître pour m'apporter tant de chagrins ? Où que tu sois, si tu es, aie pitié de ma douleur — et si tu ne le peux sous ta forme première, — console-moi comme tu peux et parais devant moi, — soit en songe, soit comme une ombre, soit comme un impalpable fantôme. »

On aura certainement remarqué ce cri douloureux : Où que tu sois, si tu es. Cette note désespérée revient plus d'une fois dans les Thrènes :

« Qui jamais a été sauvé par sa piété ? Qui a été préservé du malheur par sa vertu ? — Un ennemi inconnu dirige les choses humaines, — sans souci des bons et des méchants. — Nous sommes le jouet de rêves qui, sans doute, ne se réaliseront jamais. »

La langue de Kochanowski a moins vieilli pour les Polonais que pour nous celle du seizième siècle : peu de temps après la mort de leur auteur, les thrènes étaient déjà populaires; on en retrouve des vers littéralement reproduits dans les œuvres de poètes ultérieurs, par exemple de Pierre Gorczyn et de Stanislas Morsztyn ; tous deux ont écrit des élégies bien inférieures d'ailleurs à celles du maîtres qu'ils imitaient.

IV

A défaut des grands poèmes de Kochanowski, de ses odes, de ses élégies, ses poésies fugitives ou ses facéties (Fraszki), suffiraient à lui assurer l'estime de la posté-

rité. Sous l'influence des douleurs patriotiques et d'un sentiment religieux exagéré, la poésie polonaise au dix-neuvième siècle est souvent devenue mystique et maladive. Il n'en était pas ainsi au seizième siècle ; il y avait alors chez les Polonais un fond de santé morale, de gaieté robuste, que les deuils nationaux ont dû nécessairement altérer chez leurs descendants. Jean Kochanowski fut à son heure un joyeux compagnon, et ses *Fraszki* attestent un réel talent pour la satire et l'épigramme. En ce temps-là les Polonais — on l'a vu par les vers de Des Portes, que j'ai cités plus haut — avaient la réputation d'être de grands buveurs. Le meilleur prétexte à bien boire ce sont les toasts ; encore aujourd'hui, chez la plupart des Slaves, chez les Russes, les Polonais, les Croates, ils remplissent les trois quarts du festin, si bien qu'ils ne laissent aux convives ni le loisir de dîner ni celui de se livrer à la conversation. Il est curieux d'opposer aux vers mélancoliques des *Treny*, les vers piquants où notre poète réclame contre un abus tyrannique.

« L'amphytrion boit à la santé. — Hôte, lève-toi. A la santé de qui ? — A celle du roi. Levons-nous, et buvons-la. — A celle de la reine ! Il convient — de se lever et de boire ; l'une suit l'autre naturellement — A celle de la princesse. Me voilà debout. — A celle de l'évêque ! Levons-nous, ou plutôt ne nous asseyons plus. — A celle du maréchal ! Allons, hôte, lève-toi de nouveau. — A celle du comte. Debout ! — Quand nos jambes vont-elles se reposer ? — L'am-

phytrion a le verre en main. — Nous savons notre devoir. — Allons laquais, enlève mon banc. — Je continuerai le dîner debout. »

Mais ce n'est pas seulement dans les festins que l'hôte abuse du droit de porter des toasts ; la moindre visite prête matière à fêter la dive bouteille : « Le gentilhomme, dit une autre épigramme, vit chez lui comme au cabaret ; quiconque vient le voir, il doit boire avec lui. »

Les épigrammes n'ont jamais guéri aucun défaut ; Kochanowski, pour corriger ses compatriotes, eut recours à la prose ; il nous a laissé sur l'ivrognerie un petit traité qui est un véritable sermon. Il recommande à ses compatriotes d'imiter l'exemple des Italiens et des Turcs, qui sont pourtant des païens. Il avoue que s'il a appris la sobriété, ce n'est point chez les Allemands : « Ils sont, dit-il , aussi ivrognes que nous. »

Dans une étude plus complète, on n'aurait le devoir de négliger ni les œuvres en prose, ni les poésies latines de Kochanowski. Mais cette étude ne sera possible que lorsque les compatriotes du poète nous auront donné une édition vraiment critique de ses œuvres et une biographie définitive.

L'influence littéraire de Kochanowski fut considérable de son vivant et ne fit que s'accroître après sa mort ; les fidèles chantèrent ses psaumes, les prédicateurs s'inspirèrent de ses *Treny*, les historiens mêlèrent ses vers épiques à leur récit ; les poètes l'imitèrent à l'envi,

malheureusement plus dans ses défauts que dans son génie. Il est parfois mou, lâche et diffus. Mais ces défaillances sont rares. De la langue polonaise, rude encore et mal dégrossie par ses prédécesseurs, il a su faire un merveilleux instrument. C'est à lui plus qu'à personne, qu'on peut appliquer le fameux

Enfin Malherbe vint.

Quand Boileau faisait de Malherbe le créateur de la poésie française, il oubliait ou dédaignait injustement toute cette école du seizième siècle, que notre époque a remise en honneur, et dont elle a parfois exagéré les mérites. Kochanowski, lui, fut vraiment le fondateur d'une poésie nationale. Elle sortit tout armée de son cerveau. Il eut conscience de son génie et il se chanta à lui-même un *exegi monumentum* que la postérité n'a pas démenti :

« Oui, j'ai l'espérance que plus tard mes veilles ne resteront pas sans récompense. Ce que le temps présent me prend de ma vie, l'avenir me le rendra avec usure. Le fils de la belle Latone a pourvu depuis longtemps à ce que la cendre de mes os ne reste point dédaignée. »

Son espérance n'a point été trompée ; le poète Jean, comme ses compatriotes l'appellent familièrement, entra de plain-pied dans la gloire, et nul n'a songé à lui disputer le rang qu'il occupe depuis trois siècles. Il n'a pas eu, comme Ronsard et tant d'autres, à subir l'injure

de l'oubli et l'humiliant honneur d'une réhabilitation posthume. Il ne manquait à son génie que l'hommage d'une édition classique vraiment digne de ce nom ; la Pologne contemporaine s'honore en lui élevant ce monument.

JEAN ZIZKA

D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENTS[1]

J'ai entretenu autrefois mes lecteurs de la renaissance des études historiques en Bohême, renaissance dont le plus illustre représentant a été François Palacky ; j'ai essayé de donner une idée de l'intérêt de ces études en restituant d'après les derniers documents publiés la figure du grand réformateur Jean Hus[2]. je voudrais aujourd'hui remettre en lumière un personnage dont le nom est presque aussi populaire que celui du martyr de Constance, mais dont la légende a souvent défiguré les traits: Jean Zizka, le premier vengeur de Hus, le premier héros de ces guerres sanglantes qui terrifièrent l'Europe centrale dans la première moitié du xve siècle. Pendant longtemps Zizka n'a pas eu d'historiens. Ce

[1] Tomek, *Essai sur Jean Zizka* (en tchèque). Prague, 1879.
[2] Voir *Nouvelles études slaves* (1re série).

qu'on savait de lui, on le devait surtout aux récits du pape Pie II, l'élégant humaniste, plus connu sous le nom d'Æneas Sylvius. Les historiens catholiques l'ont copié plus ou moins littéralement ; les documents tchèques dus aux contemporains, aux successeurs de Zizka ou à lui-même, sont restés ignorés jusqu'à nos jours. Il y a trente ans à peine, la censure civile ou ecclésiastique de l'Autriche ne laissait pas encore écrire librement sur cette époque tragique des annales nationales. J'ai dit ailleurs quelle lutte Palacky avait eu a soutenir pour arriver à tracer le portrait de Hus tel qu'il apparaissait à sa conscience d'historien. Zizka était encore plus suspect. Son nom était synonyme d'insurrection : sa biographie n'aurait pas pu être écrite d'une façon indépendante avant 1848. D'autre part, avant que Palacky eût débrouillé le chaos de l'époque hussite, les documents faisaient faute ou du moins n'étaient point classés et n'avaient pas été soumis à une critique rigoureuse.

On raconte à ce sujet une curieuse anecdote. C'était à Prague, en 1848 ; la nouvelle de la révolution de mars à Vienne venait d'arriver dans la capitale de la Bohême. Les patriotes se réjouissaient d'un mouvement qui allait sans doute amener l'affranchissement intellectuel et politique de leur nation. L'un d'eux, Arnold, un publiciste un peu oublié aujourd'hui, se précipite dans les bras de Palacky : « Ah ! mon ami, c'est maintenant que je vais pouvoir écrire la vie de Zizka !

— Et où sont vos documents, réplique froidement l'historiographe? — Là, s'écrie Arnold en se frappant la poitrine. Je connais Zizka mieux que si c'était mon propre frère. » — Palacky haussa doucement les épaules et sourit. Ce n'était pas *là* qu'il avait coutume de chercher ses matériaux.

Cette vie de Zizka, que le patriote bohême rêvait d'écrire, ne parut jamais, que je sache; l'histoire de Bohême de Palacky eût à la rigueur permis d'en réunir les éléments. Son récit de la période hussite n'avait pas encore paru quand George Sand eut l'idée de publier sa Vie de Jean Zizka. Elle en puisa les éléments dans l'ouvrage de Lenfant, *Histoire du concile de Bâle et des guerres des hussites*, ouvrage publié au siècle dernier[1] et naturellement aujourd'hui fort démodé.

Le volume qui a donné lieu à cette étude est la première monographie vraiment scientifique qui ait paru sur le guerrier hussite. L'auteur, M. Tomek, ne le donne que comme un *essai;* c'est un historien consciencieux, dont l'œuvre complète, sans avoir la prétention de rivaliser avec celle de Palacky, occupe auprès d'elle une place des plus honorables. Son *Abrégé d'histoire de l'Autriche*, sa grande *Histoire de Prague*, dont six volumes ont déjà paru, sont des œuvres excellentes. Esprit grave, rompu aux sévères méthodes, catholique sincère mais tolérant, M. Tomek n'est pas suspect de partialité exa-

[1] En 1731.

gérée pour son héros. Je reprocherais même à son livre d'être un peu trop froid, de n'avoir pas assez mis en relief certains côtés intéressants de la figure qu'il étudiait. Il est vrai que M. Tomek n'a pas écrit pour le lecteur étranger. Il y a en Occident trois ou quatre personnes tout au plus qui lisent le tchèque couramment. Le savant professeur de Prague a voulu avant tout réagir contre les tendances de certains de ses compatriotes à un enthousiasme exagéré pour les acteurs du drame hussite. Il a voulu ramener un personnage quasi-légendaire à des proportions purement historiques; s'il a négligé divers détails, ce n'est point parce qu'il les dédaignait, mais plutôt parce qu'ils lui paraissaient empreints d'une certaine banalité, ou parce que ses lecteurs pouvaient aisément les trouver dans les ouvrages antérieurs. Ce que nous voulons tirer de son essai, ce n'est pas le récit détaillé et topographique des campagnes, des marches et contremarches de Zizka pendant la période qui va de 1419 à 1424, c'est une étude sur la situation de la Bohême à cette époque, sur le caractère du personnage, sur les innovations que lui doit la stratégie, sur l'influence qu'il a exercée. Le lecteur ne nous demande rien de plus, et ce serait abuser de son attention que de prétendre lui imposer des détails qui n'ont d'intérêt que pour les nationaux.

I

Les origines de Zizka [1] sont assez obscures ; sa famille possédait le maigre domaine de Trocnov aux environs de Budejovice (Budweiss), dans le midi de la Bohême. C'est dans ces régions qu'était né Jean Hus ; le sentiment national, nous l'avons déjà fait remarquer à propos du célèbre réformateur, est toujours plus ardent vers la frontière. Il s'aiguise et s'irrite pour ainsi dire par suite des rapports quotidiens avec l'étranger. On ignore à quelle date le futur chef des hussites vint au monde ; en le supposant contemporain du maître dont il devait plus tard venger la mémoire, il aurait eu quarante à cinquante ans environ vers l'époque où commencèrent les guerres des hussites. C'est l'âge où l'homme est le plus maître de lui-même et le plus mûr pour le commandement. D'après une tradition locale, la mère de Jean l'aurait mis au monde sous un chêne, dans un petit bois appartenant au domaine de Trocnov. Cette tradition était encore bien vivante au dix-septième siècle, c'est-à-dire à l'époque où la contre-réformation sévissait en Bohême avec le plus de rigueur. Le

[1] Le mot Zizka ne veut pas dire borgne, comme on l'a souvent répété d'après Æneas Sylvius ; c'est un nom de famille qui ne se rencontre qu'en Bohême. C'est à tort par exemple que Nodier dans *Jean Sbogar*, dont l'action se passe en Istrie, donne à un de ses personnages le nom de Zizka. On prononce Jijka.

prieur d'un couvent voisin fit construire à l'endroit où s'élevait jadis l'arbre néfaste une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, avec cette inscription : « Cet endroit, naguère rendu odieux par la naissance de Zizka, est maintenant consacré à celle de Jean-Baptiste. » On substituait à Zizka son homonyme, le Précurseur, comme on a substitué à Jean Hus son homonyme, Jean Népomucène, le prétendu martyr du secret de la confession auriculaire.

La jeunesse de notre héros s'écoula au milieu des guerres intestines qui, sous le règne de Vacslav le Paresseux, déchirèrent la Bohême anarchique et féodale. L'indolence du souverain donnait beau jeu aux turbulents seigneurs, qui, retranchés dans leurs châteaux, se plaisaient à défier l'autorité royale. Zizka dans ces querelles se rangea du côté du souverain. A guerroyer sans gloire, sur des champs de bataille obscurs, il perdit un œil, on ne sait dans quelles circonstances[1]. Des documents certains nous le montrent ensuite attaché à la cour du roi (*familiaris dominis régis*), et même avec le titre de chambellan de la reine Sophie. On trouve

[1] La plupart des historiens antérieurs à M. Tomek affirment que Zizka alla combattre en Pologne contre l'ordre teutonique; c'est là qu'il aurait puisé le sentiment de la solidarité slave et la haine des Allemands. Un grand peintre polonais, M. Matejko a donné un corps à cette légende en faisant figurer le guerrier borgne dans les rangs polonais à la bataille de Tannenberg (1410). Malheureusement, aucun document positif ne confirme cette tradition, qui souriait à l'imagination des patriotes slaves et qu'on ne rejette qu'à regret.

en 1414 un certain Jean le Borgne, gardien des portes du palais royal (*portulanus*). C'est sans doute notre Zizka.

La reine Sophie était — nos lecteurs le savent déjà — très attachée à Jean Huss et suivait assidûment les sermons du maître dans la chapelle de Bethleem. Zizka en qualité de chambellan accompagnait la souveraine à ces pieuses réunions. L'éloquence du fougueux réformateur fit sur lui une vive impression ; profondément religieux, patriote ardent, il ressentit plus que personne l'affront fait à sa patrie par le supplice du maître. Dès que la nouvelle de cet événement parvint en Bohême, les seigneurs tchèques et moraves se réunirent à Prague en grand nombre ; ils déclarèrent refuser obéissance au concile, en appelèrent au futur pontife, à condition toutefois qu'il se conduirait suivant la loi de Dieu. En même temps, beaucoup d'entre eux adhéraient aux doctrines des utraquistes, c'est-à-dire qu'en dépit de l'église officielle, ils réclamaient la communion sous les deux espèces [1]. On ne trouve le nom de Zizka ni parmi ceux des membres de ces réunions, ni parmi les signataires du mémoire qui fut alors envoyé au concile. Peut-être était-il de trop petite noblesse pour prendre part à ces délibérations ; peut-être les fonctions qu'il occupait à la cour l'obligeaient-elles à une certaine réserve. Si l'on en croit un chroniqueur du siècle suivant, le roi Vacslav ayant un jour aperçu son *familiaris* triste

[1] Sub utraque.

et pensif, lui aurait demandé la cause de sa mélancolie.

— Eh ! comment pourrais-je être joyeux, aurait répondu Zizka, quand nos chefs fidèles, quand nos maîtres fidèles de la loi divine sont, quoique innocents, injustement brûlés par des prêtres infidèles ?

— Cher Jean, reprit le roi, qu'y pouvons-nous ? pouvons-nous changer tout cela ? Si tu connais quelque moyen, mets-le à exécution, tous nos vœux t'accompagnent.

Zizka prit le roi au mot, disant qu'avec sa permission il ferait ainsi.

Cependant, il n'eut pas l'occasion de tenir immédiatement sa promesse, et, s'il porta les armes dans les années suivantes, ce fut uniquement pour guerroyer contre une noblesse indocile. Il montra sans doute dans ces expéditions les talents militaires qui le désignèrent plus tard au choix de ses compatriotes. Au fond, le roi Vacslav ressemblait par plus d'un côté au Prusias de Corneille ; il inclinait vers les hussites, mais il avait peur de l'église romaine, peur surtout de son frère Sigismond, empereur d'Allemagne et roi de Hongrie, qui l'avait déjà privé une fois du trône et de la liberté, et ne cherchait qu'une occasion favorable pour recommencer. Sous son règne, le nom de Zizka n'apparaît qu'un seul jour dans les troubles religieux ; il est mêlé au récit d'une émeute contre la municipalité de Prague, qui prétendait interdire les processions des

hussites. Il ne paraît du reste avoir joué dans cette manifestation qu'un rôle assez secondaire.

II

Il ne se montre au premier plan qu'après la mort du roi. Ce prince devait avoir pour successeur Sigismond de Hongrie. Bien qu'on le sût hostile au hussitisme, — n'était-ce pas lui qui, à la honte du sauf-conduit impérial, avait abandonné le maître et l'avait laissé brûler? — les utraquistes eux-mêmes étaient prêts à lui décerner la couronne, à deux conditions toutefois : la première, qu'il leur accorderait le libre exercice de leur culte : la seconde, qu'il introduirait dans l'église les réformes nécessaires. Le peuple, moins patient que les seigneurs, profitait de l'interrègne pour persécuter les ecclésiastiques qui lui semblaient suspects, attaquer les couvents, briser les images ou les autels des églises. Déjà sous le roi précédent, les partisans de la réforme avaient pris l'habitude de tenir en dehors des villes des réunions organisées par les chefs laïques ou ecclésiastiques. Ces réunions avaient lieu le plus souvent sur des montagnes ; purement religieuses au début, elles prenaient peu à peu un caractère militaire et agressif.

On donnait à ces montagnes des noms empruntés à la Bible ; l'une fut bientôt célèbre, c'est le Tabor ; un mois avant la mort de Vacslav, on y avait discuté le

renversement de ce prince et l'établissement d'un évêque absolument indépendant de la curie romaine.

Après la mort de Vacslav, le Tabor devient un centre de résistance. Sigismond n'inspirait aux masses aucune confiance ; la reine veuve Sophie était trop faible pour garder longtemps dans ces graves conjonctures la défense du royaume, partagé entre les partisans et les ennemis de l'empereur. Parmi ceux-ci, Zizka était un des plus ardents ; la bravoure dont il fit preuve dans une lutte de la vieille et de la nouvelle ville de Prague contre les royalistes du *Petit-côté*[1], le désignait au choix de ses coreligionnaires.

La ville de Pilsen (Plzen), menacée par les partisans de Sigismond, appela le chevalier borgne à son secours et lui confia le soin de sa défense. Ce fut le commencement de cette carrière militaire sans exemple, qu'une mort prématurée devait subitement terminer cinq ans plus tard (1424). C'est là, sous les murs de Pilsen, qu'il essaya pour la première fois ces fameux chariots qui rendirent de si grands services aux armées hussites. Dans une sortie, trois cents hommes, accompagnés de sept chariots chargés de couleuvrines, repoussèrent deux mille hommes d'infanterie et de cavalerie ennemie. Il fallut pourtant rendre la ville à des adversaires dix fois plus nombreux : mais Zizka fit ses conditions :

[1] Prague se divisait en trois cités ; la vieille et la nouvelle ville, sur la rive droite de la Veltava (Moldau), le *Petit côté*, sur la rive gauche.

il obtint pour elle le droit d'admettre les rites utraquistes, pour lui-même et les siens celui de se retirer librement, avec les femmes et les enfants, au mont Tabor (mars 1420). Il partit, emmenant avec lui quatre cents hommes, douze chariots de guerre et neuf chevaux.

On l'attendait au Tabor; les Taborites — c'est le nom que prennent désormais les *combattants de Dieu* — s'étaient emparés d'un château des environs, avaient improvisé une enceinte fortifiée, rassemblé des armes et des munitions; mais la route qui menait au Tabor n'était pas libre. Deux mille cavaliers barraient le chemin; ils prétendaient écraser la petite troupe rien que sous le poids de leurs chevaux. Zizka abrita si bien ses hommes derrière une haie élevée, un étang à moitié desséché et un rempart de chariots, que les seigneurs durent mettre pied à terre et s'engager dans les roseaux. L'ingénieux guerrier, qui ne négligeait aucune ruse de guerre, avait su mettre à profit même les femmes qui accompagnaient ses troupes; il leur avait ordonné de tendre leurs hardes à travers les roseaux. Les chevaliers empêtrèrent leurs éperons dans ces obstacles imprévus et tombèrent sous les flèches hussites.

Zizka trouva au Tabor une population et une armée dignes de lui. Les partisans les plus hardis de la réforme religieuse, les ennemis les plus acharnés du pape et de l'empereur, affluaient en masse sur la sainte montagne. Des bourgeois, des paysans, des représentants

de la petite noblesse terrienne vendaient à l'envi leurs biens et, emmenant leurs femmes et leurs enfants, se faisaient recevoir en foule dans la confrérie. Sans avoir peut-être d'idéal politique bien fixé, ils étaient résolus à vivre sans souverain et à faire du royaume, sinon une république, du moins une espèce de communauté analogue à la leur. Ils avaient encore — on ne doit pas l'oublier — une passion dominante, la haine de l'étranger et surtout de l'Allemand. Cette passion, que l'histoire de la Bohême explique aisément, atteint son apogée pendant la période hussite.

On a conservé l'hymne à la fois religieux et guerrier qu'ils chantaient en allant au combat ; il n'est pas sans intérêt de le reproduire ici :

« Vous qui êtes les champions de Dieu — et de sa loi — demandez à Dieu l'assistance, — et espérez en lui ; — et et en fin de compte avec lui — vous vaincrez toujours.

» Ce Seigneur nous ordonne de ne pas craindre — ceux qui persécutent les corps ; il nous ordonne de sacrifier notre vie — pour l'amour du prochain. — Aussi fortifiez — virilement vos cœurs.

» Le Christ vous dédommagera de vos maux ; — il le promet, au centuple ; celui qui pour lui sacrifie sa vie — en aura une éternelle.

» Ainsi donc archers et lanciers — de l'ordre équestre ; — hallebardiers, porte-fléaux, — de rangs divers, rappelez-vous bien tous les bontés du Seigneur.

» N'ayez pas peur de l'ennemi ; — ne redoutez pas le

nombre. — Ayez votre Dieu dans vos cœurs, — combattez avec lui et pour lui, — et devant les ennemis — ne fuyez pas. »

» Autrefois les Tchèques disaient — et avaient ce proverbe : — qu'avec un bon seigneur, — l'expédition va bien, — qu'avec lui un bon serviteur — devient chevalier.

» Vous traînards et drabants, — songez à vos âmes. — Pour pillage et maraudage n'exposez point vos vies — et par le butin — ne vous laissez pas arrêter.

» Rappelez-vous tous le mot d'ordre — qu'on vous a donné ; — obéissez à vos capitaines, — secourez-vous mutuellement. — Que chacun fasse attention et reste à son rang.

» Et puis joyeusement écriez-vous — disant : Sus ! contre eux ! sus ! — Saisissez vos armes dans vos mains. — Criez : Dieu est notre Seigneur. — Frappez, tuez ! point de quartier [1].

Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous respiraient un fanatisme inébranlable, tous étaient animés d'un esprit d'abnégation et d'héroïsme qui décuplait leurs forces. Il ne leur manquait qu'une organisation militaire. Zizka la leur donna ; nous verrons plus loin quelles modifications il introduisit dans la stratégie, du temps. Mais il ne fut pas, comme on le croit habi-

[1] On a pendant longtemps attribué à tort ce chant à Zizka ; on sait aujourd'hui qu'il est l'œuvre de Bohuslav de Czechtice. La musique de cet hymne nous a été conservée ; je l'ai reproduite dans mon volume : *La Bohéme historique et littéraire* Paris, 1867.

tuellement, le seul chef de la confrérie. Suivant un usage alors en vigueur dans les corporations ouvrières, on élut quatre *capitaines*, Nicolas de Huss, Zizka, Zbyniek de Bukov et Chval de Makovice. Zizka, qui n'occupait que le second rang, eut en réalité la direction suprême des opérations militaires. Il entoura la montagne d'une double enceinte de fortifications ; elle consistait en une muraille flanquée de tours et de bastions. Au début, les Taborites n'avaient guère vécu que sous des tentes ; peu à peu ils construisirent des baraques ou des maisons. Là où leur camp s'étendait naguère s'éleva une ville, qui est encore aujourd'hui l'une des plus intéressantes du midi de la Bohême.

M. Tomek, qui écrit avant tout pour ses compatriotriotes, raconte par le menu les moindres épisodes des campagnes de son héros. Il n'omet ni l'attaque d'un village, ni l'assaut d'un château. Cette précision, indispensable dans un livre imprimé à Prague, serait fatigante pour nos lecteurs ; l'abus des noms étranges et des détails topographiques lasserait vite leur patience. Je ne m'arrêterai qu'aux points essentiels. Ce qui distingue cette guerre de Zizka contre les partisans étrangers ou indigènes de la curie romaine et de l'empereur Sigismond, c'est un trait commun à presque toutes les guerres religieuses, une violence impitoyable. Les premiers pas des Taborites sont marqués par la destruction et l'incendie ; en anéantissant les châteaux, les couvents et les églises, ils croient évidemment accomplir une

œuvre agréable au Seigneur ; le plus souvent ils ne font que satisfaire ces instincts sauvages qui sommeillent dans les masses et que les moindres commotions sociales suffisent à éveiller. Il ne faut pas se faire des guerriers hussites un idéal contraire à la réalité. Ils ne veulent pas, ils ne sauraient être plus humains que les cardinaux qui ont brûlé Huss et Jérôme de Prague. Par exemple, après avoir pris le château de Rabi, — c'est là un des premiers épisodes de la guerre, — ils enlèvent tout le butin qu'ils y trouvent concentré, joyaux, pierreries, monnaies, vêtements, et ils le brûlent. Ils ne gardent pour eux que les chevaux et les armes. Ils détruisent le château lui-même ; mais l'impitoyable loi de la guerre autorise cette destruction ; ils ne sont pas encore assez nombreux pour laisser garnison dans les forteresses qu'ils ont occupées. Ils obéissent à leurs chefs militaires, ils obéissent plus encore à leurs prêtres qui marchent en tête des colonnes, portant le « corps du Christ » dans des monstrances, et qui les excitent sans cesse par des paroles enflammées. Nous n'en sommes plus aux prédications de Huss et aux sages réformes de l'église, à la prédication du sacrement sous les deux espèces. Nous avons affaire à des prêtres de campagne, à l'esprit rude et inculte, attachés avant tout à la lettre de l'Ecriture, véritables puritains du sacerdoce. Ils rejettent la plupart des sacrements, ils suppriment la messe, ne conservant que la consécration du pain et du vin, le *pater* comme seule prière ; ils

ne veulent admettre ni chapes, ni dalmatiques, ni ornements d'église. Ils détruisent, toutes les fois qu'ils les rencontrent, ces inventions démoniaques. Ils considèrent leurs adversaires comme les ennemis de Dieu même et croient faire œuvre pie en les anéantissant. « Zizka, fait remarquer justement M. Tomek, n'était pas théologien et ne savait pas où s'arrêtaient au juste les limites de l'orthodoxie : mais la plupart des nouveautés taborites lui étaient antipathiques. Il ne les approuva jamais, et dans ses opinions religieuses il se rattachait plutôt aux doctrines plus modérées et plus conservatrices des maîtres de Prague. » Mais il ne faut pas oublier que l'un des articles fondamentaux de ces doctrines déclarait que tous les péchés publics devaient être punis ici-bas[1], aussi bien chez les laïques que chez les ecclésiastiques. Punis, par qui ? On ne le disait pas. Tout chrétien fervent s'érigeant en juge pouvait aisément se transformer en bourreau. D'autre part les Taborites étaient traités d'hérétiques et menacés par là même de toutes les rigueurs temporelles que l'église exerçait contre les rebelles. Ils ne faisaient qu'appliquer à leurs adversaires la loi du talion.

Le 1er mars 1420, le pape Martin V avait proclamé

[1] Les quatre articles de Prague, dont il sera souvent question dans ces études, étaient les suivants ; 1° communion sous les deux espèces ; 2° libre prédication de la parole divine ; 3° sécularisation des biens du clergé ; 4° punition par des châtiments temporels des péchés mortels et des fautes contre l'église.

la croisade contre les hussites; le 17 du même mois, l'empereur Sigismond, roi de Bohême *de jure* sinon *de facto*, avait invité les princes allemands à marcher contre les Tchèques révoltés. La vieille et la nouvelle ville de Prague avaient répondu en s'engageant à défendre jusqu'à la mort l'article fondamental des dogmes nouveaux, la communion sous les deux espèces. Impuissantes à lutter seules contre un ennemi trop puissant, elles demandèrent du secours au Tabor; grâce à Zizka, il était prêt à entrer en campagne.

On laissa assez de troupes pour garder la sainte citadelle, et neuf mille hommes descendirent la vallée de la Vltava. Ils étaient commandés par les quatre chefs que nous avons nommés plus haut; des femmes, des enfants les accompagnaient. Ils traînaient avec eux de nombreux chariots, de l'artillerie et des machines de guerre. Ils culbutèrent douze mille cavaliers que l'empereur avait envoyés contre eux, et le 20 juin ils entrèrent dans la capitale; leurs prêtres portaient, au-devant des troupes, le sacrement au haut d'un bâton; une miniature du quinzième siècle, que M. Tomek a reproduite en tête de son volume, nous donne une idée de ces *monstrances* singulières. Les Pragois vinrent, clergé en tête, au-devant de leurs alliés, et les reçurent avec une joie facile à comprendre.

Zizka prit en main la défense de la capitale; il devenait décidément le grand chef militaire du royaume; il se garda bien de se laisser enfermer dans l'enceinte

fortifiée ; il battit l'estrade autour de la ville, enleva aux assiégeants leurs convois, occupa les hauteurs qui dominaient la capitale. Il bloqua les troupes royales dans le château de Hradczany (sur la rive gauche de la Vltava), le seul point qu'elles occupaient encore, mais elles reçurent des renforts qui les sauvèrent au moment où la famine allait les réduire à capituler. Les croisés commençaient à arriver d'Autriche et d'Allemagne, de Hongrie, même de France et d'Aragon. On évaluait leur nombre à plus de cent mille. Zizka sauva Prague en occupant le mont Vitkov qui domine la ville au nord-est ; sur les flancs de cette montagne s'engagea une lutte héroïque ; les femmes mêmes y prirent part et défendirent les retranchements avec tous les projectiles qui leur tombaient sous la main. « Le chrétien fidèle ne doit pas céder devant l'antéchrist, » disaient-elles.

Zizka, par une hardie offensive sur le flanc des assaillants, les obligea à lâcher pied. Pendant ce temps-là, les Pragois sortaient de la ville pour aller au secours de leurs alliés ; le saint sacrement accompagné d'une clochette précédait leur colonne ; elle était formée d'archers et de paysans armés de faux. L'ennemi, menacé de se voir pris entre deux feux, dut abandonner les points qu'il avait déjà occupés. Le roi Sigismond, du haut de la colline de Hradczany, assistait impuissant, les larmes aux yeux, la rage dans le cœur, à une défaite qu'il n'avait su ni prévoir, ni empêcher.

La reconnaissance publique n'hésita pas un instant à proclamer le véritable auteur de cette victoire ; le mont Vitkov reçut le nom de mont Zizka ; il le porte encore aujourd'hui. Le triomphateur ne s'endormit point sur ses lauriers. Le lendemain même de son succès, il fit venir de la ville des milliers de travailleurs, hommes, femmes et enfants, qui couvrirent la colline de retranchements et de palissades. Désormais Prague était imprenable. Sigismond, après s'être fait couronner pour la forme dans l'église du château de Hradczany, leva le siège de sa capitale (30 juillet.)

Peut-être, s'il avait persisté, la discorde des habitants eût-elle fini par la lui livrer. Les Taborites, avec leur piétisme exagéré, leur ascétisme fanatique, étaient des hôtes peu commodes et des alliés tyranniques. Certains d'entre eux, en haine des vanités mondaines, parcouraient la ville en coupant les moustaches des hommes, les cheveux ou les vêtements des femmes. Ils ravageaient les églises et les couvents. Les *hejtmans* ou capitaines avaient fort affaire à réprimer ces excès d'un zèle aveugle. D'ailleurs, à côté des chefs militaires il y avait les prêtres, dont il était difficile de raisonner le fanatisme et de paralyser l'influence. A leur instigation, les Taborites demandaient des modifications radicales dans la communauté de Prague ; ils menaçaient de se retirer si la religion et les mœurs n'étaient point ramenées partout à l'idéal austère, presque sauvage, qu'ils s'en étaient fait. Les désordres qui se produisirent alors

appartiennent plutôt à l'histoire de la ville de Prague qu'à celle de Zizka. On ne voit nulle part qu'il les ait excités ou même encouragés. Il ne songeait qu'à ramener l'ordre dans le royaume. Aussi embrassa-t il avec ardeur l'idée d'aller demander un roi à une nation voisine et slave, la Pologne. Il prit part aux délibérations qui eurent lieu à ce sujet entre les Taborites, et il en signa le protocole du sceau de la confrérie.

III

Prague une fois sauvée, il quitta cette ville pour aller dans les provinces combattre les seigneurs qui persécutaient les hussites ; nous ne le suivrons point dans ces campagnes, qui n'ont d'intérêt que pour l'histoire locale. Il assiège tour à tour les châteaux de ses ennemis et brûle ou détruit ceux où il ne peut mettre garnison. Dans ces luttes, la Bohême — au point de vue de l'art et de l'archéologie — ne souffrit pas moins de ses défenseurs que de ses ennemis.

Par cela même qu'il était à la tête de troupes mal armées et peu considérables, Zizka était obligé de maintenir son prestige par la terreur. En novembre 1420, il faisait le siège de la ville orthodoxe de Prachatice. Il invita les habitants à se rendre volontairement, à laisser entrer chez eux les prêtres et le sacrement des Taborites. Les assiégés repoussèrent cette offre avec un

ironique. « Ils n'avaient besoin, disaient-ils, ni
ètres taborites, ni de leur corps du Christ ; ceux
ıvaient chez eux leur suffisaient pleinement. »
·ible borgne éclata en fureur. « Je jure par Dieu,
-t-il, que si je vous prends par la force, je ne
ai pas en vie un seul d'entre vous et que je vous
ous tuer ; » et il donna le signal de l'assaut. Ses
s et ses frondeurs couvrirent les assiégés d'une
le flèches et de pierres ; après avoir franchi les
les, les Taborites poursuivirent les vaincus à
de fléaux ; personne n'échappa. Les prisonniers
amenés devant l'impitoyable capitaine ; sept
eux, qui appartenaient à la secte des utraquis-
rent la vie sauve. Zizka ordonna de brûler les
; quatre-vingt-cinq misérables furent enfermés
ne sacristie à laquelle on mit le feu avec de la
ɛt du goudron. Tous périrent. Les femmes et les
ı furent chassés de la ville, qui fut occupée et for-
e nouveau par les vainqueurs. Chose singulière
ɛile à comprendre aujourd'hui, ces cruautés ser-
la liberté de conscience. La terreur qu'elles ins-
t était telle, que de puissants seigneurs étaient
de s'engager à tolérer dans leurs domaines les
uveaux. C'est ainsi qu'on voit Zizka et deux au-
ıitaines imposer au seigneur Ulrich de Rosenberg
re articles de Prague.

. ne se contentait pas d'imposer ses lois aux ca-
es et de leur faire sentir sa redoutable masse

d'armes. Dans un séjour qu'il fit à Prague vers la fin de l'année 1420, on le voit saisir, jeter en prison et brûler sept prêtres taborites dont la conduite ou la doctrine lui paraissait suspecte. Du haut de son bûcher de Constance, Jean Huss eût sans doute désavoué et flétri ces farouches exécutions.

« Laissons là ces noms de protestants et de catholiques, s'écriait un orateur du colloque de Poissy, ne gardons que le nom de chrétiens. » Il y eut à Prague, en présence de Ziska, un colloque analogue, mais on n'y entendit point d'aussi nobles paroles. La question qui s'y discutait était celle de savoir si le prêtre devait célébrer la messe avec ou sans ornements. Ces querelles théologiques se prolongèrent pendant de longs mois. Il nous est resté d'étranges spécimens de l'éloquence chrétienne à cette époque. Tel est, par exemple, le sermon du prête taborite Antoch sur les deux cornes de l'Apocalypse ; l'une de ces deux cornes était, disait-il, les théologiens de Prague, l'autre les magistrats de la Vieille Ville, qui ne voulaient pas admettre que le prêtre officiât sans ornements. Or, officier ainsi, c'était faire une chose aussi monstrueuse que d'affirmer qu'un pourceau vole. Ces théologiens fanatiques auraient semé la discorde parmi les Tchèques, s'ils n'avaient été contenus par la main de fer de Zizka. Ceci n'est pas une simple métaphore ; un jour, dans un accès de rage, il lui arriva de frapper à coups de poing un de ces dangereux raisonneurs. Dans ses innombrables expé-

ditions, on le voit sans cesse revenir au Tabor, tantôt pour y chercher des renforts, plus souvent pour y rétablir l'ordre et la concorde.

Zizka passa l'année 1421 à guerroyer dans le nord-ouest de la Bohême et poussa jusque sur les frontières de la Baviére. Il y a là toute une série de marches et de contre-marches sur lesquelles nous n'insisterons pas. Comme toujours, les Taborites, leurs femmes surtout, se montrèrent impitoyables ; après la reddition de Komotau, elles emmenèrent un certain nombre d'Allemandes prisonnières dans un champ voisin, les dépouillèrent de leurs vêtements et de leurs joyaux, et les brûlèrent dans une chaumière. Effrayées par ces cruautés, les villes les plus importantes de la Bohême, Kolin, Czaslav, Kutna Hora (Kuttenberg), ouvrirent leurs portes. Dans le nord-est du royaume, Zizka trouva des alliés chez la confrérie des Orébites qui, elle aussi, avait emprunté le nom d'une des montagnes de la Bible. Pendant le siège de Litomerice (Leitmeritz), Zizka s'empara d'un petit château fort qu'il garda pour lui. Il l'appela le Calice, en l'honneur du dogme utraquiste. De là le nom de Jean Zizka du Calice sous lequelle il figure quelquefois dans les chroniques.

Jean Zizka, n'était pas seulement un farouche homme de guerre, c'était un chrétien convaincu et un patriote fervent. Il poursuivait un double but : ramener l'ordre dans son pays et y faire prévaloir la liberté de conscience. Il prit part à la diète de Czaslav, où les états

de Bohême et de Moravie proclamèrent la déchéance de Sigismond de Luxembourg, et adhérèrent solennellement aux quatre articles de Prague. La tolérance, il faut bien l'avouer, n'était pas plus la vertu de cette assemblée que celle de ses adversaires; d'après ses déclarations, quiconque refusait d'adhérer aux quatre articles devait être traité en ennemi. En attendant le roi qu'on avait demandé à la Pologne, l'administration du pays fut confiée à vingt gouverneurs choisis parmi les seigneurs, les chevaliers et les habitants des villes, Zizka siégea naturellement dans ce conseil parmi les chevaliers. Un synode devait être prochainement convoqué à Prague pour élaborer la réorganisation de l'église chrétienne en Bohême. Le royaume avait besoin de revenir à la fois à l'unité politique et à l'unité religieuse. Il n'y avait plus de pouvoir central ; Prague, le Tabor et l'Oreb se partageaient la domination du pays.

IV

C'est vers cette époque que Zizka, guerroyant dans le cercle de Prachno, perdit au siège du château de Rabi l'œil qui lui restait. Il faillit mourir du coup qui l'avait frappé ; le fer de la flèche était resté dans la plaie. Les médecins de Prague, où le blessé fut aussitôt transporté, s'efforcèrent en vain de le guérir ; il devint

aveugle. Un autre eût renoncé à la guerre et cherché dans la retraite un repos bien gagné. Soutenu par l'ardeur de sa foi, Zizka resta à la tête de ses compagnons d'armes et continua de mettre à leur service son expérience des choses militaires et la terreur que son nom inspirait. Sa cécité, suivant une judicieuse remarque de M. Palacky, profita même à ses troupes. Obligé, pour se rendre compte de la nature du terrain, de recourir à ses lieutenants, il leur apprit l'art, assez nouveau alors, d'étudier les champs de bataille, d'occuper ou de fortifier les positions favorables. Une miniature à laquelle nous avons déjà fait allusion le montre, les yeux bandés, à cheval ; il tient d'une main la bride, de l'autre la terrible masse d'armes qui ne l'abandonnait jamais. Toujours infatigable, il continua à accompagner les expéditions des Taborites soit contre les seigneurs fidèles à Sigismond, soit contre les novateurs qui poussaient trop loin les réformes et devaient à leur tour être poursuivis et châtiés comme hérétiques.

L'un des phénomènes les plus singuliers de la fantaisie religieuse fut à cette époque l'hérésie des Adamites. A force de simplifier le rite et le dogme, certains rêveurs en étaient arrivés à supprimer toute religion et toute société. Tels étaient les Adamites. D'après eux, il n'y avait ni Dieu dans le ciel, ni diable dans l'enfer ; Dieu était dans les bons et le démon dans les méchants ; les livres et les maîtres étaient inutiles ; l'Esprit saint suffisait à faire des fils de Dieu, ils constituaient l'église

et devaient vivre éternellement ; toutes choses devaient être en commun, les femmes aussi, le mariage était inutile. Les adhérents de ces doctrines étrangess'étaient groupés dans une île de la rivière Nezarka : ils y vivaient dans un état de nudité absolue et se livraient à toutes sortes de débauches ; pendant la nuit, ils faisaient des incursions aux environs et pillaient le pays, car ils étaient, disaient-ils, des anges de Dieu envoyés pour châtier le monde et supprimer tous les scandales. Ils étaient devenus la terreur de la contrée. Zizka se chargea de les anéantir ; il rencontra chez ces vagabonds une résistance acharnée ; ils se croyaient invulnérables. Ils ne tardèrent pas à revenir de leur erreur ; ils furent écrasés ou s'enfuirent. Quarante d'entre eux, faits prisonniers, furent brûlés par l'ordre de Zizka ; il n'en garda qu'un seul en vie ; il lui fit raconter les dogmes et les errements de la secte et envoya cette description à Prague pour mettre en garde ceux qui auraient pu se laisser tenter par l'hérésie des Adamites.

Il s'en alla ensuite châtier les gens de Pilsen qui se refusaient à laisser entrer chez eux des prêtres utraquistes. Il était à Zatec (Saaz, aujourd'hui célèbre par ses houblons), quand on le rappela à Prague pour organiser la défense du royaume contre une nouvelle invasion de l'empereur Sigismond. Il fit dans la capitale une entrée solennelle, et, disent les contemporains, digne d'un roi ; les Taborites, hommes et femmes, s'avançaient en longues files, précédés, suivant l'usage,

de leurs prêtres portant le sacrement ; ensuite venait la cavalerie et les grands chars qui avaient joué dans ces luttes un rôle si utile et si glorieux; les cloches des églises sonnaient à toute volée. Zizka fut d'un consentement unanime nommé général en chef des troupes qui se préparaient à marcher contre Sigismond ; les documents du temps l'appellent « le chef des villes dévouées à la Bohême et fidèles à la Parole de Dieu. »

Pour la première fois depuis la victoire du mont Vitkov, les troupes tchèques allaient se trouver en présence d'une grande armée féodale. Zizka prit position aux environs de Kutna Hora (Kuttenberg). Il abrita ses soldats derrière les chariots qui portaient l'artillerie, la cavalerie fut sans doute, suivant l'usage, établie sur les deux ailes. Les prêtres haranguèrent les hommes, qui tombèrent à genoux et firent une courte prière ; un certain nombre d'entre eux furent armés chevaliers avant l'action. Sigismond réussit à s'emparer par surprise de Kutna Hora. Mais Zizka, par de savantes manœuvres, parvint à lui dérober son armée et obliga le roi à évacuer la ville ; il poursuivit les troupes de Sigismond jusqu'à Nemecky Brod (Deutsch Brod [1]) et les contraignit à battre en retraite (janvier 1422). Au lendemain de ce nouveau triomphe, il fut fait chevalier. Sa victoire décida le roi de Pologne à accepter la couronne

[1] Le gué des Allemands.

que la Bohême offrait à un prince de sa famille ; il envoya à Prague son neveu Sigismond Korybutowicz, prince de Lithuanie, comme régent du royaume. Sigismond Korybutowicz, la première fois qu'il rencontra Zizka, l'appela « mon père. » Maintenant que le royaume avait un chef, Zizka pouvait se reposer, mais comme son homonyme, le roi aveugle Jean de Luxembourg, il voulait rester jusqu'à sa mort « à férir des coups d'épée » et tomber sur le champ de bataille. Jean de Luxembourg était un dilettante de guerres, un royal condottière qui allait chercher l'ennemi jusque sur les champs de bataille de l'étranger. Zizka, lui, se regardait « comme le chevalier de Dieu ; » une pensée religieuse dominait sa vie tout entière, il devait rester sous le harnais jusqu'au jour où il aurait assuré en Bohême le triomphe définitif du dogme pour lequel il avait combattu.

Après avoir mené les Pragois à la victoire, nous le voyons maintenant, pour des questions misérables, guerroyer contre eux ; sur les champs de bataille, « arche contre arche » les utraquistes se dressent contre les utraquistes. Dans un de ces engagements, Zizka aurait tué de sa masse d'armes le prêtre qui portait la monstrance en tête des ennemis. Ce fait n'est d'ailleurs rapporté que par un chroniqueur assez suspect. C'est au milieu de ces guerres civiles qu'il rédigea un document militaire d'une haute importance (le règlement de sa confrérie), sur lequel nous reviendrons tout à l'heure.

Bientôt il traversa la Moravie et pénétra dans le royaume de Saint-Etienne. C'est à cette expédition que se rattache un stratagème rapporté par Æneas Sylvius. Les habitants du pays envahi avaient cru sauver leur bétail en le concentrant dans une île du Danube. Zizka fit rassembler tous les veaux et les pourceaux qu'on avait trouvés dans les étables et ordonna de les battre sans merci. Les cris des infortunés animaux émurent les parents, qui franchirent le fleuve à la nage et vinrent se livrer aux guerriers bohêmes. L'armée de Zizka poussa jusqu'aux environs de Gran et vécut en pays ennemi sans éprouver de pertes considérables. On sait pourtant si les Hongrois sont bons cavaliers. Zizka conjurait tous les dangers par son habileté à profiter du terrain, à couvrir ses troupes derrière leurs chariots, à disposer son artillerie de manière à maintenir l'ennemi à bonne portée. On regarde cette campagne de Hongrie comme celle où Zizka montra les plus grands talents militaires. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est l'aisance avec laquelle on le voit manier le lourd attirail qu'il traîne après lui. Il envoie ses pionniers percer des routes à travers des forêts inextricables et traverse avec tout son matériel des pas considérés comme infranchissables. La foi qui inspirait « les combattants de Dieu » leur donnait sans doute la force d'accomplir des travaux que leurs adversaires considéraient comme impossibles: « Ce n'est *pas Dieu, disaient* les Hongrois, c'est le diable qui

suggère ces artifices. » Quand il quitta leur pays pour revenir en Bohême, ils le poursuivirent en vain pendant sept jours entiers sans parvenir à l'entamer.

Zizka rentra en Bohême, non pour se reposer, mais pour continuer la lutte contre les seigneurs catholiques et contre les Pragois, ses anciens alliés. Æneas Sylvius prétend qu'à ce moment l'empereur Sigismond, désespérant de jamais régner tant qu'il aurait contre lui un tel adversaire, aurait entrepris de négocier avec lui en secret. Il lui offrait la lieutenance du royaume, le commandement suprême de l'armée et une pension considérable. C'était mal connaître le tempérament de Zizka. S'il eut connaissance de ces offres, il leur fit sans doute assez mauvais accueil. La mort d'ailleurs ne lui eût pas laissé le temps d'accomplir une trahison, s'il l'avait méditée. Il ne tomba pas sur le champ de bataille comme il l'aurait sans doute souhaité. Une maladie contagieuse l'enleva en quelques jours, au moment où il commençait le siège du château de Prybislava. Il expira en recommandant à ceux qui l'entouraient de « craindre le bon Dieu et de défendre sans cesse et fidèment sa vérité pour obtenir la récompense éternelle. » (11 octobre 1424.) Æneas Sylvius a orné ses derniers moments d'une légende qui a été souvent répétée et qui doit être définitivement rayée de l'histoire. D'après lui, le chef mourant aurait prescrit à ses fidèles de livrer son corps aux bêtes, d'écorcher sa peau et d'en *faire un tam*bour pour conduire les Taborites au combat.

C'est une invention d'humaniste dévot [1]. On sait parfaitement ce que devint la dépouille mortelle du redoutable chef. Elle fut ensevelie dans la ville de Hradec, sur l'Elbe, dans l'église du Saint-Esprit, sous le maître-autel. Avec elle on enterra la fameuse masse d'armes que le chevalier n'avait jamais quittée dans les combats. Plus tard, le corps de Zizka fut transféré à Czaslav et la masse d'armes fut suspendue au-dessus du tombeau. Auprès de lui s'élevait un autel consacré à Jean Huss.

Un siècle plus tard, l'empereur Ferdinand Ier, en passant dans cette ville, entra dans l'église où reposait le terrible chef des Taborites. On lui montra son tombeau. Soudain, la masse d'armes se détacha et tomba par terre. L'empereur recula d'horreur: « Ah le misérable, dit-il, qui même cent ans après sa mort épouvante encore les vivants. » Il sortit de l'église et fit immédiatement atteler ses chevaux, ne voulant point passer la nuit dans le voisinage de cette ombre redoutée.

Du reste, Zizka continua pendant de longues années à inspirer et à commander les troupes qu'il avait si souvent menées à la victoire. Son image, facile à recon-

[1] La légende prit si bien corps que vers le milieu du XVIIIe siècle le tambour fatidique était conservé dans la ville de Glatz, en Silésie. Quand Frédéric II s'empara de cette province, il fit transporter à Berlin cette relique apocryphe ; je ne sais si on l'y voit encore.

naître, était peinte sur les étendards, sur les drapeaux, sur les forteresses. Il revivait dans les instructions militaires, dans les préceptes religieux qu'il avait donnés à ses soldat, dans les chefs instruits à son école. Le nom d'*Orphelins*, adopté par une partie des Taborites après la mort du grand chef, dit assez quel prestige il avait exercé pendant sa vie.

V

Les ennemis de Zizka ne savaient comment expliquer ses triomphes ; ils voyaient en lui une force démoniaque contre laquelle il leur était impossible de lutter. Les succès des hussites sous sa direction s'expliquent en partie par l'enthousiasme qui animait ses soldats improvisés ; ils s'expliquent mieux encore par l'organisation solide que le chef sut donner à ses bandes, par la tactique qu'il appropriait aux circonstances difficiles au milieu desquels il avait à combattre. L'armée qu'il commandait était avant tout une armée de paysans ; les cavaliers étaient peu nombreux, les lourdes armures, sans lesquelles on ne comprenait point la guerre alors, faisaient défaut. Il fallait munir les soldats improvisés d'armes dont l'acquisition leur fût aisée et l'usage familier, des piques, des massues, des arbalètes, des fléaux. Ces fléaux de guerre différaient de ceux des moissonneurs en ce qu'ils étaient garnis de fer. Les

frondes étaient aussi une arme facile à trouver et d'un maniement aisé ; les frondeurs étaient choisis de préférence parmi les jeunes garçons qui accompagnaient leurs parents sur les champs de bataille. Zizka d'ailleurs ne négligea point l'emploi de l'artillerie ; il arma de mousquets un certain nombre d'hommes, et on voit les canons le suivre dans toutes ses expéditions.

Mais il fallait protéger cette infanterie rustique contre les lourdes chevauchées de la noblesse. Zizka sut employer à propos l'abri mouvant des chars de guerre. Il n'en avait pas inventé l'usage. On les voit déjà mentionnés dans un document militaire qui remonte à l'année 1413. Mais il perfectionna tellement l'emploi de ces engins, qu'il les rendit aptes à toutes les circonstances de la guerre, à la défense et à l'attaque, aux campements et aux transports. Garnis de soldats ou chargés d'artillerie, les chariots protégeaient les ailes de l'armée taborite contre la cavalerie ennemie qui aurait pu la tourner. On pouvait les rattacher les uns aux autres à l'aide de chaînes de fer et constituer ainsi un rempart inexpugnable. Pendant les marches, les flanqueurs débordés par l'ennemi pouvaient aisément se dérober derrière ces abris. Les conducteurs étaient exercés sans relâche aux évolutions les plus difficiles. Ils devaient apprendre à former rapidement avec leurs chariots la figure de telle ou telle lettre de l'alphabet. Dans les combats, le rôle des chariots n'était pas toujours défensif. Ils savaient au besoin

s'élancer au cœur de l'ennemi et dresser au milieu ses troupes étonnées une muraille improvisée qui di sait leurs efforts. Les Allemands et les Hongrois fi rent à la longue par adopter ces engins si utiles, m la Bohême seule fournissait des conducteurs habile les manier.

Zizka ne s'entendait pas moins à fortifier les poi qui devaient être occupés d'une manière permanen Avec de la terre et du bois il fit du Tabor une fortere imprenable, contre laquelle l'ennemi n'osa jamais risquer. Le nom même de Tabor passa dans la lang militaire allemande[1], — qui du reste adopta à ce époque un certain nombre de termes tchèques — pc désigner un camp fortifié.

Mais c'est dans les marches surtout qu'éclatait génie merveilleux du chef. Rien n'était livré hasard, et toutes les mesures étaient combinées pc transporter les troupes d'un point à un autre a le minimum de danger et le maximum de célér possibles. Une des marches les plus remarquables Zizka fut la retraite qui suivit sa campagne de H grie. Racontée par un Xénophon, en bon grec d'Athèn elle serait sans doute devenue classique ; elle n'a m heureusement été écrite qu'en tchèque par un c temporain anonyme, probablement témoin oculai Je voudrais essayer d'en donner une idée. Il s'agiss avant tout d'échapper à la cavalerie hongroise.

[1] Sous la forme Tœber.

« Zizka, dit l'écrivaiu tchèque dont j'abrège le récit, rangea son armée sur trois colonnes; celles de droite et de gauche étaient formées par les chariots, celle du centre par les fantassins et les cavaliers. Sur chaque chariot étaient deux groupes d'archers protégés chacun par un immense bouclier mobile ; ils étaient spécialement chargés de défendre le char s'il était attaqué. Zizka marcha ainsi toute une journée, harcelé par la cavalerie hongroise, qui ne réussit pas à entamer sa colonne ni à arrêter ses mouvements. La nuit venue, on s'arrêta sans allumer de feux ; l'ennemi n'osa rester dans le voisinage et s'éloigna. Le lendemain, Zizka arriva au bord d'un lac situé au pied d'une colline ; il s'appuya d'un côté au lac, de l'autre à la colline ; il fit monter les chariots à fourrage sur la hauteur, les enterra à moitié et les chargea d'artillerie. Il passa ainsi tranquillement la nuit et le jour. Le troisième jour il arriva auprès d'un cours d'eau et s'y arrêta ; là il craignait que l'ennemi, après avoir laissé passer une partie de ses troupes, n'attaquât les chariots qui seraient restés en arrière. Il fit donc enlever de la terre sur les deux rives pour pouvoir passer sur quatre rangs ; il fit passer de l'autre côté les chariots à fourrage et les enterra de telle sorte que les cavaliers ne pussent les attaquer, jusqu'à ce qu'il eût passé lui-même. Il fit aussi élever des retranchements du côté où il se trouvait encore pour avoir ses protégés.

» Les ennemis le laissèrent, en effet, s'engager dans

le cours d'eau avec ses chariots et s'efforcèrent d'attaquer les derniers, mais il repoussa du haut de ses retranchements leurs fantassins et leur cavaliers. Il leur échappa ainsi et s'engagea dans des bois où il passa la nuit. Le quatrième jour il gagna des lacs ou des étangs, qui sont aux environs de Trnava. Il répara ceux de ses chariots qui étaient endommagés. Le cinquième jour il se remit en marche; comme il avait un de ses côtés protégé (par les étangs), il lui fut facile de défendre l'autre. Les ennemis se retirèrent donc. Il s'établit alors sur une montagne. Les ennemis étaient solides à cheval, mais ils n'osaient se risquer à pied; toutes les fois qu'ils l'essayèrent, il les repoussa toujours.

» Le sixième jour il eut à traverser des montagnes; les chemins étaient si étroits que les chars durent marcher l'un après l'autre. Les Hongrois, voyant cela, attaquèrent avec énergie, espérant qu'ils obligeraient les Tchèques à descendre de leurs chars. Zizka s'établit alors à la lisière d'un bois sous une hauteur; lui-même occupa la hauteur avec son artillerie. Puis il fit dételer les cheveux et les fit monter par des pionniers munis de haches, de pelles et de pioches; ils étaient chargés d'examiner les chemins, de voir si l'ennemi les avait coupés et de les rétablir; arrivé sur l'autre versant de la montagne il fit frayer deux chemins nouveaux à droite et à gauche de l'ancien; il remit alors son train en marche. Il disposa les chariots à fourrage en largeur d'un bout du bois à l'autre, en les attachant ensemble,

de sorte qu'ils formaient une solide barrière contre les attaques de l'ennemi. Ces mesures prises, il donna le signal du départ ; il fit d'abord passer une certaine quantité de canons, puis un détachement d'infanterie, puis cinquante chariots, chacun accompagné d'une section d'infanterie. Tant qu'on n'eut qu'un seul chemin, les voitures filèrent l'une derrière l'autre ; à partir de l'endroit où deux chemins nouveaux avaient été frayés, elles filèrent à droite et à gauche, de sorte que l'artillerie, qui prit la route du milieu, fut toujours protégée par eux..... »

Je demande pardon de cette citation peut-être un peu longue ; elle suffit à donner une idée du génie militaire de Zizka. Le chef des Taborites n'était pas seulement, comme on se l'imagine volontiers, un fanatique indomptable, toujours prêt à se ruer sur l'ennemi et le repoussant uniquement par la brutalité de ses attaques ou la terreur de son nom. C'était un véritable homme de guerre ; les contemporains ne virent dans ses succès que l'œuvre de la malice démoniaque ; la postérité moins crédule eut longtemps peine à se les expliquer. Les documents que nous possédons aujourd'hui nous en rendent fort bien compte. « Dieu, disait Turenne, est toujours du côté des gros bataillons. » Sans doute, mais les gros bataillons peuvent parfois échouer devant les petites armées bien conduites et bien disciplinées.

VI

Il ne faut pas se représenter les armées de Zizka comme des bandes irrégulières de paysans, comme une sorte de jacquerie hussite. Le redoutable aveugle est réellement un chef d'armée ; à défaut de la cavalerie, dont il sait si bien se passer, il a dans sa main trois des principaux éléments du combat moderne : l'infanterie, le génie, l'artillerie ; le grand art aujourd'hui, c'est de savoir remuer la terre et abriter à propos une tête d'homme derrière une motte d'argile. Zizka traîne après lui les abris mouvants de ses chariots ; il a des canons plus nombreux et mieux servis que ceux de ses adversaires. Il les transforme tour à tour en artillerie de campagne et en artillerie de position.

Il n'est pas moins habile à discipliner les masses d'abord incohérentes que l'amour de la patrie et l'idée religieuse ont groupées sous ses drapeaux. Les actes de cruauté qui nous semblent aujourd'hui inexplicables n'étaient que trop justifiés par l'inexorable nécessité des représailles. Zizka était le premier à condamner sévèrement les rigueurs qui n'étaient pas commandées par elle ou qui, en dépit de la parole donnée, s'exerçaient sur un ennemi suppliant et désarmé. Après la victoire de Nemecky-Brod, les habitants de cette ville avaient demandé à capituler. Tandis qu'ils discutaient les conditions de leur reddition, un certain nombre de Tabo-

rites forcèrent les portes et massacrèrent les vaincus. Ziska blâma sévèrement leur conduite, et plus tard il convoqua ses troupes aux environs de Nemecky-Brod, « afin, écrivait-il, que nous fassions pénitence à l'endroit même où nous avons péché. » C'est ce que nous apprend une lettre de sa main, conservée encore aujourd'hui au musée de Prague.

Parmi les documents qui nous sont restés de lui, le plus important est le *Rad vojensky*, ou ordre de guerre, dans lequel sont résumées les idées religieuses pour lesquelles il combattait, les préceptes militaires qu'il voulait inculquer à ses troupes. Ce morceau peu connu commence par l'exposé des quatre articles de Prague. Cette part faite à la théologie, l'élément guerrier reparaît. Zizka proclame avant tout la nécessité de la discipline. « Nous voulons et nous ordonnons qu'une obéissance régulière soit établie ; car la désobéissance et les désordres nous ont fait souffrir de grands maux dans nos frères et dans nos biens ; nous avons subi des affronts des ennemis de Dieu, qui sont aussi les nôtres ; avec l'aide du Seigneur et la vôtre nous désirons en éviter le retour. » Ici vient un véritable règlement sur le service en campagne, dont je me contente de résumer les points principaux. Dans les marches ou dans les haltes, personne ne doit quitter le poste qui lui est assigné par les hejtmans (capitaines) et cela sous peine de mort, *sans acceptions de personnes*. Il est douteux que les armées féodales des croisés connussent une discipline

aussi absolue et surtout aussi égalitaire. Cet article suffit déjà à nous expliquer en partie les succès de Zizka.

Le suivant interdit « sous les peines les plus grandes » les violences inutiles ; que personne ne mette le feu, sauf ceux qui en auront reçu l'ordre. Puis reparaît l'idée religieuse qui domine la vie entière des « combattants de Dieu. » Avant de se mettre en marche, avant d'entreprendre une œuvre quelconque ou de donner un ordre, tout soldat doit « prier d'abord le Seigneur, s'agenouiller devant le corps de Dieu, et le supplier d'accorder son secours, de faire triompher sa cause pour la gloire de son nom, pour le salut des fidèles. » Après avoir prié, les chefs disposeront chaque compagnie en rangs chacune sous son drapeau ; on donnera le mot d'ordre et on se mettra en marche ; chaque compagnie restera groupée autour de son drapeau sans se mêler aux autres ; elle devra se garder en avant, en arrière et sur les flancs, suivant les ordres donnés. S'il se produit quelque dommage par suite d'imprudence, de retard, soit dans les combats, soit dans les grand'gardes, les coupables seront punis de mort, fussent-ils princes ou seigneurs, sans aucune acception de personnes. Le pillage n'est pas interdit, mais nul n'en doit tirer profit pour son compte ; après la prise d'une ville, d'un château et d'une forteresse, tous les objets enlevés doivent être mis en commun et déposés dans un endroit désigné par les *chefs ; là* ils seront partagés entre les riches et les pau-

vers ; nul n'a le droit de rien garder pour lui sans permission. Si quelqu'un commet ce crime, qu'il soit traité comme le fut Hacan pour avoir dérobé le manteau des filles du roi. Cette allusion, obscure sans doute pour plus d'un lecteur, à un passage du livre de Josué [1], prouve à quel point le texte des Ecritures était familier aux guerriers du Tabor. Dans la Bible, le soldat pillard est lapidé. Zizka, en menaçant de mort celui qui imiterait son exemple, a soin d'ajouter que le châtiment atteindra tout coupable, fût-il « prince, seigneur, chevalier, page, bourgeois, artisan ou laboureur. » Voilà un principe nouveau, que le moyen âge n'avait pas connu et que la société moderne n'a pas introduit sans longues luttes même dans les armées.

Les coups, les blessures, les rixes, les vols ne sont pas moins rigoureusement interdits que le pillage. « Nous ne voulons, dit l'*Ordre*, souffrir parmi nous ni les infidèles, ni les désobéissants, ni les menteurs, ni les joueurs, ni les ivrognes, ni les débauchés, ni les adultères, ni les femmes de mauvaise vie. Le frère Jean Zizka et les autres seigneurs, capitaines, chevaliers, bourgeois, artisans, veulent, avec l'aide du Seigneur, châtier tous les désordres par les coups, la décollation, la pendaison, le feu et toutes les vengeances possibles. »

Le Dieu qui inspire ces paroles ardentes n'est pas assurément le doux crucifié du Golgotha ; c'est le sévère

[1] Jos. VII, 18-26.

Jehovah de la Bible, l'impitoyable vengeur des lois outragées. Nourris de l'Ancien Testament, les Taborites en ont retenu et en appliquent sans miséricorde les farouches leçons. La fin du manifeste est une sorte d'hymne à la fois religieux, patriotique et guerrier. « Si nous observons ces articles sauveurs, Dieu sera avec nous ; il nous prêtera sa sainte grâce et son secours ; pour combattre le combat du Seigneur il faut vivre bien, chrétiennement, dans la concorde et l'amour du Seigneur, remettre entre ses mains ses besoins, ses espérances, attendant de lui les récompenses éternelles. Nous vous prions donc, fidèles communes de toutes les provinces, vous aussi princes, seigneurs, chevaliers, pages, bourgeois, artisans, paysans, gens de tout état, et avant tout tous les fidèles Tchèques, de nous venir en aide. Nous voulons venger la cause de Dieu et de son saint martyre, affranchir la vérité de la loi divine, venir en aide aux fidèles de l'église et notamment de la *la langue tchèque et slave* et de toute la chrétienté, afin que les fidèles soient confondus ! Daigne le Dieu tout-puissant nous prêter son secours ainsi qu'à vous, afin que nous puissions vaincre ses ennemis et les nôtres. »

On remarquera dans ces dernières lignes le passage où Zizka évoque l'idée, assez nouvelle au moyen âge, de la patrie et de la nationalité. Elle se retrouve dans une des rares lettres qu'on a conservées de lui : « Songez, écrit-il à ses compatriotes de Domazlice [1], au pro-

[1] *En allemand* Taus, petite ville sur les frontières de la Bavière.

pagateur de notre foi, au Seigneur Jésus-Christ ; luttez contre les injures que vous font les Allemands, prenant pour exemple les anciens Tchèques, qui savaient défendre la cause de Dieu et la leur.

» Nous viendrons bientôt à votre secours contre les ennemis de Dieu et les destructeurs de la terre bohême ; dites donc à vos prêtres que dans leurs sermons ils excitent le peuple contre l'Antéchrist ; allez dans les assemblées et excitez tous ceux à qui leur âge le permet à se lever au premier signal. Nous viendrons bientôt vous trouver ; ayez donc de la bière, du pain, du fourrage et toutes les armes nécessaires. Car voici le temps de marcher non seulement contre les ennemis du dedans, mais aussi contre ceux du dehors. Souvenez-vous de votre premier combat, où petits contre des grands, peu contre beaucoup, mal vêtus contre des guerriers bien équipés, vous avez si vaillamment combattu. La main de Dieu ne s'est pas encore retirée de nous ; et ayez donc confiance en lui et soyez prêts. »

Le sectaire chez Zizka fut toujours doublé d'un capitaine. Ses soldats avaient la foi pour laquelle le chrétien enthousiaste sait exposer sa vie ; il leur apprit à la ménager, ce qui est le premier devoir de l'homme de guerre ; il leur imposa une discipline de fer que leurs adversaires ignoraient. Il créa pour eux une tactique nouvelle. Ainsi s'expliquent à la fois ses succès et la terreur qu'il inspirait à ses ennemis. Le prestige de son nom et l'autorité de son génie persistèrent même après

sa mort ; les Tchèques ne succombèrent que le jour où leurs adversaires réussirent à les diviser ; ils ne purent être vaincus que par eux-mêmes. On conçoit que la légende se soit emparée de bonne heure de cette figure puissante et originale. Elle ne perd rien à entrer dans l'histoire, elle y garde encore je ne sais quelle farouche grandeur. S'il est des héros plus cléments, il n'en est guère au fond de plus respectables. Le pays qui a eu l'honneur de voir naître un Jean Hus n'a point à rougir d'avoir produit un Jean Zizka.

LE

ROMAN RUSTIQUE EN BOHÊME

Il est peu de pays où le nom et les œuvres de Mme George Sand soit plus populaires qu'en Bohême. Le peuple tchèque est particulièrement reconnaissant au grand écrivain qui a raconté la vie de Zizka, et qui dans *Consuelo* a su tracer une si fidèle esquisse des souffrances de la nation bohême au XVIIIe siècle. George Sand n'a pas seulement des traducteurs en Bohême, elle y compte aussi des disciples et des imitateurs. La renaissance littéraire qui s'est accomplie à Prague depuis un demi-siècle a produit des œuvres en tout genre, parmi lesquelles le roman occupe une place considérable. Une femme de grand talent et de grand cœur, Mme Moujak Svietla, est aujourd'hui considérée comme le premier romancier de la Bohême. « C'est notre George Sand, »

aiment à dire d'elle ses compatriotes. Mme Svietla a débuté dans la littérature en 1858, et depuis cette époque elle n'a cessé de publier chaque année des nouvelles ou romans qui ont été accueillis par le public avec une faveur toujours croissante. Parmi ses productions, les critiques slaves se plaisent surtout à signaler *la Première Bohême* (*Prvni Czeska*), *le Baiser* (*Hubiczka*), *la Croix du ruisseau* (*Kriz u potoku*), *le Roman du village* (*Vesnicky Roman*). Ce dernier ouvrage nous a paru digne de fixer l'attention des lecteurs français. *Le Roman du village* a déjà eu deux éditions, et fait aujourd'hui partie d'une collection qui n'est pas tirée à moins de vingt mille exemplaires. Arrangé en drame, il a obtenu un grand succès sur l'un des théâtres de Prague. En le réduisant aux proportions d'une simple nouvelle, nous nous sommes appliqué à respecter non-seulement les caractères, mais aussi les traits de mœurs locales qui lui donnent une saveur particulière, et qui en font une œuvre pour ainsi dire nationale. Au milieu des échecs et des déceptions qu'ils ont eu à subir depuis quelques années, les Tchèques se consolent et se réconfortent par les chants de leurs poètes et les récits de leurs historiens. Puisse *le Roman du village* appeler l'attention du public français sur une littérature jusqu'ici trop peu connue, et qui mérite d'autant plus de l'être qu'elle contribue puissamment à tenir le germanisme en échec dans le cœur de l'Europe.

I

A quelques milles au nord de la ville de Mlada Boleslav, que les Allemands appellent Jung-Bunzlau, s'élève le Mont-Jestied. Depuis des siècles, il marque la limite entre les Allemands et les Slaves. Les bois pittoresque qui en revêtent les flancs sont peuplés de poétiques légendes : là, dans les nuits orageuses, on entend courir et aboyer des meutes de chiens fantastiques : là jaillissent des sources argentées auprès desquelles dansent le soir les esprits des eaux, tandis que les nymphes de la forêt peignent leurs blonds cheveux à la lueur de la lune naissante.

Aux pieds du Jestied s'étend le hameau de Svietla, dont le blanc clocher attire de loin les regards du voyageur. C'est le dernier poste avancé de la nation bohême ; dans cette humble église, le pèlerin tchèque peut encore, avant d'entrer chez les Allemands, entendre louer Dieu dans sa langue maternelle. Le peuple de la contrée garde vaillamment cette frontière d'une nationalité d'autant plus aimée qu'elle est plus restreinte et plus menacée. Il se distingue par je ne sais quoi de vif et de méridional ; on loue son esprit, sa gaîté, son humeur. Les femmes sont grandes et presque aussi fortes que les hommes ; elles les remplacent le plus souvent dans les travaux des champs, car le pays de Jestied est pauvre et ne peut nourrir tous ses enfants. Beaucoup se font co-

quetiers et colporteurs. L'homme de Jestied aime avant tout sa liberté, il n'entre pas volontiers au service, et il est rare qu'il apprenne un état. Après avoir couru le monde et gagné quelques centaines de florins, il revient généralement finir la vie dans ses montagnes.

Avec les progrès de ce que nous appelons la civilisation, la physionomie de cette contrée et celle des paysans tendent peu à peu à se transformer : les légendes disparaissent, les fées des bois cèdent la place aux prosaïques forestiers. Cependant plus d'un récit fantastique égaie encore les longues veillées du soir ; à ces récits se mêlent parfois des histoires vraies, histoires d'amour, histoires de jalousie amère, d'illusions déçues, de cœurs brisés, qui font rêver les jeunes garçons et pleurer les jeunes filles. Le héros de l'aventure que nous allons raconter dort sous la pierre du cimetière, mais son souvenir est toujours vivant. Les mères, quand on parle de lui, voudraient avoir des fils qui lui ressemblent, les filles le donnent pour modèle à leurs soupirants, jeunes et vieux le proposent en exemple et bénissent sa mémoire.

Il s'appelait Antoch Jirovets. Il était, il y a de cela bien longtemps, le plus beau et le plus riche fermier de tout le cercle de Mlada Boleslav. Il avait le visage blanc comme une jeune fille, les cheveux souples et brillants ; il se tenait droit comme un cierge, et marchait comme un prince. Jamais il ne restait le soir à l'auberge, jamais il ne jouait aux cartes, personne ne l'avait vu ivre.

Jamais les domestiques de la ferme n'entendaient de lui un mot brutal, et pourtant ses biens étaient immenses : bois sur la montagne, cultures sur les pentes des coteaux, prairies dans la vallée, tout était à lui. Les grands seigneurs du voisinage le traitaient presque comme leur égal, et il n'en était pas plus fier. Antoch n'était pas né dans une condition aussi digne d'envie ; il ne l'avait acquise qu'après de bien âpres vicissitudes.

Il était né dans une pauvre chaumière, aux flancs de la montagne. Son père, simple bûcheron, était mort sans l'avoir connu. Sa mère vivait du travail de ses mains ; l'été elle servait dans les fermes, l'hiver elle filait ; de bonne heure elle habitua son fils aux rudes leçons de la misère. Elle avait été fort belle ; dans sa jeunesse, les riches partis ne lui avaient pas manqué, mais elle n'avait pas voulu d'un mari qui pût lui reprocher un jour sa pauvreté. Veuve à vingt ans, la mère d'Antoch aurait pu aisément se remarier ; elle refusa toute proposition. « J'aurais honte, disait-elle, de me présenter un jour devant Dieu avec un autre homme que mon premier mari. Je ne veux pas que mon fils insulte à la mémoire de son père en donnant à un autre le titre qu'il n'a pu lui donner à lui-même. Je saurai bien l'élever seule. »

Elle l'éleva en effet. Dès l'âge de sept ans, elle le mit en service ; le juge du pays, le *rychtarz*, comme on disait alors, le chargea de garder ses troupeaux. Il n'eut point à s'en repentir ; l'enfant était alerte au travail,

obéissant, docile, incapable de mensonge et plein de reconnaissance pour son bienfaiteur. Le juge et sa femme le prirent en affection. Ils n'avaient qu'un enfant, une petite fille malingre et chétive ; Dieu leur avait refusé un garçon. Souvent ils regardaient Antoch avec un œil d'envie, et, malgré eux, ils reportaient sur lui l'affection qu'ils avaient réservée à ce fils longtemps imploré et vainement attendu.

C'était surtout la femme du juge, la *rychtarka* [1], qui regréttait de n'avoir point de fils ; la plus grande partie de la fortune venait de son côté, et elle songeait avec amertume que ces biens auxquels s'était si longtemps attaché le nom de sa famille passeraient dans des mains étrangères. Elle ne dissimulait pas son chagrin, et l'on prétendait dans le pays qu'elle se livrait à des pratiques défendues pour obtenir l'héritier tant désiré. La nuit, des voyageurs attardés l'avaient aperçue seule dans un carrefour, des femmes, qui se rendaient à Turnov de grand matin, l'avaient vue dans la forêt marcher à reculons, le sang coulait de ses mains ; le soir, plus d'une fois, elle s'était glissée à la lisière du bois vers la demeure du vieux Mikusa. Personne ne prononçait le nom de cet homme sans horreur ; il n'était pas admis à la communion, et ne pouvait pas même entrer à l'église.

La rychtarka était beaucoup moins aimée que son mari ; elle était d'un caractère fier et impérieux, vio-

[1] En Bohême comme en Allemagne la femme porte le titre de son mari.

lente et capricieuse dans ses haines comme dans ses affections. Elle donnait beaucoup aux pauvres, traitait bien ses domestiques ; mais on assurait qu'elle agissait moins par bonté de cœur que par intérêt et par vanité. Son mari supportait toutes ses fantaisies, et la paix du ménage était rarement troublée.

Tous les samedis soir, Antoch allait trouver sa mère ; il lui racontait ses travaux de la semaine, les gens qu'il avait vus, ce qu'il avait entendu, même ce qu'il avait pensé. Par ses leçons et ses conseils, elle développait en lui le sentiment du devoir, dont sa vie entière lui donnait l'enemple. Chaque jour, ses maîtres s'attachaient à lui de plus en plus, sa maîtresse surtout : elle paraissait le préférer même à sa fille ; il la respectait et l'aimait comme sa propre mère. Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, il cessa de paître les troupeaux et devint valet de ferme. Ce fut un beau jour dans sa vie que celui où il mit pour la première fois les chevaux à la charrue. Le juge lui donna un ducat d'or, et sa femme un beau fouet neuf ; sa mère était tout exprès descendue de la montagne pour voir s'il aurait bonne mine avec son attelage. Les jeunes filles avaient fait des couronnes à ses chevaux ; il avait un bouquet à son chapeau et un autre à sa boutonnière, on eût dit un fiancé. Fier d'avoir débuté sous de si heureux auspices, Antoch prit goût à la besogne. Son attelage était le plus beau de tous, sa charrue la mieux entretenue ; les champs que son maître lui confiait étaient les mieux cultivés.

Ses camarades prétendaient qu'il avait recours à quelque sortilège ; ils l'observaient souvent pour le prendre en flagrant délit, surtout le vendredi saint, car celui qui ce jour-là peut tuer un hibou, en faire sécher les intestins, les réduire en poudre, les mêler à la dent d'un mort, et jeter ce mélange dans l'avoine de ses chevaux, celui-là aura toute l'année des chevaux gras, luisants et dispos. Le juge qui ne croyait pas aux sortilèges, s'attachait de plus en plus à Antoch ; un jour il lui annonça qu'il voulait le garder toujours auprès de lui, et qu'il avait mis de côté une somme importante pour le racheter du service militaire. Du reste tout le monde se plaisait à louer Antoch, sauf pourtant les filles du pays. Il était, comme elles aimaient à le dire, le plus beau gars des environs : elles lui faisaient mille agaceries ; elles l'invitaient à danser, et il ne s'occupait point d'elles, — pas du moins comme elles l'auraient souhaité. Il savait danser et rire au besoin quand l'occasion se présentait, mais il ne la cherchait point. Pas une fille ne pouvait se vanter qu'il lui eût murmuré quelques mots d'amour ou dérobé un baiser. Elles s'en plaignaient parfois à sa maîtresse, qui lui reprochait son indifférence : il restait sourd à ses reproches, et après chaque bal il retournait seul à la maison.

Quand la fille du juge eut atteint seize ans, on la maria, non sans peine, à un meunier des environs ; sotte et contrefaite, elle n'avait d'autres attraits qu'une dot assez belle. L'époux qu'on lui donna passait pour

un homme brutal, égoïste, avare ; la pauvre fille n'avait pas le droit de choisir, elle se résigna, et huit jours après la noce elle alla demeurer au moulin de son mari, à quelques milles de là. Presque aussitôt le juge tomba gravement malade, il fallut faire venir le médedin, qui donna peu d'espoir. Informé du danger, le gendre accourut, amenant avec lui un homme d'affaires ; il dicta au moribond un testament par lequel il se faisait léguer tous les biens. Encore toute en proie à sa douleur, la rychtarka n'éleva pas la moindre objection ; le gendre remit le testament à l'homme d'affaires, chargé de le faire enregistrer après le décès du juge, suivant le vœu de la loi.

Le juge était à peine enterré que le meunier vint s'installer à Jestied ; il donna bientôt raison à ceux qui l'avaient accusé d'être brutal et avare. Sûr de l'indifférence de sa femme, voyant sa belle-mère anéantie par la douleur, le premier jour il réduisit les gages des gens de la maison, le lendemain il avertit les pauvres qu'il ne leur ferait désormais l'aumône que le vendredi saint ; le troisième jour, il annonça l'intention de couper un bois tout entier pour payer les frais de la succession. Antoch était fort triste : il aimait le juge comme son père ; il craignait en outre d'être renvoyé par le nouveau maître. Sa présence en effet gênait singulièrement le meunier ; mais il fallait trouver un prétexte, et la conduite d'Antoch n'en fournissait aucun. Bientôt il apprit que le meunier l'avait signalé aux autorités

comme un sujet que les recruteurs feraient bien de ne pas oublier. Le juge n'avait pas encore versé la somme destinée au rachat. Devenir soldat, renoncer à cette vie champêtre qu'il aimait tant, aliéner à tout jamais sa liberté, cette seule idée remplissait Antoch de terreur. Il n'osait en parler à sa mère de peur de l'attrister ; parfois il songeait à s'enfuir. La rychtarka était encore trop abîmée dans sa douleur pour qu'on pût aborder avec elle un pareil entretien.

Cette situation se prolongea pendant six semaines. La rychtarka errait dans sa maison comme un corps sans âme ; elle ne s'était point attendue au coup terrible qui l'avait frappée. Son mari mort, que lui restait-il ? Une fille presque imbécile, un gendre bourru et égoïste. Elle passait ses journées au cimetière et ses nuits à pleurer.

Un soir, en revenant du cimetière, elle cueillit quelques touffes d'herbe pour les donner elle-même à une vache que le juge affectionnait particulièrement. C'était une fort belle bête qui portait la tête haute ; à cause de ses grands airs, on l'appelait *la comtesse*. Quand la rychtarka entra dans l'étable pour caresser la favorite, la comtesse n'y était plus. La veuve apprit d'un berger que son gendre l'avait vendue le jour même. Ce fut pour elle un grand chagrin.

— Si j'avais su, dit-elle en entrant au meunier, que tu voulais vendre la comtesse, je te l'aurais achetée moi-même, — et elle se mit à pleurer.

— Pourquoi faire ? reprit l'autre. Est-ce qu'on ne

vous donne pas assez de beurre ou de lait? Qu'avez-vous besoin de cette bête.

— Je ne me plains pas de manquer de quoi que ce soit, répliqua la rychtarka ; mais je tenais à conserver cette vache parce que mon mari l'aimait beaucoup.

— Et où l'auriez-vous mise, cette bête? demanda brutalement le meunier, tout en distribuant à ses domestiques une soupe où l'eau était assurément moins rare que le pain.

Ce fut un rude coup pour la rychtarka. Elle se contint cependant, et reprit : — Vos étables sont pourtant assez grandes ; quand on a de la place pour trente bêtes, on peut bien en loger trente et une.

— Non pas ; s'il vous plaît de garder une vache, mettez-la en pension où vous voudrez ; je n'entends pas héberger vos animaux.

La rychtarka devint pâle comme le mouchoir qu'elle tenait à la main ; elle jeta les yeux sur sa fille, qui, avec son apathie habituelle, soupait fort tranquillement. Les gens de la maison semblaient atterrés, mais pas un n'osait prendre le parti de l'ancienne maîtresse contre le maître nouveau. Ils restaient immobiles, les yeux fixés sur leurs assiettes ; on eût dit qu'ils y cherchaient les rares morceaux de pain que la parcimonie du meunier avait pu y laisser tomber. Antoch n'était pas là. La veuve ne dit pas un mot. Au lieu d'aller s'asseoir à la place qui lui était réservée, elle sortit lentement en étouffant ses larmes ; à l'expression de son visage, les

assistants purent deviner que les choses n'en resteraient pas là.

Le lendemain, la rychtarka se leva de bon matin; elle mit sa toilette de grand deuil. — Je vais à Reichemberg commander une croix pour le tombeau de mon mari, dit-elle à la servante qui lui apportait son déjeuner. — En effet, elle partit dans la direction de l'Allemagne [1]: mais, quand elle fut entrée dans le bois et bien sûre qu'on ne pouvait plus la voir du village, elle tourna brusquement à droite et descendit dans la vallée de Doub. Elle ne rentra que tard à la maison; le meunier ne paraissait même pas s'être aperçu de son absence, et ne lui demanda d'où elle venait. Elle sortit et se rendit au cimetière. Arrivée sur le seuil de l'enclos des morts, elle s'arrêta, et ses regards interrogèrent curieusement le crépuscule.

D'ordinaire ses yeux se mouillaient dès qu'elle apercevait le tertre gazonné sous lequel dormait son mari; cette fois ils rayonnaient de joie : un homme était assis auprès du tombeau, et cet homme était Antoch. Il paraissait plongé dans une profonde rêverie; la rychtarka s'approcha et lui mit la main sur l'épaule, ses yeux étaient inondés de larmes. Elle l'apostropha non pas comme à l'ordinaire d'une voix douce et maternelle, mais d'un ton brusque et saccadé. — Je n'aurais pas cru que tu prendrais si à cœur les menaces du meunier :

[1] Reichemberg est encore en Bohême, mais on y parle l'allemand; pour les Tchèques, c'est déjà l'Allemagne.

il répète à tout venant qu'il veut te faire soldat. Te voilà tout en pleurs comme si tu avais déjà les dragons à tes trousses. Je te croyais plus de courage.

— Vous vous trompez, répliqua Antoch, si vous croyez que c'est la peur qui me fait redouter le métier de soldat. Ma mère m'a enseigné que nous sommes tous dans la main de Dieu, et qu'il ne tombera pas un cheveu de notre tête sans sa permisson. Ce n'est pas pour ma vie que je crains, c'est pour ma liberté... Ah ! je voudrais mourir. Chaque soir, je viens ici au tombeau de mon père adoptif, et je lui demande conseil. Parfois je songe à m'enfuir ; mais que deviendrait ma mère ? Jusqu'ici elle ignore le sort dont je suis menacé, je n'ai pas eu le courage de lui en parler.

La rychtarka secoua la tête. — T'enfuir, mauvais moyen ! J'en connais un meilleur,... le meilleur de tous... — En disant ces mots, sa voix tremblait. Elle releva brusquement son voile et fixa ses yeux sur Antoch ; ils semblaient lancer des éclairs. Elle était vraiment belle ainsi, au mileu de ces tombes, dans son noir costume de veuve, sous la pâle lueur de la lune.

Antoch frémit sous ce regard ; son cœur battait, il lui semblait que je ne sais quoi d'étrange allait s'accomplir dans sa vie. — Quel est donc, dit-il en balbutiant, ce moyen que j'oublie ?

— Te marier, répondit avec effort la rychtarka.

— Me marier ? Je ne méritais pas de votre part une pareille ironie dans un tel moment. Vous savez bien

que je ne fais la cour à aucune fille. Pauvre, elle ne pourrait me racheter ; riche, elle ne prendra pas un simple valet de ferme.

— Si... si... j'en connais une ; mais elle n'est ni jeune, ni jolie.

Antoch se mit à réfléchir. — Que voulez-vous dire ? Je ne songe pas au mariage ; cependant je ne suis pas comme les autres jeunes gens, je ne tiens ni à la jeunesse ni à la beauté. Si je rencontrais une femme raisonnable, bonne, affectueuse, je n'hésiterais pas un instant.

— Dis-tu vrai ?

— Sans doute. Le sang me bouillonne au cœur quand je songe qu'ils veulent me faire soldat ; mais cela ne sera pas, je me tuerais plutôt. Malheur à celui qui m'a dénoncé, à ce meunier, à ce misérable qui vous insulte, qui veut enlever un fils à ma mère et à moi ma liberté !

— Ecoute, Antoch, reprit la veuve d'un ton énergique, nous avons tous deux le même ennemi. Tu sais comme mon gendre me traite, tu sais le mal qu'il te veut. Antoch, il faut nous allier tous deux contre lui. Ce matin, j'ai dit que j'allais à Reichemberg ; mais je suis allé à Doub, au tribunal. J'ai annoncé que je n'entendais point abandonner mes biens à mon gendre : la ferme vient de moi ; mon mari ne pouvait pas l'aliéner. J'ai appris que le testament n'était pas encore enregistré, que par conséquent il est nul, je rentre en

possession de mes biens, je paie à ma fille sa dot jusqu'au dernier kreutzer, je chasse mon gendre. Antoch, tu sais que mon mari t'aimait comme son propre fils. Il a souvent répété qu'il serait heureux de voir nos biens entre tes mains ; si tu avais eu quelque chose, nous n'aurions jamais donné notre fille à un autre. Aujourd'hui tu peux te venger et me venger en même temps. Antoch, veux-tu être mon mari ?

Antoch n'eut pas la force de répondre ; il était pour ainsi dire anéanti par le bonheur inespéré qui lui survenait ; il laissa tomber va main dans celle de la veuve. Tout se fit ainsi qu'elle avait dit. Elle rentra dans ses biens, racheta Antoch du service militaire, et l'épousa. Le meunier et sa femme furent chassés honteusement de cette maison où ils avaient prétendu si insolemment dominer. Ils partirent de nuit pour éviter les rires des voisins, et allèrent cacher leur honte dans leur moulin. Personne ne les regretta.

Pendant plusieurs années, tout alla pour le mieux dans le nouveau ménage. Antoch avait toujours eu l'esprit sérieux et le cœur froid ; il aimait sincèrement sa femme, il se rappelait ce qu'elle avait fait pour lui dans sa jeunesse, il était reconnaissant de la fortune qu'elle lui avait donnée. La rychtarka était fière d'avoir pour mari un homme auquel les plus belles filles du canton n'avaient jamais pu arracher ni un mot ni un regard d'amour. Plus d'une fois elle avait été la confidente de leur dépit ; en épousant Antoch, elle avait satisfait tout

ensemble sa vanité de femme et ses ressentiments de belle-mère outragée ; il l'avait vite consolée de la perte de son premier mari, et la mélancolique veuve était devenue une femme riante et heureuse. Elle donna successivement à Antoch deux fils beaux comme leur père ; rajeunie par cette double maternité, elle oubliait les années qui la séparaient de son mari ; lui-même n'y songeait point.

Pour lui être agréable, elle avait songé à faire venir dans leur maison la vieille mère Jirovets ; mais celle-ci refusa constamment de quitter la pauvre chaumière qu'elle habitait.

— Je suis née dans la montagne, disait-elle, et j'y veux mourir.

Elle montrait d'ailleurs beaucoup de froideur vis-à-vis de sa belle-fille ; jamais elle ne voulut accepter d'elle ni le moindre cadeau ni le moindre secours. Autrefois, quand elle rencontrait la rychtarka, elle la remerciait affectueusement des soins qu'elle avait pour son fils, maintenant elle évitait presque d'aller chez elle. En vain son fils la priait-il d'avoir quelques égards pour sa bru.

— Que veux-tu, disait-elle, que je fasse dans une maison où tu es toi-même étranger ? Comment veux-tu que j'accepte ce qui n'est pas à toi, ce que tu n'as pas gagné du travail de tes mains ?

— Pour la fléchir, Antoch lui racontait le danger

qu'il avait couru d'être soldat, comment sa femme l'avait racheté du service militaire.

— J'aurais dix fois mieux aimé te voir soldat que marié à une femme riche et orgueilleuse. Tu t'es mis dans un pire esclavage... Dieu sait ce que le ciel te réserve.

— Antoch eut beau prier, conjurer sa mère, tous ses efforts furent inutiles ; elle avait refusé d'aller à la noce, elle refusa également d'assister au baptême de ses petits-fils. La rychtarka affectait de ne voir dans cette conduite qu'une manie de vieille femme ; mais, tout en plaisantant avec son mari, elle sentait que la mère Jirovets avait raison, et elle la redoutait. Quant à Antoch il jouissait en paix de son bonheur ; maître d'une grande exploitation agricole, il y appliquait toutes les ressources de son intelligence et de son activité ; il était l'oracle et le modèle de ses voisins. Il tenait à montrer qu'il ne voulait pas se laisser nourrir par sa femme, et qu'il saurait augmenter la fortune commune. Seule la mère Jirovets ne s'associait pas aux louanges que l'on donnait partout à son fils. Elle évitait autant que possible de lui parler de sa femme ; en revanche, elle se faisait souvent amener ses petits-fils, pour lesquels, malgré sa pauvreté, elle tenait toujours quelque friandise en réserve.

Antoch avait une affection profonde pour sa femme. Quand elle montait auprès de lui dans leur voiture, revêtue de son grand manteau en velours noir de Mora-

vie, elle lui semblait la plus belle femme du monde. Leur bonheur aurait pu durer bien longtemps, si la rychtarka eût été aussi raisonnable que son mari. Dans les premiers temps, elle n'avait pas espéré tant d'affection de lui, elle avait été charmée de celle qu'il lui témoignait, puis elle s'y était habituée, et elle avait fini par la trouver insuffisante. Les moindres absences d'Antoch lui semblaient d'une longueur insupportable ; elle courait le chercher dans les champs. Lorsqu'il essayait de parler avec elle de ses travaux ou de leurs affaires, elle s'efforçait toujours de détourner la conversation ou de la ramener sur elle-même ; quand il appelait à lui les enfants, elle les écartait avec un mouvement de jalousie. S'il allait sans elle quelque part, elle se prenait à pleurer, et lorsqu'il revenait, elle se jetait à son cou, comme s'il eût échappé à un grand danger.

Les voisins riaient de cette tendresse exagérée et engageaient Antoch à y prendre garde ; mais il défendait sa femme, il était touché de son affection et ne la redoutait point. Parfois, en la voyant se torturer sans nécessité, il lui donnait de bonnes paroles et s'efforçait de lui faire entendre raison. Alors elle se mettait à fondre en larmes et lui reprochait sa froideur. S'il se taisait, elle prenait son silence pour du dédain et sanglotait de plus belle. Antoch, dans les premiers temps, ne se laissa pas trop émouvoir par ces petites scènes de la vie conjugale ; peu à peu il en fut douloureusement affecté. Il devint susceptible et nerveux ; le moindre

propos de sa femme le blessait, sans qu'elle y eût mis souvent mauvaise intention. Elle avait pourtant ses bons jours et ses bons moments; mais il se défiait d'elle et demeurait inaccessible. De là pour sa femme un nouveau sujet de plaintes et de larmes.

Ainsi chaque jour l'abîme devenait entre eux de plus en plus profond. Antoch sentait combien sa mère avait eu raison; cependant il était résolu à tout souffrir avec résignation. Cette résignation, loin de calmer la rychtarka, l'aigrissait encore davantage. La jalousie la mordait au cœur; à force de chercher des griefs contre son mari, elle finissait par croire à la réalité de ceux que lui forgeait son imagination. Elle le poursuivait d'allusions étranges qu'il feignait de ne pas comprendre; elle l'épiait sans qu'il s'en aperçût. La tristesse qu'Antoch ne savait plus dissimuler la confirmait dans ses soupçons. Sans doute il ne l'avait épousée que par spéculation; en acceptant sa main, il avait compté sur sa mort prochaine. Elle se rappelait qu'en sortant de l'église elle avait vu voler un corbeau noir, symbole de la mort, et non pas une colombe, messagère de l'amour fidèle. La situation se tendait de plus en plus, une crise devenait inévitable.

C'était le jour de la fête du village. Tout le monde dans la ferme était allé prendre part aux divertissements; filles et garçons avaient mis leurs plus beaux costumes pour danser. Seuls Antoch et sa femme étaient restés à la maison. Autrefois cette journée était si gaie

pour la rychtarka ; elle était si fière quand, avec sa grande robe de soie, avec sa belle chaîne d'or, elle ouvrait la danse. Maintenant elle était là, vieillie, dédaignée, tandis que son mari s'épanouissait dans tout l'éclat de sa beauté.

— J'irais bien à la musique, lui dit-elle, mais il me faudrait ici une fille de confiance pour garder les enfants et la maison. Malheureusement...

— Quoi malheureusement ? est-ce que tu n'as pas le moyen de prendre une servante de plus ?

— Si, si... mais je ne voudrais pas de scandale dans la maison...

— Que veux-tu dire ?

La rychtarka éclata enfin ; il fallut bien qu'Antoch se décidât à comprendre ce qu'il s'efforçait depuis si longtemps de vouloir ignorer. Ce fut pour lui un coup de foudre ; un moment il crut qu'il ne pourrait se contenir, et il faillit lever la main sur sa femme. Il resta cependant maître de lui ; accablé, étourdi, à demi fou, il sortit brusquement sans savoir de quel côté il allait se diriger. Son front était brûlant, ses veines gonflées ; le cœur lui battait à rompre sa poitrine ; longtemps il marcha. La nuit était venue, dans l'auberge du village retentissait la musique qui appelait à la danse filles et garçons. L'an dernier encore, Antoch avait mené sa femme à la musique : il avait dansé avec elle, et les voisins les avaient regardés d'un œil d'envie. Pour la première fois, ce jour-là ils étaient séparés, lui errant

seul dans la campagne, elle pleurant seule au coin du foyer abandonné. Elle pleurait. — Etait-ce donc sa faute si elle aimait trop son mari? Pendant tant d'années, elle avait été si bonne pour lui; enfant, elle avait été sa mère adoptive; homme, elle était devenue volontairement sa femme, et la mère de ses enfants. — Antoch ne put résister à tous ces souvenirs; il retourna chez lui, bien résolu à tout oublier, à demander pardon du mal qu'on lui avait fait.

En rentrant, il trouva sa femme assise près du poêle, dans la même attitude qu'au moment où il l'avait quittée. Jamais femme n'entendit de la bouche de son mari des paroles plus tendres, plus affectueuses que celles qu'Antoch adressa en ce moment à la rychtarka. Elle pouvait, en l'écoutant, assurer à jamais son bonheur; l'orgueil la perdit: en le voyant si humble, si résigné, elle crut devoir prendre vis-à-vis de lui le ton de l'offense et du reproche. Elle pensait se relever à ses yeux, elle se perdit pour jamais. Antoch l'écouta en silence, croisa les bras sur sa poitrine et baissa la tête. Quand la rychtarka eut fini son discours, elle s'avança vers le berceau où dormaient ses enfants, les enleva dans ses bras, et annonça d'un air tragique qu'elle quittait désormais cette chambre où elle avait vécu avec lui depuis le jour de son mariage. Elle s'imaginait que cette démarche effraierait Antoch, qu'il allait s'humilier encore, se jeta à ses genoux, demander grâce; elle se trompait. Il ne bougea point, il ne tourna même pas la

tête vers elle, quand elle franchit la porte ; il la laissa monter vers la chambre d'amis... Désormais tout était rompu entre eux deux.

Le lendemain matin, quand sa femme se présenta devant lui, il la traita comme une personne absolument étrangère. Elle avait cru que sa retraite produirait sur lui une certaine impression ; il n'y fit même pas la moindre allusion. Elle fut frappée de l'expression de son visage ; on y lisait une froide et impassible indifférence. Il semblait que durant cette nuit fatale Antoch eût vieilli de dix ans, des rides sillonnaient son front ; il était pâle comme un mort. Poussés soit par la curiosité, soit par une sorte de repentir, la rychtarka essaya de lui adresser la parole ; il ne répondit pas. C'était le lendemain de la fête ; Antoch ne lui offrit pas de la conduire à l'église, elle s'y rendit seule. Antoch alla chez sa mère chercher des consolations et des conseils. En rentrant chez lui, il donna l'ordre à la servante de porter ses hardes dans une chambre jusqu'alors inhabitée et d'y faire son lit. La séparation était consommée.

II

A son réveil, Antoch se rendit chez l'aubergiste, qui était un de ses bons amis, et lui emprunta cinq cents *florins*. — C'est, dit-il, pour une affaire que ma femme

doit ignorer. Au cas où quelque chose arriverait, ma mère vous garantit cette somme.

Comme il signait le reçu, l'aubergiste lui dit : — N'irez-vous pas voir aujourd'hui le jeu de coq ? J'y vais en ce moment ; voulez-vous venir avec moi ? Déjà hier on a remarqué votre absence.

Antoch n'osa résister à l'invitation, et suivit son créancier. Lorsqu'ils arrivèrent dans la prairie, la foule la remplissait depuis longtemps. Toutes les filles d'alentour étaient là ; chacune portait une petite baguette au bout de laquelle flottait un mouchoir de couleur ; à un moment donné, elles les agitèrent toutes ensemble pour saluer l'arrivée du cortège qui amenait le coq. Douze jeunes gars des plus vigoureux traînaient ou poussaient une brouette sur laquelle un coq était attaché ; ils affectaient de la traîner avec le plus grand effort, bien qu'il n'y eût sur la brouette d'autre fardeau que la pauvre bête, qui poussait des cris à fendre l'âme. Les vestes, les pantalons et les toques de ces jeunes garçons étaient faits de couleurs différentes. Devant la brouette, uu grand gaillard déguisé en bedeau portait une lanterne ! un autre, travesti en prêtre, était accompagné de deux enfants de chœur grotesques. Autour d'eux gambadaient le *komédiant* ou saltimbanque de la bande, et un diable cornu. Derrière la brouette marchait un corps de musique, qui jouait une marche funèbre. Les musiciens avaient leurs habits retournés et leurs toques à l'envers. C'était la parodie de l'enterre-

ment tel qu'il se fait en ce pays de virtuoses, où l'on ne saurait ni vivre ni mourir sans musique.

Après de nombreux détours le cortége arriva au milieu de la prairie. Il y fut accueilli par les rires et les applaudissements des spectateurs. Il s'arrêta près d'un tonneau peint en rouge, sur lequel un sabre était déposé. Les musiciens se rangèrent d'un côté, le prêtre et ses assistants de l'autre. On planta un pieu en terre, on y attacha le coq solidement, de façon toutefois que sa tête dépassât le sommet du pieu : ensuite le prêtre monta sur le tonneau et commença un beau sermon pour annoncer à l'honorable assistance que le coq avait été par ses nombreux péchés un objet de scandale, qu'il avait donné à la commune l'exemple des querelles, de la paresse, de la criaillerie, de la polygamie, qu'en conséquence il était condamné à la peine de mort, et allait être solennellement exécuté.

L'assemblée applaudit. Alors le prêtre tira de sa poche une grande feuille de parchemin, et annonça que le coq ne voulait pas quitter la vie sans faire son testament et sans laisser quelques souvenirs à ses voisins, pour se faire pardonner le scandale qu'il leur avait autrefois causé. Par ce testament, le coq léguait ses éperons au plus grand poltron du village, sa langue à la commère la plus bavarde, sa chair à celui qui serait assez adroit pour l'atteindre les yeux bandés et le décapiter.

Les musiciens se mirent à jouer un air de danse. Les

jeunes gens tirèrent au sort pour savoir qui d'entre eux marcherait le premier contre le coq. Le sort désigna Toma. On lui banda les yeux, on lui mit le sabre en main, le diable lui fit faire trois fois le tour du tonneau, le plaça juste en face du coq et lui donna le signal. Toma s'avança bravement; mais le diable et le *komediant* le suivaient, l'un pour l'étourdir de ses cris, l'autre pour agiter une sonnette à ses oreilles; les spectateurs criaient pour le dérouter. Arrivé à l'endroit où il croyait trouver le coq, Toma donna un coup de sabre, mais un si grand coup qu'il perdit l'équilibre et tomba par terre tout de son long. La foule éclata de rire, et Antoch ne put s'empêcher de partager l'hilarité générale. Ce spectacle le reportait aux jours heureux de sa jeunesse. Il avait été jadis le héros de ces fêtes : il était célèbre par son adresse à décapiter le coq. A voir la gaucherie et les mésaventures des concurrents qui mettaient tour à tour le bandeau, il lui prenait envie de se mêler à leurs jeux.

Au bout d'une heure, tous les jeunes garçons avaient défilé devant le coq sans réussir à l'atteindre; quelques spectateurs se tournèrent vers Antoch et l'invitèrent à essayer à son tour. Il résista quelque temps, puis entra dans la lice et manqua le coq comme les autres. Il ôtait son bandeau quand tout à coup une main vigoureuse lui arracha brutalement le sabre qu'il tenait encore; il vit devant lui une jeune fille, une grande et belle brune, en corsage rouge et en jupe noire; elle se fit bander les

yeux, pirouetta sur elle-même, et d'un pas ferme et décidé se mit à marcher dans la direction du coq, arriva devant lui, fit tourner le sabre trois ou quatre fois en l'air et lui abattit la tête. Les applaudissements éclatèrent de tous côtés; la jeune fille, sans paraître s'en émouvoir, ramassa dans l'herbe la tête du coq, la piqua au bout de son sabre, puis on la mit sur le tonneau, et on la porta en triomphe autour de la prairie.

Antoch avait suivi toute cette scène avec un intérêt fébrile; quand la jeune fille passa devant lui, portée sur les bras nerveux de ses admirateurs, il put voir combien elle était belle; son teint était un peu bronzé, mais ses yeux brillaient comme des grenats, ses lèvres comme du corail, ses dents comme des perles. Tout son visage respirait l'audace et la joie. — Quelle est cette fille? demanda Antoch à son voisin Toma.

— Ce n'est pas une fille, c'est, je crois, le diable en personne. C'est la nièce du cordier Prezak, qui vit là-bas à Prosek, dans la montagne. Elle était orpheline; il l'a adopté, et il a bien fait, car elle vaut deux garçons pour le travail.

— Je ne l'avais jamais vue.

— Ce n'est pas étonnant, elle est souvent à voyager avec son oncle sur les frontières de Saxe et de Prusse. Elle s'entend fort bien aux affaires; elle sait atteler et conduire les chevaux. Elle s'appelle Sylva.

Cependant la promenade triomphale était finie; la *jeune fille* descendit de son tonneau, et, tandis que la

foule se précipitait dans l'intérieur du village pour aller danser, Sylva s'efforçait de s'ouvrir un chemin dans la direction opposée.

— Ne viens-tu pas avec nous à la musique? lui demanda Antoch. — Cette fille bizarre l'intéressait; sa hardiesse lui plaisait.

— Pourquoi donc irais-je? répondit Sylva d'un air à la fois ironique et impertinent.

— Pour faire comme tout le monde.

— Je n'ai point l'habitude de faire comme tout le monde.

— Aujourd'hui tu serais la reine du bal; tu as vaincu tous nos jeunes gens, et tu as le droit de choisir ton danseur.

— Jolis danseurs, sur ma foi! Des garçons qui ne savent pas seulement tuer le coq! Je n'en voudrais pas pour tout l'or du monde. Ils ne sont bons qu'à porter jupon.

— Sylva éclata de rire, et continua de reculer dans la foule.

Malheureusement d'autres qu'Antoch avaient entendu ces propos impertinents. Les garçons, après avoir tenu conseil, coururent après elle; Antoch les suivit, bientôt il les eut dépassés. Il était dans une disposition d'esprit où l'on chercherait volontiers querelle à son meilleur ami; il lui semblait que Sylva avait voulu spécialement se moquer de lui; évidemment elle connaissait ses malheurs domestiques. Il voulait interroger cette étrange

fille, connaître le fond de sa pensée ; mais Sylva avait de bonnes jambes, elle était déjà sur la lisière du bois, elle allait s'y perdre. Antoch fit un effort désespéré, lui coupa la route, et la saisit par la taille.

— Tiens-la bien ! tiens-la bien ! criaient les jeunes gens tout essoufflés.

Sylva se débattait énergiquement ; Antoch l'étreignit comme avec une main de fer. Un moment, il sentit le cœur de Sylva battre sur sa poitrine ; ce fut pour lui une sensation étrange, il faiblit. Sylva profita de son émotion pour dégager une de ses mains.

— Lâchez-moi, murmura-t-elle, sinon prenez garde.

— Mais Antoch redoublait d'efforts. Tout à coup il sentit à la main droite une vive douleur, et s'aperçut que son sang coulait. Sylva lui avait donné un coup de couteau. Il fut obligé de lâcher prise, et, avant que ses camarades fussent arrivés à son secours, elle avait disparu.

— Tu nous le paieras, crièrent les garçons, qui se virent pour cette fois obligés de renoncer à la poursuivre ; autant eût valu courir après un écureuil.

Ils revinrent tout honteux au village, méditant quelque vengeance. Il fut décidé qu'on sommerait Sylva à faire des excuses ; si elle s'y refusait, on la traduirait devant le tribunal pour injures, coups et blessures. Antoch les laissa faire ; il était sur le point de partir pour un voyage, et n'avait ni le temps ni le désir de reve-

nir sur cette affaire, où d'ailleurs il avait joué un rôle assez sot.

Le lendemain matin, il partit en effet. Il annonça simplement à sa femme qu'il la quittait pour quelque temps, sans lui dire où il allait. Elle remarqua qu'il avait une main blessée, et apprit bientôt par ses domestiques ce qui s'était passé. Elle en éprouva une joie méchante, elle eût volontiers embrassé Sylva ; elle s'imaginait que le dépit d'avoir été vaincu par une femme était le véritable motif du départ de son mari. Quelques jours après, les jeunes gens envoyèrent une députation à Sylva dans la montagne pour lui demander des excuses, elle les refusa. Ils la citèrent alors en justice ; elle y parut fière et railleuse, déclara qu'elle en effet voulu insulter les jeunes gens de Jestied, qu'elle avait à dessein blessé Antoch. Elle fut condamnée à huit jours de prison.

La rychtarka, dès qu'elle fut mise en liberté la prit à son service. Elle espérait ainsi rendre insupportablé à Antoch le foyer domestique et l'obliger à la quitter tout à fait. Elle aurait pourtant bien voulu savoir ce qu'il était devenu; tout ce qu'elle put apprendre, c'est qu'il avait envoyé chercher à Prague un passeport avec lequel on pouvait voyager jusque dans les contrées les plus lointaines. Ce qui l'étonnait aussi, c'est que pas un kreutzer ne manquait dans la caisse du ménage.

Sylva avait grandi dans la montagne sans que son oncle songeât à lui faire donner aucune espèce d'éducation. Elle ne connaissait l'école que de vue ; elle n'avait

que de vagues notions du bien et du mal. Cependant personne ne pouvait rien trouver à reprendre à sa conduite. Sa rude vie avait développé en elle des qualités particulières. A un âge où toutes les filles ont en tête quelque amourette, on ne lui en connaissait point. Elle attirait par sa beauté, elle repoussait par sa sauvagerie; elle répondait par des éclats de rire, et, — Antoch en avait fait l'expérience, — malheur à qui la touchait! On disait d'elle que c'était un garçon déguisé en femme. Lorsque, dans les veillées du soir, les mères cherchaient des fiancées pour leurs fils, nulle ne songeait à Sylva; on la croyait incapable d'aimer et trop farouche pour se laisser jamais marier.

Ces excentricités charmaient la rychtarka; Sylva de son côté trouvait ingénieux d'entrer en service chez la femme même de celui qui avait été la cause de sa condamnation, au milieu même des jeunes gars qui lui avaient voué une inexorable inimitié. Elle montra d'ailleurs dans ses nouvelles fonctions des qualités de travail, d'ordre et d'intelligence que sa maîtresse n'avait pas espéré trouver chez elle en la recueillant. La rychtarka croyait simplement avoir fait mauvaise action; elle reconnut bientôt qu'elle avait fait une bonne affaire. La gaîté de Sylva animait les gens de la maison; son activité suppléait dans une certaine mesure à celle d'Antoch, dont l'absence se faisait partout sentir. Sylva était sauvage, mais elle aimait à entendre rire autour d'elle; *voir* la rychtarka triste et sombre lui déplaisait. Un

jour qu'elle était restée seule avec elle, elle lui demanda la cause de son chagrin. La rychtarka avait pris Sylva moins comme servante que comme alliée et confidente : elle lui raconta l'histoire d'Antoch d'une façon qui concordait peu avec ce que Sylva avait entendu dire aux gens du village ; mais celle-ci était mal disposée pour Antoch depuis le coup de couteau qu'elle lui avait donné, et elle prêtait l'oreille aux plaintes de sa maîtresse.

Par une pluvieuse soirée d'automne, Antoch revint enfin de son mystérieux voyage. Il entra sans que personne l'annonçât dans la salle commune; nul ne lui souhaita la bienvenue. Les enfants dormaient ; la rychtarka resta muette en face de cet homme qu'elle avait si passionnément aimé. Elle aurait voulu le saluer qu'elle ne l'aurait pas pu. Un tremblement nerveux la prit à l'aspect d'Antoch. Il était aussi beau, plus beau peut-être qu'au temps où elle se montrait avec tant d'orgueil au bras de son jeune mari. Sans doute d'autres femmes dans ses voyages l'avaient trouvé beau, peut-être elles le lui avaient dit, peut-être il n'était pas resté inaccessible à leurs avances. Cette seule pensée causait à la rychtarka une telle émotion qu'elle faillit s'évanouir.

Sylva était assise auprès d'elle et filait. Elle ne se leva point pour servir Antoch, comme c'eût été son devoir. La rychtarka remarqua ce détail et lui en sut

Antoch ôta sa pelisse mouillée et la suspendit près du poêle. Il était las, il avait faim et soif. S'adressant à sa femme, il demanda si elle pouvait lui faire servir quelque chose; elle répondit qu'elle n'avait plus rien, d'un ton si froid qu'il ne fut pas tenté de renouveler sa demande. Sylva eut un mouvement de pitié, elle se retourna vers Antoch; il la reconnut, et comprit pourquoi sa femme l'avait fait entrer dans la maison.

— J'ai besoin de te parler, dit-il à la rychtarka. Viens demain matin dans ma chambre, nous causerons, et il se retira.

Le lendemain matin, sa femme ne vint pas le trouver ; il descendit : elle était sortie avec les enfants. Elle ne rentra que fort tard. Antoch l'accueillit froidement.

— Je t'ai priée hier soir de me donner quelques instants d'entretien, lui dit-il devant Sylva; tu sembles m'éviter à dessein. Je voulais agir à l'amiable, il ne me reste qu'à me rendre chez le juge de paix. Nos querelles auraient dû demeurer entre nous; mais, puisque tu m'y forces, je les ferai connaître.

Il sortit de la chambre. La rychtarka pâlit: l'idée d'un scandale public l'épouvantait; elle craignait d'ailleurs que son gendre ne trouvât le moyen d'en profiter. Elle réfléchit un instant, puis elle dit à Sylva d'aller demander à son mari ce qu'il lui voulait. — Si c'est quelque chose d'honnête, il pourra te le confier aussi bien qu'à moi.

Elle pleurait presque de rage.

Sylva monta chez Antoch ; elle avait été fort surprise de l'attitude qu'il avait gardée vis-à-vis de sa femme. Elle l'avait cru brutal et tyrannique ; elle venait de lui voir une dignité froide qui lui imposait. Elle était presque fière du message que sa maîtresse lui confiait, elle allait prouver qu'elle aussi pouvait être bonne à quelque chose. Elle entra brusquement, et exposa l'objet de sa mission. Antoch l'éeouta en silence ; quand il eut fini, il lui montra la porte d'un tel geste, avec un tel regard, qu'elle n'osa répliquer et se retira toute confuse. Jamais on ne l'avait ainsi regardée, jamais elle n'avait saisi sur un visage humain une pareille expression de mépris. Pour la première fois de sa vie, elle sentit qu'il est certaines convenances que l'on doit respecter ; elle comprit que la rychtarka lui faisait jouer un rôle odieux. Sans bien se rendre compte des choses, elle éprouva une sorte de honte que jusqu'alors elle n'avait pas connue. Elle avoua naïvement à sa maîtresse ce qui s'était passé, et, malgré les railleries et les ordres impérieux de la rychtarka, elle n'osa plus remonter chez Antoch. Elle ne dormit pas de la nuit.

La rychtarka parvint cependant, au bout de quelques jours, à vaincre ses scrupules et à l'engager de nouveau dans ses intérêts. Quoi qu'il eût dit, Antoch n'était point allé chez le juge. Il restait presque toute la journée dans sa chambre occupé à lire et à écrire. La rychtarka chargea Sylva de l'épier et de lui rapporter

jusqu'à ses moindres actions. Elle accepta ce rôle sans trop de répugnance et presque avec joie; mais si étroite que fût sa surveillance, elle ne réussit point à trouver Antoch en défaut. La rychtarka lui avait raconté que son mari buvait, qu'il jouait aux cartes seul pour apprendre à gagner dans ses voyages; jamais elle n'avait pu l'y surprendre. Il était toujours seul, il allait dîner et souper chez sa mère dans la montagne, il ne parlait jamais à sa femme. Un jour, le facteur lui apporta une lettre. La rychtarka prêta l'oreille, Antoch priait le facteur de lui retenir une voiture à la ville voisine.

Il allait donc repartir? Qu'était-ce que cette lettre? La rychtarka appela Sylva et lui confia ses inquiétudes. Sylva se glissa aussitôt à pas de loup derrière Antoch, et le suivit jusqu'à la porte de sa chambre. Elle croyait qu'il ne l'avait point aperçue. Tout à coup il se retourna brusquement.

— Bravo, s'écria-t-il, la voilà, cette fille si fière qui a mieux aimé aller en prison que de dire deux mots d'excuses! Bel orgueil, ma foi, pour le métier que tu fais là! Combien la rychtarka te paie-t-elle, pour cela?

— Sylva ne répondit pas. — Je comprends, poursuivit Antoch, ta haine pour moi. Tu t'imagines que c'est moi qui t'ai fait poursuivre: en cela tu te trompes; j'avais bien d'autres soucis en tête. Tu me croiras, si tu veux, peu m'importe. Tu me traites en ennemi, tu me montres sous toutes les formes que tu me hais. Je sais ce que tu

fais auprès de la rychtarka : tu dénatures tous mes actes, toutes mes paroles. Qui sait espionner comme toi sait bien aussi mentir.

— Mentir ? non ! répliqua vivement Sylva en relevant sa tête, qu'elle avait jusqu'alors tenue baissée, et en dardant ses yeux noirs sur Antoch. — Oui, je l'avoue, je suis votre ennemie. Oui, votre femme m'a chargée de vous surveiller ; je lui ai dit ce que vous faisiez, rien de plus.

Antoch sourit amèrement. Ainsi cette fille apportait une certaine fierté dans le triste métier qu'elle faisait ; son amour-propre se révoltait à l'idée qu'on pouvait la soupçonner de mensonge. Elle se mordait les lèvres, des larmes de rage coulaient dans ses yeux. Il fixa sur elle un long et pénétrant regard et continua :

Je veux bien croire que le mensonge te répugne. Eh bien ! je vais te donner une marque de confiance. J'ai des affaires importantes à régler avec ta maîtresse ; tu es sa confidente, écoute ce que je vais te dire, et rapporte-le-lui fidèlement. Tu sais où les choses en sont entre moi et ma femme. Tu n'as pas besoin d'apprendre qui de nous deux a tort ou raison. J'aurais déjà débarrassé la rychtarka d'un mari importun, si je ne tenais à ménager le nom et l'avenir de mes enfants. Je veux donc me séparer d'elle sans que le monde en soit informé. Désormais ce qui est à elle n'est plus à moi, ce qui est à moi n'est plus à elle. Il y a quelque temps, je suis parti d'ici avec de l'argent emprunté pour cher-

cher fortune. Je suis allé jusqu'en Hongrie, j'ai acheté des chevaux, je me suis mis à faire le commerce. Mes affaires ont été bonnes. Je m'y connais, en chevaux, on sait que je suis honnête homme, et j'ai déjà une belle clientèle. Je vais me remettre à voyager, je vivrai ainsi séparé de ma femme sans que le monde y puisse trouver à redire. Du reste, je n'entends pas lui laisser toutes les charges de la maison, je lui enverrai de quoi élever les enfants. Dieu m'est témoin que j'ai rempli tout mon devoir envers elle, et que je n'ai rien à me reprocher... J'étais jeune et sans expérience quand je l'ai épousée; je l'ai aimée et respectée autant que j'ai pu. Si elle l'avait voulu, nous aurions pu vivre heureux jusqu'à la mort. L'orgueil l'a perdue ; elle a voulu faire de moi son esclave. Aujourd'hui tout est fini entre nous. Dans quelques instants, je serai parti d'ici. Remets à ma femmes ces billets de banque; ce sont des florins que j'ai mis de côté pour les enfants. Adieu, Sylva.

Antoch rentra dans sa chambre. Sylva était plus morte que vive; tout un monde de sentiments nouveaux s'agitait en elle. Jusque-là, elle n'avait connu que la douleur physique; les tendresses du cœur lui étaient restées étrangères. Toute jeune encore, elle avait perdu ses parents ; elle n'avait ni frère ni sœur. Les jeunes filles la fuyaient, les garçons se moquaient d'elle, son oncle la maltraitait. Elle n'avait guère de sa vie aimé *que le cheval* noir et le gros chien de la maison où

elle avait grandi. Il semblait qu'un charme jusqu'alors eût pesé sur elle ; ce charme, Antoch venait de le rompre. D'après une légende slave, l'homme comprend le langage de la nature, le chant des oiseaux et la voix des animaux dans la nuit de Noël, à cette heure sainte où naquit le sauveur du monde. Cette heure était venue pour Sylva ; elle comprenait maintenant le langage du cœur, le langage le plus sublime de la nature. A l'estime, à l'admiration qu'elle éprouvait pour Antoch, se joignait un profond mépris pour sa maîtresse. Un instant elle conçut l'idée de la quitter immédiatement et d'aller se mettre en service ailleurs ; mais elle réfléchit qu'elle pouvait se rendre plus utile en restant chez cette femme, que peut-être il lui serait possible de réparer une partie du mal dont elle était la complice involontaire. Elle redescendit, et alla rendre compte de sa mission à la rychtarka.

III

Antoch quitta la maison et reprit son commerce de chevaux ; dans les premiers jours, il rencontra beaucoup de mauvaise volonté chez les maquignons d'alentour, irrités de voir entrer en scène un nouveau concurrent. Son assiduité au travail, sa persévérance, surmontèrent tous les obstacles. Ses rivaux vinrent eux-mêmes, au bout de quelque temps lui proposer une

association, et sous son intelligente direction elle prospéra rapidement. Antoch ne manquait jamais d'envoyer à la rychtarka une partie de ses bénéfices. Toute son activité ne pouvait pourtant lui faire oublier le chagrin qui le dévorait. Il songeait sans cesse à son bonheur passé, à sa vieille mère, à ses enfants, qu'il avait pour ainsi dire laissés orphelins. Dans les rares visites qu'il leur faisait, il avait eu la consolation de voir qu'ils étaient mieux élevés qu'il ne l'aurait espéré; ils étaient affectueux, ils allaient à l'école et y faisaient de grands progrès. Évidemment ils étaient soumis à une heureuse influence; Antoch attribuait cette bonne éducation aux soins de la rychtarka, et il lui en savait un gré infini. Parfois il aurait voulu interroger ses enfants sur le compte de leur mère; mais, chaque fois qu'il commençait, ils montraient un certain embarras qui l'empêchait de continuer.

Il supposait que la rychtarka leur défendait de parler d'elle à leur père, et il ne voulait pas les obliger à lui désobéir. Du reste, les colères de la rychtarka semblaient apaisées depuis qu'Antoch lui avait fait annoncer que désormais tout était rompu entre eux. Elle parlait rarement de son mari à Sylva, et se montrait convenable avec lui quand par hasard il venait séjourner à Jestied. Elle menait une vie retirée; elle n'allait guère qu'à l'église, et l'on disait dans le village qu'elle commençait à devenir raisonnable. Il n'en était rien. Le *plus souvent* elle passait les soirées devant son miroir,

occupée à peigner sa chevelure, à essayer les bijoux et les toilettes qui plaisaient naguère à Antoch ; parfois aussi elle allait en cachette chez le vieux Mikusa, en choisisant pour lui rendre visite les nuits les plus noires. Sylva elle-même n'était pas dans le secret de ces excursions. C'était elle qui menait toute la maison depuis que sa maîtresse semblait tombée dans la dévotion. C'était par son intermédiaire qu'Antoch réglait ses comptes avec la rychtarka. Il lui parlait peu du reste, elle semblait l'éviter, et il ne la recherchait jamais. Il n'y avait point entre eux d'hostilité, il n'y avait pas non plus d'amitié.

Deux années s'étaient écoulées sans qu'Antoch eût célébré la Noël avec ses enfants. Il ne put se résoudre à laisser une troisième fois passer cette grande fête sans se réunir à ceux qu'il aimait. Le 24 décembre il revint donc à Jestied. La nuit de Noël en langue bohême a un beau nom : on l'appelle *stiedry veczer*, la soirée magnifique. Il n'est si pauvre chaumière qui ne s'illumine, qui ne soit ornée d'un arbre élégamment décoré. Antoch fit provision de jouets et de gâteaux pour ses enfants ; il laissa sa voiture à la ville et se dirigea vers Jestied à pied. La nuit était blanche de givre et de neige ; aux fenêtres des maisons brillaient des torches de résine. Tout en traversant le bois, Antoch entra dans le chemin qui conduisait au logis de sa vieille mère ; il se dit que la pauvre femme ne l'avait pas vu depuis bien longtemps, que sans doute

elle était seule, et que sa visite lui serait une si douce surprise. Il pressa le pas, et atteignit bientôt la haie du petit jardin où il avait si souvent joué autrefois. A ce moment, la porte de la chaumière s'ouvrit, et un long reflet de lumière tomba sur la neige. Une femme parut sur le seuil. Elle était grande et droite ; ce n'était pas la mère d'Antoch. Surpris de cette apparition, il se mit en observation derrière un arbre. La jeune femme, — sa démarche disait qu'elle était jeune, — s'approcha du premier arbre qu'elle rencontra dans le jardin, écarta la neige qui en recouvrait le pied, tira de son tablier trois poignées de farine, et les jeta autour de l'arbre en chantant.

Jolis arbres, gentils arbres,
Venez aujourd'hui manger avec nous ;
Quand vous aurez mangé,
Nous viendrons aussi manger avec vous.

Antoch se croyait le jouet d'une hallucination. Il se frotta les yeux et fit le signe de la croix ; mais le fantôme ne disparut point. La jeune femme allait lentement d'arbre en arbre, et à chaque arbre elle jetait trois poignées en répétant la même formule. Lorsqu'elle eut ainsi visité tout le jardin, elle jeta ce qui était resté dans son tablier sur le gazon blanchi par le givre, et chanta :

Gentil gazon, quand tu auras mangé,
Notre chèvre viendra aussi manger avec toi.

Plus Antoch écoutait, plus il lui semblait reconnaître cette voix. La jeune femme retourna vers le seuil de la chaumière, s'agenouilla, ôta le soulier de son pied droit, et de la main gauche le lança avec force par-dessus sa tête. Le soulier alla tomber au-delà de la haie du jardin près d'Antoch ; elle courut pour le reprendre. C'était un soulier de velours noir avec une boucle d'argent et un talon rouge, tel que les jeunes filles de Jestied en portaient les jours de grande fêtes Antoch le ramassa. En arrivant près de la haie, elle se trouva face à face avec lui. Tous deux à la fois poussèrent un cri de surprise : c'était Sylva. Ils se regarrent quelques instants sans mot dire. Antoch le premier rompit le silence.

— Que fais-tu ici?

— Entrez, et vous verrez.

Il la suivit et entra chez sa mère. Tout dans l'humble demeure respirait la propreté, la joie, la piété de ce grand jour. L'âtre flamboyait, les fenêtres étaient ornées de fleurs desséchées; dans un coin, sous les saintes Images, la vieille mère Jirovets était assise devant une table couverte d'une nappe blanche. A côté d'elle, frais et roses, étaient les deux fils d'Antoch. Ainsi que leur grand'mère, ils tenaient sous la nappe leurs mains pleines de petites pièces d'argent. Suivant la tradition locale, Dieu préserve de la misère ceux qui dans cette nuit solennelle mettent ainsi leurs biens sous sa protection. Sur la table brûlait une bougie dans un vieux

flambeau ; la nappe était couverte de pommes, de poires, de noisettes. La grand'mère était en train d'expliquer à ses petits-enfants qu'il ne fallait toucher à rien avant qu'on eût fait manger la chèvre dans sa crèche et les arbres dans le jardin.

Il serait inconvenant, leur disait-elle, de souper ce soir avant les arbres et les animaux, qui nous nourrissent toute l'année : il faut qu'une fois au moins nous leur fassions les honneurs. Dans plus d'une maison, on a oublié ce pieux usage ; alors les vaches et les arbres punissent l'homme de son ingratitude en lui refusant du lait et des fruits.

Comme elle achevait son discours, les enfants se retournèrent et reconnurent leur père. Ils se jetèrent à son cou et faillirent l'étouffer de leurs caresses. La vieille mère pleurait de joie.

— D'où venez-vous donc ? comment êtes-vous ici ? — leur demanda Antoch quand la première émotion fut un peu calmée. Il savait que la rychtarka n'aimait point sa belle-mère, et il ne pouvait comprendre comment elle avait pu lui envoyer les enfants pour la nuit de Noël.

— C'est Sylva qui nous a amenés, répondirent les enfants, — et ils se jetèrent sur les genoux de Sylva, lui prodiguant les caresses dont ils avaient tout à l'heure accablé leur père. Antoch regarda la jeune fille d'un œil soupçonneux ; évidemment sa présence lui gâtait le bonheur qu'il éprouvait à revoir sa mère et ses enfants.

Sylva le devina, et fit un mouvement pour sortir. La grand'mère la retint et la pria de préparer le souper. Elle mit sur la table un gâteau de millet, des pois chiches, de la crême, des pommes et des noisettes. Sylva veillait à ce qu'aucune miette de pain ne tombât par terre. Quand le souper fut terminé, elle enleva la nappe, et sortit pour aller suivant la coutume, jeter les restes dans le jardin. Les enfants la suivirent.

Antoch attendait ce moment avec impatience. Il demanda aussitôt à sa mère pourquoi Sylva était chez elle. Il avait été choqué des manières affectueuses de sa mère à l'égard de cette fille ; s'il avait prévu qu'il la rencontrerait, il ne serait certainement pas venu dans la montagne. — Sylva non plus ne serait pas venu ici ce soir, répliqua la mère, si elle avait pensé t'y trouver ; mais moi je suis bien aise que le hasard vous ait réunis. Le secret commençait à me peser ; j'étais peinée de ne pas pouvoir te dire combien cette fille est bonne pour moi. Elle me traite comme si j'étais sa mère ; mais elle ne veut pas que tu en saches rien. Elle a peur que que tu ne lui permettes plus de venir ici. Il paraît que tu ne peux pas la souffrir.

— C'est vrai, et je ne comprends pas comment vous pouvez la tolérer. C'est l'âme damnée de la rychtarka. Je vous ai assez souvent raconté comment elle avait agi envers moi. Si elle s'introduit ici, c'est à coup sûr pour nous espionner et tout rapporter à sa maîtresse.

— Je sais ce qui s'est passé : tu me l'as raconté, elle

aussi me l'a dit ; mais il y a des choses que tu ignores. Tu te rappelles le jour où tu l'as surprise en train de t'épier et où tu lui a fait de si sanglants reproches. Ce jour-là, ses yeux se sont ouverts ; elle a reconnu combien la rychtarka t'avait calomnié, et pourquoi elle l'avait prise à son service. Elle s'efforce maintenant de réparer le tort qu'elle t'a fait. Je ne l'ai pas crue d'abord ; longtemps je l'ai observée avec défiance; aujourd'hui je l'aime comme ma fille, et j'ai du chagrin quand une semaine se passe sans qu'elle vienne me rendre visite. Tu vas me demander pourquoi elle est restée chez la rychtarka. Elle aurait pu la quitter depuis longtemps : on lui a offert d'entrer dans d'autres maisons ; elle aurait, si elle l'avait voulu, trouvé plus d'un amoureux ; elle reste chez la rychtarka dans ton intérêt et dans celui de tes enfants. Ta femme néglige complétement tes enfants ; c'est Sylva qui s'en occupe. Elle les envoie à l'école, elle les soigne, et quand la rychtarka dit devant eux du mal de toi, elle leur explique que c'est une plaisanterie, et qu'ils n'en doivent rien croire. Chaque soir, elle prie pour toi avec eux et leur parle de leur père. Lorsqu'elle a le temps, elle vient me voir avec les enfants et me rend toujours quelque petit service. Sans doute elle est un peu sauvage ; mais c'est un cœur d'or. Du reste, tu le reconnaîtras bientôt toi-même, elle est bien changée à son avantage. Elle écoute mes conseils, elle me prie de lui en donner ; elle serait maintenant désolée de faire quelque chose de

malséant pour une jeune fille. Ce n'est pas elle aujourd'hui qui irait tuer le coq ou se faire mettre en prison pour une plaisanterie. La rychtarka tient encore à elle, mais ne lui montre plus la même confiance qu'autrefois. C'est elle qui a imaginé de m'amener tes enfants ce soir ; elle a envoyé sa maîtresse à un pèlerinage à quelques milles d'ici. La rychtarka y est allée, un peu par curiosité, beaucoup pour faire étalage de sa dévotion. Je me défie plus encore de cette femme depuis qu'elle affecte tant de piété. Il me semble toujours qu'elle médite quelque chose contre toi...

Comme elle disait ces mots, Sylva rentrait avec les enfants. Antoch s'efforçait en vain de dissimuler son émotion; il faillit se jeter à ses pieds et lui demander pardon de la défiance qu'il avait montrée à son égard. Sylva vit qu'on avait parlé d'elle, et qu'il ne lui en voulait plus. Une rougeur subite se répandit sur ses traits ; elle s'arrêta et fixa ses grands yeux noirs sur Antoch. Toute son âme était dans ce regard; elle remerciait Antoch de lui avoir pardonné, elle lui reprochait doucement de l'avoir si longtemps méconnue. Dieu sait combien de temps aurait duré cette scène muette, si les enfants, en sautant sur les genoux de leur père, n'avaient découverts dans ses poches les jouets et les gâteaux qu'il leur avait apportés et qu'il avait oublié de leur remettre. Ils s'en emparèrent, et Sylva fut obligée d'aller jouer avec eux. On voyait bien qu'elle était habituée à ce rôle de mère ou de sœur aînée ; c'était plai-

sir de la regarder. Elle essayait les trompettes, rangeait les soldats en bataille ; son visage avait une expression de bonheur qu'Antoch ne lui avait jamais vue. Il l'observait du coin de l'œil tout en racontant à sa mère ses voyages et ses affaires ; plus d'une fois il interrompit son récit pour contempler tout à son aise le tableau que lui offraient Sylva et ses deux fils.

Il aurait voulu s'absorber dans ce spectacle charmant ; mais sa mère le pressait de questions. Pour la première fois de sa vie, il la trouvait importune. Sylva, de son côté, écoutait autant que le lui permettaient les enfants. Du temps où elle vivait chez son oncle, elle avait vu vendre et acheter bien des chevaux : elle connaissait les termes du métier ; plus d'une fois elle vint au secours d'Antoch pour expliquer à sa mère tel ou tel détail. Les enfants, las de jouer, finirent par s'endormir, et Sylva prit place sur une escabelle aux pieds de la mère Jirovets. La vieille femme, tout en écoutant son fils, passait ses doigts amaigris dans les beaux cheveux noirs de la jeune fille. A certains moments, Antoch était si ému que les paroles s'arrêtaient sur ses lèvres, et Sylva se chargeait de compléter la phrase. Que sa voix semblait sympathique à Antoch ! Jamais il n'avait entendu plus douce musique. Sylva d'ailleurs avait vu et appris bien des choses ; elle racontait des souvenirs de son enfance, des épisodes de ses voyages sur les frontières de Saxe et de Silésie. Antoch ne se lassait pas de l'écouter ; la *mère Jirovets* jouissait du bonheur de son fils. Ils se-

raient restés ainsi de longues heures ; mais la cloche du village sonna le premier coup de la messe de minuit, et pour rien au monde la mère Jirovets n'y aurait manqué.

— Comment les enfants vont-ils retourner à la maison ? demanda Antoch, non sans quelque inquiétude, et se reprochant d'avoir trop longtemps retenu Sylva chez sa mère.

— C'est bien facile, répondit-elle, j'en prendrai un sur les bras, et vous l'autre. Vous m'accompagnerez jusqu'à la maison, et vous retournerez ensuite chercher votre mère à l'église.

Elle enveloppa bien chaudement les enfants ; Antoch prit l'aîné dans ses bras, et sortit le premier. Sylva le suivit ; elle avait baissé sa capuce jusque sur la tête du petit, et elle le serrait sur son sein si tendrement qu'Antoch ne put s'empêcher de songer à ce tableau d'église qui représente la fuite en Egypte. Ils redescendirent vers le village par ce même chemin qu'Antoch avait gravi quelques heures auparavant. Que de changements en si peu de temps ! Il lui semblait qu'il avait moins vécu toute sa vie que pendant cette nuit de Noël. Antoch avait-il jamais été jeune ? Sa jeunesse ne venait-elle pas de commencer là dans cette chaumière, en face de sa mère et de Sylva ? La neige durcie craquait sous les pieds des voyageurs attardés. Les étoiles brillaient au ciel, la neige scintillait sur la terre ; la voix de la cloche annonçait aux hommes que la lumière du monde

était née. Paix et gloire ! disaient le ciel et la terre; paix et gloire ! chantait le cœur d'Antoch.

Ils arrivèrent sans mot dire à la maison de la rychtarka, Antoch déposa doucement sur les bras vigoureux de Sylva l'enfant qu'il tenait. — Tu seras toujours une mère pour eux et une fille pour ma mère ? lui murmura-t-il à l'oreille.

Sylva fondit en larmes ; ce fut sa seule réponse.

IV

Après le nouvel an, Antoch reprit ses voyages et ses affaires. Tous ceux auxquels il se présenta furent frappés du changement qui s'était opéré en lui ; autrefois taciturne et mélancolique, il respirait maintenant une gaîté radieuse. Un bonheur ne va jamais seul. Antoch réussit dans ses marchés mieux encore que de coutume ; quand vint le printemps, il avait réalisé un bénéfice de quelques milliers de florins. Il ne put résister au désir de prendre un peu de repos et d'aller revoir sa vieille mère. Était-ce seulement sa vieille mère qu'il voulait revoir ? Par un soir d'avril, il revint à cette chaumière des montagnes où la nuit de Noël lui avait donné tant de bonheur. Cette fois les fenêtres n'étaient point illuminées, le jardin était triste et morne. Antoch s'arrêta au bord de la haie, et chercha des yeux l'enchanteresse apparition qu'il avait rencontrée lors de son dernier

voyage. Personne ! Il lui sembla qu'il n'avait rien à dire à sa mère, rien à voir chez elle, et il se demanda s'il n'allait point s'en retourner comme il était venu.

Il surmonta cependant ce mauvais mouvement, poussa la porte du jardin, et entra dans la chaumière. Sa mère, qui en ce moment récitait son chapelet, sauta de joie à son aspect ; elle fit trois fois le signe de croix sur le front de son fils, prit les deux mains d'Antoch, et tâta dans l'obscurité son visage et ses cheveux comme pour deviner s'il était toujours joyeux et bien portant. Elle paraissait très agitée. — Ne serais-tu point malade ? lui demanda son fils.

— Non ; mais j'ai eu de grandes inquiétudes.

— Est-il arrivé quelque chose aux enfants ? — Antoch se mordit les lèvres ; il songeait à une autre personne, dont il n'osait prononcer le nom.

— Les enfants vont bien, répondit la mère Jirovets ; c'est pour toi que je suis inquiète.

— Pourquoi ?

— La rychtarka me préoccupe beaucoup, mon enfant ; ne crois pas qu'elle te pardonne jamais de l'avoir abandonnée. Elle affecte l'indifférence ; au fond, elle cherche un moyen de te faire rentrer sous sa loi. Écoute-moi bien. La nuit, quand je ne puis dormir, je me lève et je vais prier à cette fenêtre. Plusieurs fois j'ai vu la rychtarka avant l'aube sortir du bois ; sur son passage, les chiens hurlaient ; elle revenait de chez le vieux Mikusa. Je t'en prie, mon fils, ne mange rien, ne bois rien,

quand tu vas à la ferme. Sylva m'a raconté d'étranges choses. Chaque fois que tu viens, c'est la rychtarka qui pétrit elle-même le pain ; sans doute elle y mêle de ses cheveux comme le font les femmes qui veulent attirer un amant. Autre indice : les plus beaux pigeons disparaissent sans qu'on puisse connaître le voleur. Singulier voleur ! il étrangle les colombes et les jette dans les champs après leur avoir arraché les yeux. J'ai entendu dire dans ma jeunesse que l'on peut faire un philtre d'amour avec des yeux de pigeon arrachés vivants.

— C'est pourtant vrai... Je me souviens que la bière et le pain avaient parfois un goût étrange... Je sais d'ailleurs que la rychtarka est superstitieuse. Je vous promets de ne rien manger chez elle ; je prendrai mes repas ici comme autrefois.

— Non ; la rychtarka se douterait de quelque chose. Il est convenu avec Sylva qu'elle t'avertira en toussant lorsque tu devras t'abstenir d'un certain mets. C'est elle qui m'a révélé toutes les manœuvres de la rychtarka ; elle l'observe avec soin, et elle a de sérieuses inquiétudes. Un jour elle l'a vue lire à l'envers dans un grand livre rouge. Une autre fois la rychtarka lui a dit : « Ne me parle pas de cet ingrat, tant que je ne l'aurai pas maté, — et il sera maté, je te le garantis. » Si tu doutes, demande plutôt à Sylva ; mais que fait-elle aujourd'hui ? je l'ai attendue vainement toute cette après midi. Il y a huit jours que ni elle ni les enfants sont venus. *Il n'y a pas* tant à faire à la maison... Ah ! j'oubliais,

c'est aujourd'hui la fête des fileuses ; Sylva y sera sans doute allée. On danse ce soir à l'auberge, et je serais bien aise qu'elle y fût. Forte et belle fille comme elle est, il serait grand temps qu'elle fît choix d'un mari. Je le lui conseille souvent.

L'obscurité ne permit pas à la mère Jirovets de remarquer la pâleur qui se répandit sur le visage d'Antoch à ces mots. Sylva se marier? Sylva aller à la danse pour y choisir quelqu'un des garçons du village ? Était-ce possible ? était-ce bien cette même Sylva qui lui était apparue dans la nuit de Noël ? Jamais jusqu'alors il n'avait pensé que Sylva pouvait se marier.

Pour s'arracher aux émotions qui venaient l'assaillir, il demanda des nouvelles de ses enfants ; puis, n'y tenant plus, il déclara qu'il allait leur dire bonsoir avant qu'ils ne fussent endormis. D'un pas rapide, il descendit à l'auberge, entra dans la salle où l'on dansait; presque toutes les jeunes filles du village y étaient réunies, mais il n'y vit point Sylva. Il courut à la ferme. Valets et servantes, tout le monde était sorti, la rychtarka était absente. Antoch ouvrit d'une main fiévreuse la porte de la grande salle, la seule où il avait vu briller une lumière ; Sylva était assise auprès du foyer. En entendant ouvrir, elle poussa un cri de joie, un cri tel que jamais Antoch n'en avait entendu dans sa vie. Elle lui tendit les deux mains ; il les pressa sur son cœur et faillit les porter à ses lèvres. — Ainsi, tu n'es pas allée à la fête ? lui demanda-t-il.

— Qu'aurais-je été y faire? répondit-elle en rougissant. Vous savez que je ne suis plus cette étourdie que vous avez connue jadis. Vous m'avez appris bien des choses que j'ignorais ; votre mère m'a corrigé de bien des défauts. J'écoute ses conseils, et je tâche d'en faire profiter vos enfants, afin qu'ils puissent ressembler à leur père... Vous m'avez pardonné, n'est-ce pas?

— Si je t'ai pardonné ! murmura Antoch d'une voix attendrie.

— Je ne cesse, reprit-elle, de songer à cette soirée de Noël que nous avons passée ensemble chez votre mère, je lui en parle souvent; mais, si d'autres prononcent votre nom devant moi, je suis toute honteuse, et je me sauve ; c'est sans doute à cause du mal que je vous ai fait? Et vous, songez-vous quelquefois à moi? Comme vous êtes pensif ! Qu'avez-vous?

Antoch lâcha brusquement les mains de Sylva. Elle venait, sans le savoir, de répondre à la plus secrète pensée de son cœur. Ce qui n'avait été jusqu'alors chez lui qu'espérance, rêve, sentiment inconscient, tout cela était donc vrai. Elle l'aimait ! et ils étaient séparés par un abîme. Il croyait n'éprouver pour elle qu'une affection fraternelle, il s'était trompé ; il avait laissé germer en lui une passion qui menaçait d'engloutir sa vie et son honneur. — Sylva, je t'en prie, s'écria-t-il, ne parle plus de la nuit de Noël ; tu n'en reverras jamais une pareille.

— Pourquoi? reprit-elle doucement : j'espère au

contraire que nous en passerons encore plus d'une ensemble. Vous vous effrayez trop : les enfants ne sont pas si mal qu'on vous l'a fait accroire.

— Comment les enfants? Que veux-tu dire ?

— Vous ne savez donc pas ? Je croyais qu'on vous avait dit que les enfants étaient malades, et que vous craigniez pour leur vie ; mais il ne faut pas vous épouvanter. Le docteur est venu deux fois, il m'a dit qu'il répondait d'eux. Je n'en ai point parlé à votre mère de peur de trop l'inquiéter. — Elle lui raconta que trois jours auparavant les deux garçons avaient été pris de la petite vérole. La rychtarka, au lieu de les soigner, avait immédiatement quitté la ferme, et Sylva était restée seule avec eux. — Ils sont là, à côté, dit-elle, venez les voir. — Antoch la suivit dans la chambre voisine ; les enfants dormaient.

— Pauvres orphelins ! murmura-t-il en baisant leurs fronts brûlants. Ainsi la mère à la garde de qui je vous avais laissés vous abandonne, et c'est une étrangère qui tient ici la place qu'elle a désertée ! La malheureuse, elle a comblé la mesure. Le mal qu'elle m'a fait à moi, je le lui aurais pardonné. Ce qu'elle vous fait à vous, je ne lui pardonnerai jamais. Désormais vous ne l'appellerez plus votre mère.

Il passa la nuit au chevet de ses enfants, se relayant avec Sylva pour les veiller. Le lendemain, la fièvre le prit ; le médecin déclara qu'il avait gagné la maladie des enfants. Sylva envoya au plus vite chercher la mère

Jirovets. Pendant plusieurs jours, Antoch fut entre la vie et la mort. Sylva le soignait avec sa mère. — S'il meurt, pensait-elle, je ne lui survivrai pas. — Souvent l'aurore la surprit absorbée dans la prière et dans les larmes.

Un soir qu'elle veillait auprès de lui, la main d'Antoch saisit la sienne. Sylva, murmura-t-il, si je guéris, je ne veux plus vivre désormais que pour toi. — Elle ne répondit pas. — Tu crois peut-être que j'ai le délire. Non, Sylva, jamais je n'ai été plus maître de moi que je ne le suis à présent. Écoute ! la rychtarka a manqué à tous ses devoirs d'épouse et de mère ; toi, tu viens de nous arracher à la mort au péril de ta propre vie. Je suis las de jouer la comédie avec ma femme. Devant Dieu, tu as été la mère de mes enfants ; tu la seras bientôt devant les hommes. Nous aurons à lutter, nous aurons à gravir un chemin semé d'épines ; es-tu prête à m'y suivre ? Tu ne sais pas encore, Sylva, ce que c'est que le mépris des hommes ; on nous montrera au doigt, il nous faudra quitter le pays... Ne reculeras-tu pas ?

Elle sourit, mais d'un sourire plus radieux que le jour où on l'avait porté en triomphe autour de la prairie aux acclamations des assistants. — Nous ne pourrons plus entrer dans l'église où nous avons été baptisés, où nos mères ont prié. On nous traitera de renégats, on insultera notre passé ; mais nous aurons pour nous notre conscience et notre amour. Nous irons vivre

à Ochranov, dans la communauté des frères moraves ; j'espère que nous déciderons ma mère à nous accompagner. A partir d'aujourd'hui, tu es ma fiancée, Sylva ; aussi je ne veux pas que tu restes plus longtemps sous le toit d'une femme qui croit avoir encore des droits sur moi. Retire-toi chez ma mère ; tu lui diras, — et c'est la vérité, — que tu es fatiguée, que tu as besoin de repos. Moi, je préparerai tout ce qu'il faut pour obtenir mon divorce avec la rychtarka. Quand tout sera prêt, je viendrai te retrouver. N'est-ce pas, Sylva, que tu m'aimes ?

Sylva ne trouva pas de paroles pour répondre. Elle se pencha sur son front et lui donna le premier baiser que jamais homme eût reçu de ses lèvres.

La rychtarka ne revint à la ferme que lorsque Antoch et les enfants furent complétement guéris ; pendant la maladie de son mari, elle avait souvent été voir le vieux Mikusa, et il lui avait promis que, grâce à sa connaissance des herbes et des sortiléges, bientôt elle ramènerait l'époux rebelle à son devoir. La prédiction tardait pourtant à s'accomplir. Antoch était parti pour de nouveaux voyages ; la rychtarka était furieuse de le voir ainsi échapper. D'ailleurs on avait remarqué son absence pendant la maladie de son mari et de ses enfants, et les propos médisants allaient leur train sur son compte. On disait qu'elle tenait plus à sa beauté qu'à la vie des siens ; tout le monde en revanche admirait et louait le dévoûment héroïque de Sylva. On allait

en pèlerinage chez la mère Jirovets pour féliciter la vaillante fille ; elle recevait les compliments d'un air distrait et presque avec répugnance. En la voyant si pâle et si maigrie, on se disait qu'elle avait dû courir de grands dangers, et on trouvait tout naturel qu'elle eût momentanément quitté le service de la rychtarka pour aller se reposer chez la mère de celui à qui elle avait sauvé la vie.

Sylva souffrait en effet ; mais ce n'était pas le corps qui souffrait chez elle, c'était l'âme. Elle supportait à peine les angoisses de l'attente, l'inaction qui pesait sur elle au moment le plus solennel de sa vie. Elle essayait en vain de tromper par des travaux de toute sorte l'effroyable longueur des journées ; la maisonnette de la mère Jirovets était bientôt mise en ordre ; ni le rouet ni l'aiguille ne pouvaient calmer l'inquiète pensée de la jeune fille. Elle suivait en esprit toutes les démarches d'Antoch, elle se représentait les obstacles qui se dressaient devant leur bonheur. Elle se reprochait de n'être pas auprès de lui pour l'aider à les écarter. Elle s'étonnait de ne pas recevoir de ses nouvelles. Fallait-il un si long temps pour régler une affaire aussi simple ? N'avaient-ils pas pour eux le droit et la justice ?

Quand la mère Jirovets s'asseyait auprès d'elle pour causer, elle amenait toujours à dessein la conversation sur des histoires de mariage ; elle lui demandait comment tel couple s'était marié, comment les époux *s'étaient* séparés, comment ils s'étaient réconciliés. La

mémoire de la vieille femme était riche en souvenirs ; mais les histoires qu'elle contait à Sylva répondaient peu à la question qu'elle n'osait poser, et dont elle souhaitait si ardemment la solution ; elles effrayaient l'imagination de la jeune fille sans satisfaire sa curiosité. Tantôt un mari avait tué sa femme infidèle, tantôt un amant s'était pendu, tantôt la loi et l'église avaient infligé aux coupables un horrible châtiment. — Voici, par exemple, disait la mère Jirovets, une histoire qui date du temps de la reine Marie-Thérèse. Vois-tu là-bas, à l'entrée du village, la forge dont on peut, quand le vent est bon, entendre résonner les marteaux ? En ce temps-là, le forgeron avait une femme jeune et belle. C'était un homme bizarre et méchant ; il était plus âgé qu'elle et jaloux. Elle devint amoureuse du forestier. Le mari les surprit, et les livra à la justice. On enferma la femme dans un sac, on lui rasa les cheveux, on lui barbouilla la tête de cambouis, on la recouvrit de plumes de coq ; puis le dimanche, à l'heure de la messe, elle fut attachée à la porte de l'église. On lui mit dans la main un violon fêlé, et à chaque fidèle qui entrait dans l'église, elle devait racler le violon et dire :

Je vous salue, vous qui entrez dans l'église.
Au péché je me suis soumise.

Après la messe, son mari vint pour la délivrer et la ramener chez elle : il ne put lui faire quitter la porte ;

on eût dit qu'elle avait poussé racine dans la terre. Pendant trois jours et trois nuits, elle resta ainsi sans boire, sans manger, sans dormir, à gratter son violon. Le troisième jour elle mourut.

— Et le forestier, qu'est-il devenu ? demanda Sylva.

— Lui, son histoire est plus affreuse encore. Du jour où sa maîtresse mourut si misérablement, il prit en haine Dieu et les hommes. Il se retira dans les bois ; il y vit encore aujourd'hui de sortiléges at de maléfices. C'est le vieux Mikusa.

Quinze jours après le départ d'Antoch, on vint dire à sa mère que le juge la demandait : elle descendit au village, annonçant à Sylva qu'elle serait bientôt revenue ; mais la nuit vint, et elle n'était pas encore rentrée. Sylva, impatiente, descendit à son tour ; elle aperçut le juge sur le seuil de sa porte.

— Où donc est la mère Jirovets ? lui demanda-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut.

— La mère Jirovets ? mais sans doute à la ville, où elle est allée retrouver son fils. Voici ce qui arrive : Antoch veut divorcer avec sa femme ; c'est là une affaire grave que nous voudrions étouffer ; j'ai fait moi-même auprès de la rychtarka une tentative qui n'a point réussi. J'ai envoyé la mère Jirovets à la ville auprès de son fils ; si elle n'a pas plus de succès que moi, c'est une affaire finie, et le divorce sera prononcé. Va au *devant* de la mère Jirovets ; tu la rencontreras sans

doute en chemin, et tu me viendras dire comment les choses se sont passées.

Sylva partit en courant.

V

Jusqu'à ce jour, la mère Jirovets n'avait rien soupçonné des rapports de son fils avec Sylva. Elle ne les devina qu'au moment où le juge lui annonça qu'Antoch songeait à divorcer. Ce fut un coup terrible. Quoi! Antoch, son fils, son orgueil et sa joie, en était arrivé là! Sylva, cette Sylva qu'elle aimait comme sa propre fille, menaçait son honneur en ce monde et son salut dans l'autre!

Elle comprenait maintenant sa pâleur, ses impatiences fiévreuses, ses bizarres questions. Elle comprenait comment de la sympathie Sylva était passée à l'amour, et comment cet amour avait gagné Antoch. Chrétienne des anciens jours, esclave du devoir, plus attachée à la lettre de la loi divine que capable d'en deviner l'esprit, elle voyait s'ouvrir devant elle un avenir d'amertume et de larmes. Elle connaissait le caractère grave et loyal de son fils; bien d'autres à sa place se seraient consolés par des affections éphémères, des caprices inavouables; lui, il ne savait pas ce que c'était que de jouer avec le cœur d'une femme. S'il voulait reprendre sa liberté, c'était afin de pouvoir l'aliéner immédiatement.

mais en l'aliénant il devait, — ainsi l'exigeait la législation du temps, — renoncer à la religion dans laquelle il avait été élevé. Et pour qui un pareil sacrifice ? Pour une fille à moitié sauvage, sans parents, sans fortune, dont l'amour n'était peut-être qu'une fantaisie passagère.

La mère Jirovets trouva son fils dans la cour de l'auberge, il examinait avec une satisfaction visible des outils d'agriculture qu'il venait d'acheter.

— C'est sans doute pour ton nouvel établissement, — s'écria-t-elle d'un ton si amer qu'Antoch frémit dans tout son être.

Il fit un signe de tête, ouvrit la porte de la chambre où il avait coutume de loger, et y entraîna sa mère. Il savait pourquoi elle venait, mais il ne s'attendait pas à la trouver si irritée. Elle avait jusqu'alors complètement approuvé sa conduite vis-à-vis de sa femme. Sans espérer qu'il pourrait la gagner du premier abord à ses nouvelles idées, il avait cependant confiance dans son amour maternel, dans la rectitude et l'équité de son jugement.

— Je vois ce qui vous amène, dit-il à sa mère ; je n'attendrai pas vos questions. Oui, je veux épouser Sylva, je veux que le monde sache à la fin ce que Dieu sait déjà ; je suis las de mentir, de jouer la comédie !

Mais dès les premiers mots il vit qu'il lui serait impossible de s'entendre avec sa mère. Ce qui pour lui *était un* devoir était pour elle un crime. Elle lui mon-

tra ses enfants rougissant un jour de leur père, poursuivis par la haine et la malédiction publique, Sylva condamnée peut-être par les tribunaux pour l'avoir détournée du droit chemin; elle se répandit en imprécations contre cette bonne et noble fille; elle évoqua le souvenir de son père, dont la tombe serait à jamais déshonorée.

— Eh bien ! soit, s'écria Antoch, vaincu enfin par deux heures de lutte désespérée ; soit, il en sera ce que vous voudrez. Réjouissez-vous de votre triomphe, si vous en avez le courage. Retournez trouver Sylva, dites-lui que je suis un menteur et un misérable, dites-lui que tout ce qu'elle a entendu de ma bouche n'était qu'imposture et tromperie ! Qu'elle ne croie à personne en ce monde, qu'elle n'ait jamais pitié de qui que ce soit ! L'homme ne mérite point de pitié. Dites-lui qu'elle se garde bien de chercher à m'attendrir par le spectacle de son désespoir ; je la chasserais de notre maison, comme vous-même la chassez de votre cœur, en dussé-je mourir. Ce sera de la vertu comme vous l'entendez? Êtes-vous contente? Je défendrai à mes enfants de prononcer le nom de celle qui a été leur seconde mère. Ce sera bien, n'est-ce pas, et vous m'applaudirez?

Il allait continuer longtemps sur ce ton, mais sa mère ne l'écoutait plus. Pour la première fois de sa vie, elle le voyait pleurer, et ne mêlait pas ses larmes aux siennes. Elle ne lui dit même pas adieu, et partit en courant pour aller annoncer au village qu'Antoch re-

nonçait à son divorce, que les choses resteraient où elles en étaient.

Tandis qu'elle revenait fière d'avoir détruit le bonheur de deux êtres qui s'aimaient tant, Sylva, folle de joie, allait au-devant de celle qu'elle croyait pouvoir appeler déjà sa mère. Elle n'avait jamais douté de la parole d'Antoch, elle ne doutait pas de l'approbation que sa mère donnerait à leur dessein. Peu lui importaient les propos du monde et la colère de la rychtarka. Elle marchait dans la nuit, légère comme un oiseau, souriant au bel avenir qu'elle avait la conscience de mériter, grave et sereine en songeant aux devoirs qu'elle aurait bientôt à remplir. Cette nuit était plus belle encore que celle de Noël; les mêmes étoiles brillaient au ciel, mais la terre avait dépouillé son manteau de neige, et le bois exhalait le parfum des violettes naissantes. Sylva arriva jusqu'à un carrefour d'où partaient deux chemins qui tous les deux menaient à la ville; l'un, praticable aux voitures, longeait le bois; l'autre, plus étroit et plus âpre, coupait à travers les taillis. Au milieu du carrefour s'élevait une grande croix rouge exhaussée de quelques degrés de pierre. Sylva résolut d'attendre la mère Jirovets au pied de cette croix, elle s'assit sur les marches du côté qui regardait la ville, et se mit à rêver.

Tout à coup elle entendit un bruit de pas. Elle prêta l'oreille : ce n'était pas la démarche de la mère Jirovets. Les pas se rapprochèrent de la croix, une forme

féminine se détacha sur le fond noir de la nuit. La nouvelle venue s'agenouilla devant la croix du côté opposé, et se mit à murmurer quelques prières. La voix n'était pas inconnue à Sylva; mais il lui semblait que les prières étaient récitées avec difficulté et en commençant par la fin. Sylva domina son émotion et resta immobile. Trois fois elle entendit la voix répéter les mêmes prières en renversant toujours l'ordre des mots. — Pauvre folle, pensait Sylva, qui fait de la nuit le jour, de la fin le commencement, de la prière un jargon inintelligible! — Elle se sentait prise d'une immense pitié pour cette âme échouée au milieu des orages de la vie. Elle était presque honteuse de son bonheur à elle. Chaque son de cette voix lui semblait un reproche, une malédiction. Après quelques moments de silence, la voix résonna de nouveau avec des accents graves et solennels. Voici ce que Sylva entendit: — Roi de l'enfer, écoute-moi! Lève-toi, sombre amant du mal! Saisis mon ennemi dans ta main puissante; qu'il te trouve partout devant lui. Qu'Antoch Jirovets termine ses jours dans la misère. Détourne de lui tout bien; fais tomber sur lui tout mal. Que celle qu'il aime perde la raison, que ses enfants soient mendiants et orphelins, que sa race périsse. — Sylva était plus morte que vive; elle avait reconnu la voix de la rychtarka. — Que sa mère ne soit pas non plus oubliée par toi. Qu'elle ne puisse ni vivre sur la terre, ni sur l'eau, ni la *nuit, ni le jour.* Si tu accomplis mes vœux, esprit du

mal, à toi seul désormais j'adresserai mes prières...

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria Sylva en se dressant éperdue de l'autre côté de la croix. Arrêtez ! Je le jure: Antoch vous restera.

Un cri sourd lui répondit. Un corps tomba lourdement sur les marches et entraîna Sylva dans sa chute. Quand la mère Jivorets arriva près de la croix, elle trouva les deux femmes sans connaissance ; elle alla chercher du secours, et on les ramena toutes deux à la ferme.

Un bruit étrange courut le lendemain matin au village et dans la montagne. Antoch Jirovets avait, disait-on, voulu divorcer avec sa femme parce qu'elle avait refusé de le soigner pendant sa dernière maladie. Pour se venger, elle était allée la nuit le maudire au pied de la croix. Là Sylva l'avait rencontrée par hasard ; le cerveau troublé de la rychtarka l'avait prise pour un mauvais esprit, elle était tombée morte, et Sylva aussi.

La rumeur populaire, comme d'habitude, exagérait les choses. La rychtarka n'était pas morte sur le coup ; après de longues heures d'évanouissement, elle était revenue à elle. Elle se croyait toujours devant la croix, elle murmurait sans cesse la formule d'imprécation que le vieux Mikusa lui avait apprise pour châtier l'indifférence de son mari, ou bien elle demandait de l'eau bénite ; elle affirmait qu'elle était bonne chrétienne, et, pour le prouver, elle se mettait à réciter le Pater et

l'*Ave*, mais elle ne les pouvait réciter qu'en commençant par la fin. Elle mourut dans ce délire, et il fallut l'enterrer la nuit pour éviter un scandale. Tout le monde félicitait Antoch d'être ainsi délivré de cette malheureuse ; tout le monde plaignait Sylva. Pendant plusieurs semaines, la pauvre fille resta dans un état d'apathie et d'insensibilité absolue; sa jeunesse et sa vigueur finirent cependant par triompher.

Dès qu'elle fut capable de marcher dans la chambre, Sylva ramassa ses hardes et les mit en paquet. — Que veux tu donc faire? lui demanda la mère Jirovets. — C'étaient les premières paroles qu'elle lui adressait. Elle l'avait soignée avec dévoûment, mais jusqu'alors elle n'avait pu lui pardonner ni l'amour qu'elle avait inspiré à son fils, ni la lutte que celui-ci avait soutenue contre sa mère.

— Ce que je fais? repartit simplement Sylva, je m'en vais. — Elle aussi n'avait encore parlé à personne depuis son accident. Ses lèvres tremblaient, ses yeux avaient perdu leur éclat, ses joues étaient creuses; on eût dit une statue.

— Mais non, tu ne t'en iras pas! s'écria la vieille mère. Je sais quels projets tu as formé avec Antoch. Dieu lui-même s'est mis dans vos intérêts; en rappelant à lui la rychtarka, il nous a épargné, à moi la honte, à vous le péché.

— Il n'y aurait jamais eu de péché entre moi et Antoch, répondit fièrement Sylva; mais ce n'est pas de

cela qu'il s'agit. Au pied de la croix, j'ai juré à la rychtarka, pour arrêter ses malédictions, qu'Antoch lui resterait, et je tiendrai ma parole. Je ne veux pas que les imprécations de la morte retombent sur lui, et je vous quitte.

— Mais Antoch, que dira-t-il ?

— Antoch dira : Je savais bien que Sylva m'aimait jusqu'au point de se sacrifier elle-même.

Le soir de ce jour, malgré les supplications et les larmes de la mère Jirovets, Sylva partit pour Prague, où elle entra comme sœur converse au couvent des sœurs de Sainte-Élisabeth.

Lorsque Antoch revint à la chaumière, il y trouva sa mère seule. Elle lui dit ce qui s'était passé. Il ne songea pas à faire revenir Sylva auprès de lui. S'il ne redoutait pas cette malédiction qui épouvantait l'âme naïve de Sylva, il sentait qu'un abîme s'était ouvert entre eux, que la mort avait brisé la fleur de leur amour, que l'ombre vengeresse de la rychtarka planerait sur leur lit nuptial. Il se résigna. Il vécut auprès de sa mère et pour ses enfants ; mais, quand sa mère mourut, il ne tarda pas à la suivre dans la tombe.

ESQUISSE SOMMAIRE

DE LA

MYTHOLOGIE SLAVE

Etat actuel des études de mythologie slave et leur difficulté. — I. Le Dieu suprême et le prétendu dualisme slave. — II. Divinités secondaires. — III. Les Dieux des Slaves baltiques. — IV. Divinités subalternes. — V. Le culte et les croyances. —.

Les peuples slaves actuellement existants sont les Russes blancs et les Petits-Russiens, les Polonais, les Tchèques, les Slovaques de Hongrie, les Wendes de Lusace, dernier débris des Slaves de l'Elbe ou Polabes qui ont disparu pour faire place aux Allemands de Prusse, les Serbo-Croates, les Slovènes et les Bulgares. Les Lithuaniens, parents très rapprochés des Slaves, ont cependant une individualité bien marquée et ne figurent pas en général dans les ouvrages uniquement consacrés à la race slave.

On divisait autrefois cette race en deux branches principales : les Slaves occidentaux (Tchèques, Slovaques, Polonais, Wendes), les Slaves orientaux (Russes, Serbo-Croates, Slovènes, Bulgares) ; mais cette division, imaginée au début de notre siècle par Dobrovsky[1], est purement factice ; elle ne répond pas à des phénomènes organiques et ne saurait être admise en ce qui concerne la mythologie. Elle constate un fait postérieur au christianisme, la divergence qui s'est produite entre les peuples catholiques ou occidentaux et les peuples orthodoxes ou orientaux. Cette différence s'est établie du IXe au XIe siècle. La division de Dobrovsky fût-elle exacte, on n'aurait pas ici à en tenir aucun compte.

D'autre part, on a été trop volontiers tenté de ramener à une unité absolue des populations dispersées sur d'immenses espaces, de la Baltique à la mer Noire, du Danube au Volga. Les croyances et les rites des Slaves de Lusace ou de Serbie ne sauraient sans imprudence, à défaut de documents positifs, être identifiés avec ceux des Slaves de Novgorod ou de Kiev. Ce qui est vrai de la Russie ne l'est pas *ipso facto* de la Bohême ou de la Croatie. La plupart des mythographes slaves se sont, par suite d'un défaut de critique ou d'un patriotisme

[1] L'abbé Dobrovsky, né en 1753 en Hongrie, mort en 1829 à Brunn, est considéré comme l'un des principaux rénovateurs de la philologie slave. Sa grammaire de la langue slavonne *Institutiones linguæ slavic dialectiæ veteris*, a été longtemps classique.

exagéré, trop pressés d'établir des rapprochements ou d'édifier des synthèses que rien ne justifie [1]. Mieux vaut procéder modestement par analyse et se contenter de signaler les éléments mythiques les plus certains, en indiquant avec précision les peuples ou les pays auxquels ils se rattachent, sans prétendre tirer de conclusion générale pour des peuples ou des pays fort éloignés les uns des autres, sans essayer de rattacher les divinités, les rites ou les superstitions populaires à telle ou telle théorie mythologique.

Si humble qu'elle soit, cette tâche est encore fort délicate. Un mythographe fort distingué, M. Erben [2], écrivait en 1870 l'article *Mythologie slave*, pour l'encyclopédie tchèque publiée à Prague par les soins de M. Rieger. Il s'exprimait ainsi : « La mythologie slave est l'une des branches les plus difficiles de la slavistique ; on a beaucoup écrit sur elle, mais, sauf quelques bons articles sur les points isolés, on attend toujours un travail d'ensemble définitif. » Quelques années plus tard,

[1] Voici pris au hasard un exemple de ces généralisations imprudentes. On lit dans l'Encyclopédie russe de M. Berezine : STRIBOG, Dieu des vents chez les Slaves païens. Or, Stribog n'est mentionné que dans les textes russes et nulle part ailleurs.

[2] *Naucny Slovnik*, t. VIII, art. *Slovane*. Erben (Charles-Iaromir), né en 1811 à Miletin en Bohême, mort en 1870, a rédigé toute la partie mythologique de l'Encyclopédie tchèque. Il méditait une grande mythologie slave dont sa mort prématurée a empêché l'achèvement. Ses articles, soit dans cette encyclopédie, soit dans la *Revue du Musée* de Prague, sont en général bien faits et utiles à consulter.

l'auteur d'un livre important sur les origines slaves, M. Krek, professeur à l'université de Gratz, écrivait : « En ce qui concerne la mythologie slave, les résultats positifs obtenus jusqu'ici ne sont nullement en rapport avec le travail dépensé. Personne ne se rend mieux compte de cet état de choses que celui qui entreprend de jeter par-dessus le bord tout ce qui ne lui paraît pas rigoureusement d'accord avec les matériaux primitifs, tout ce qui appartient au chaos des hypothèses contradictoires, basées le plus souvent sur l'arbitraire ou sur l'*a priori*[1]. » Ces paroles sont malheureusement encore vraies aujourd'hui[2].

[1] *Archiv für Slavische Philologie*, ann. 1876, p. 134.

[2] On trouve la même opinion exprimée à la fin de l'article *Mythologie* dans la grande Encyclopédie russe publiée à Petersbourg en 16 volumes in-8, par M. Berezine. (*Rousky Eniklopeditchesky Slovar*, 1873-1879.) Cet article, consacré à la mythologie en général, se termine par cette mention un peu sèche : « La mythologie slave attend encore une élaboration scientifique. » A ce propos il est assez curieux d'observer la façon dont la mythologie slave est traitée chez ceux des peuples slaves qui possèdent une encyclopédie. L'Encyclopédie russe de M. Berezine lui consacre (à l'article *Slaves*) une page en tout ! C'est peu si l'on songe que le plus vaste répertoire concernant la matière, le livre de feu Afanasiev (voir plus bas la *Bibliographie*) ne comprend pas moins de deux mille pages in-8. L'encyclopédie polonaise d'Orgelbrand publiée à Varsovie (6 vol. in-8, année 1877 et suivantes) donne à l'article *Slaves* deux pages dépourvues de toute critique et dans lesquelles les travaux d'Erben ne sont pas même mentionnés. Enfin dans l'Encyclopédie tchèque l'article d'Erben, le meilleur de tous les résumés, comprend 3 pages (gr. in-8 à deux colonnes); il n'est pas d'ailleurs exempt d'erreurs : l'auteur a pris au sérieux des documents apocryphes

I

Comme toutes les religions ariennes, la mythologie slave repose sur le culte des phénomènes et des forces de la nature, de l'été et de l'hiver, du jour et de la nuit, de la vie et de la mort. Les dieux supérieurs sont assez nombreux ; plusieurs peuvent être déterminés avec précision ; d'autres sont encore douteux ; on n'est pas d'accord sur la manière de lire leurs noms, moins encore sur leurs attributs. Nous ne pouvons dans cette esquisse sommaire nous occuper que des premiers. Les Slaves païens ne nous ont pas laissé de documents écrits ; ils n'ont pas eu de César comme la Gaule, ou de Tacite comme la Germanie. Tout ce qu'on sait de leur mythologie est dû à des indigènes chrétiens ou à des étrangers qui, naturellement, ont dû obéir à certains préjugés ; ils ne nous ont légué que des informations fragmentaires. Les usages et les chants populaires ont naturellement été plus ou moins altérés sous l'influence du christianisme.

Deux historiens étrangers, le byzantin Procope au VIIe siècle, l'allemand Helmold au XIIe, affirment nettement que les Slaves adoraient un dieu supérieur du ciel : « Ils admettent l'existence d'un dieu unique, producteur du tonnerre, maître de tout, » dit Procope[1].

et ne s'est pas assez mis en garde contre les généralisations prématurées.

[1] *De Bello goth.*, III, 14.

Le même historien fait remarquer qu'ils ne connais saient pas le destin (Ειμαρμένη). Ce détail est confirm par tout ce que nous savons de mythologie slave. L témoignage de Procope paraît s'appliquer aux Slave de la Russie actuelle. Helmod dit des Slaves de l'Elb (Polabes) : « Parmi les nombreuses divinités auxquelle ils attribuent les champs, les forêts, les tristesses et le plaisirs, ils n'hésitent pas à reconnaître (*non diffitentur* un dieu qui réside dans le ciel et commande aux autres Ce dieu tout-puissant ne s'occupe que des choses célestes. Les autres ont reçu de lui des fonctions spéciales; ils sont originaires de son sang ; chacun d'entre eu est d'autant plus élevé qu'il est plus proche de ce dieu des dieux[1]. »

Il n'est pas aisé de déterminer dans quelles mesure les deux écrivains grec et allemand se sont laissé influencer par les idées chrétiennes ou païennes qu'ils devaient à leur éducation. Les dieux slaves tels que nou les connaissons sont absolument étrangers à l'anthropomorphisme grec. Ils n'ont, sauf les exceptions qui seront notées plus loin[2], ni famille, ni généalogie.

Quel était le nom de la divinité suprême ? Dans toute les langues slaves le nom de Dieu est *Bog* (primitivement *bogu*). M. Miklosich explique ainsi ce mot : « *Bogu* dit-il, est identique avec le sancrit *bhaga*, maître, proprement répartiteur. C'est là une épithète de Dieu et le

[1] *Chronic. Slavor.*, I, 84.
[2] *Svarog*, Dajbog, Svarojitch.

nom propre d'un dieu védique : ancien persan *baga*, ancien bactrien *bagha*, Dieu ; l'ancien indien *bahga*, signifie aussi bien-être, bonheur. Il n'est pas facile de déterminer si c'est le premier ou le deuxième sens qui a servi de point de départ au mot slave ; les mots *bogatu*, riche, et *ubogu*, pauvre, peuvent être cités à l'appui du deuxième sens. Comparez la locution slovène : *zlega boga vziva*, *male se habet*, (mot à mot : il jouit d'un mauvais *bog*). Tandis que l'allemand *gott* et le lithuanien *devas* n'ont que le sens théologique, le slave *bog* a aussi dans les dérivés le sens de bien qui nous explique les mots suivants : *bogatu*, riche en bien, *ubogu*, qui n'a pas de bien, pauvre. A ce sens se rattachent en petit-russien *zbozje* (*frumentum*) et en wende de Lusace *zbozo* (*fortuna*, *pecus*)[1]. » M. Erben, dans l'article que nous avons déjà cité, indique comme pouvant représenter le nom slave de cette divinité supérieure le mot tchèque *Sveboh*, ou *Svojboh*, qui veut dire celui qui est Dieu par lui-même. Il faudrait savoir si ce mot, d'ailleurs peu usité[2], ne représente pas tout simplement une idée chrétienne. On a également cité le mot slovaque *praboh* le dieu antérieur. Mais aucun document, aucune tradition purement slave ne nous atteste, que je sache, d'une façon positive, cette croyance dans

[1] Miklosich, *Die christliche terminologie der Slawischen sprachen*, p. 35.

[2] En ce qui me concerne je ne l'ai jamais rencontré.

l'existence d'un dieu suprême dont tous les autres dériveraient.

On a longtemps cru trouver à côté de ce dieu suprême, fort douteux, une sorte de dualisme analogue à celui du parsisme. On s'appuyait sur un témoignage d'Helmold relatif aux Slaves baltiques (XIIe siècle) : « Les Slaves, dit-il, ont une étrange coutume. Dans leurs festins il font circuler une coupe sur laquelle ils prononcent des paroles, je ne dirai pas de consécration, mais d'exécration, au nom de leurs dieux, à savoir du bon et du méchant ; ils professent que toute bonne fortune vient du dieu bon, toute mauvaise du méchant ; aussi en leur langue appellent-ils le mauvais dieu *Zcerneboh*[1]. » *Zcerneboh* (Tcherny Bog) veut dire le dieu noir. Il faut remarquer d'abord que ce passage, en le supposant rigoureusement exact, s'applique uniquement aux Slaves baltiques, et qu'on n'a aucune raison de l'appliquer à ceux de la Russie ou des contrées danubiennes.

De l'existence d'un dieu noir on a conclu par induction à celle d'un dieu blanc. Cette hypothèse semblait confirmée par une glose tchèque d'un ancien vocabulaire latin du moyen âge, la *Mater verborum : Belboh*[2] *ydolum Baal.* » Malheureusement il a été récemment démontré que les gloses mythologiques de la *Mater*

1 *Chronic. Slavor.*, I; 52.
2 *C'est-à-dire* Biely Bog, le dieu blanc.

Verborum sont apocryphes[1]. Le dualisme slave du dieu noir et du dieu blanc doit être considéré comme une invention moderne et rejeté par la critique. Le dualisme

[1] Les gloses tchèques de la *Mater Verborum* ont été jusqu'ici citées comme un document authentique et incontestable par toutes les personnes qui se sont occupées de mythologie slave. M. Krek dans son *Introduction critique* les met encore à contribution et déclare qu'il ne peut se décider à les considérer comme une imposture. (*Einleitung*, p. 110, note 1.) Il faut pourtant bien s'y résigner. Un érudit distingué, M. Patera, a publié en 1877 dans la Revue du Musée de Prague trois articles (en tchèque) qui ne laissent aucun doute à ce sujet. Au début de ce siècle, lors de la renaissance de la littérature et de la nationalité tchèques il s'est produit en Bohême un certain nombre de publications apocryphes inspirées par une forme de patriotisme assez bizarre. Il s'agissait pour le ou les faussaires d'accroître ou de vieillir les antiquités de leur nation, de faire accroire qu'elle avait conservé de l'époque païenne des traditions qui s'étaient complètement effacées ou qui peut-être n'ont jamais existé.

La Bibliothèque du Musée de Prague possède un ms. de la *Mater Verborum*, sorte de dictionnaire latin compilé par Salomon III, évêque de Constance, qui paraît dater du XIIIe siècle. Il est accompagné de gloses allemandes et tchèques. Une partie de ces gloses sont authentiques ; les autres ont été ou falsifiées, ou fabriquées de toutes pièces au début du XIXe siècle. M. Patera donne un catalogue critique des gloses authentiques et des gloses apocryphes. Parmi les premières figure un seul vocable mythologique. *Poludnice* « driades, deæ sylvarum. » En effet la poludnice (démon du midi) est encore aujourd'hui vivante dans les traditions populaires ; elle était par conséquent connue au moyen âge. En revanche toutes les autres gloses mythologiques sont fausses. Je les donnerai ici dans l'ordre alphabétique afin de mettre une fois pour toutes le lecteur en garde contre les citations tirées de la *Mater Verborum* qui jouent un rôle important dans *tous* les ouvrages concernant la mythologie slave.

Belboh (le dieu blanc), beel, baal, ydolum.

tel qu'on peut le constater dans l'ensemble de la my thologie slave, représente tout simplement la lutte de ténèbres et de la lumière qui se retrouve chez tous le

Besy (les démons), demonibus.

Das (le diable), genius.

Devana letnicina i perunova dci (Dievana fille de Letna et de Peroun). Diana Latone et Jovis filia.

Cette glose est une des plus audacieuses. Elle tendait à introduire dans le mythe slave une divinité analogue à Diane fille d'une déesse Letna évidemment identique à Latone et du dieu Peroun qui se trouvait ainsi identifié à Jupiter. Or, la religion slave n'offre jusqu'ici aucune trace d'anthropomorphisme; il n'est jamais question des amours des dieux, moins encore de leurs mariages; on voit toute la gravité de la supercherie.

Lada, Venus, dea libidinis, cytherea.

Liutice (La Furieuse), furia, dea infernalis.

Perun (Peroun), Jupiter.

Perunova, Jovis sororem. (Les dieux slaves n'ont pas plus de sœurs que d'épouses.)

Prije (agréable) Aphrodis grece, latine Venus.

Radihost, vnuk krtov. (Radihost petit fils de Krt, c'est-à-dire sans doute du démon). Mercurius a mercibus et dictus. Cette glose avait pour but, 1° de faire croire au culte de Radhost en Bohême. 2° de prêter à ce dieu imaginaire une analogie jusqu'alors inconnue avec une divinité latine.

Svatovit, Ares, bellum. Il y avait primitivement dans le manuscrit : Ares bellum nuncupatur. C'est avec *nuncupatur* que le faussaire a fabriqué Svatovit. Dans deux autres endroits il a traduit Mars et Mavors par Svatovit.

Sytivrat, Saturnus. Le mot Sytivrat est fabriqué de façon à prêter matière à des interprétations diverses. Jacob Grimm s'y est laissé prendre dans sa mythologie allemande.

Stracec sytivratov syn (Stracec fils de Sytivrat). Picus, Saturni filius. *Straka* en tchèque veut dire pie.

Trihlav (à trois têtes), triceps, qui habet capita tria capræ. Les mythographes n'ont pas manqué d'exploiter ces trois têtes de chèvres et en ont tiré une foule de conclusions.

peuples indo-européens ; il n'y a aucune raison pour l'identifier à celui du zoroastrisme[1].

Erben, qui a surtout contribué à défendre ce système, cite à l'appui de sa thèse des légendes cosmogoniques où Dieu et le diable jouent un rôle ; mais il a négligé de déterminer jusqu'à quel point ces légendes ont pu se former ou se modifier sous l'influence du christianisme, du judaïsme ou du manichéisme[2].

Vu l'autorité qui s'attache au nom d'Erben, il n'est pas sans intérêts de discuter ici une de ses idées favorites.

Dans un travail publié en 1866 dans la Revue du musée de Prague, Erben s'est efforcé de démontrer que « pendant la période païenne, dans toute la Slavie de l'Oural à la mer Adriatique, règne partout une même opinion sur la création du monde tiré du sable de la mer, à la suite d'un conflit entre Dieu et le démon, en-

Veles, Pan, imago hircina.

Ziva, (la vie). Dea frumenti, Ceres, *Siva* imperatrix. Ce mot a été fabriqué, une fois avec le mot latin *aiunt* une autre fois avec le mot *sive*.

Je n'ai donné dans cette liste que les noms des divinités, laissant de côté ceux qui se rapportent au culte et qui sont assez nombreux. Tous les traités de mythologie slave ont été infectés par les citations de la *Mater Verborum*. Il était indispensable que le lecteur fût prévenu une fois pour toutes. Il faut absolument renoncer à chercher en Bohême des divinités sur lesquelles on ne possède que des textes apocryphes.

[1] Voy. Krek, *Einleitung in die Slawische Literaturgeschichte*, Graz, 1874, liv. I, chap. 3.

[2] Sous ce titre : une légende slave concernant la création du monde, *Czasopis Musea* etc., année 1866, p. 35-45.

tre le dieu noir et le dieu blanc. » Erben cite à l'appui de cette thèse un certain nombre de traditions populaires slaves, une notamment originaire de la Galicie. Dieu, avant la création du monde, navigue sur l'eau et rencontre le démon. Le démon plonge au fond de l'eau, ramène un grain de sable et ce grain devient la terre. Il cite également des extraits d'anciens manuscrits slavons russes dans lesques on voit le démon Satanael plonger dans la mer sous la forme d'un oiseau, en ramener du sable, etc... et créer le monde de concert avec Dieu qui consent à en partager l'empire avec lui. Pour Erben ces récits sont évidemment des traditions païennes slaves. A l'époque où Erben écrivait ceci on n'avait pas encore suffisamment étudié la littérature des livres slavons, dits *apocryphes*, c'est-à-dire des ouvrages qui reproduisent, — toujours après des originaux grecs, — les légendes dont la Bible a été de bonne heure embellie ou plutôt défigurée. Ces ouvrages sont originaires de la Bulgarie et très probablement traduits du grec, qui lui-même les emprunte à l'hébreu ou au persan.

Un savant orientaliste, M. Joseph Derembourg, m'affirme que la plupart de ces récits doivent être cherchés dans les *Midraschim*, c'est-à-dire dans les gloses légendaires que l'imagination populaire ajoutait au texte sacré. Malheureusement le texte des Midraschim n'est encore aujourd'hui accessible qu'aux hébraïsants de profession. Les légendes sur lesquelles s'appuie Erben

seraient donc d'origine sémitique, chrétienne ou manichéenne, mais nullement slave.

II

En ce qui concerne les divinités incontestables du panthéon slave, nous ne trouvons de textes positifs que dans les chroniques allemandes pour les slaves baltiques, et dans les chroniques russes pour les slaves de Novgorod ou de Kiev. Pour la Pologne, la Bohême, la Serbie, la Croatie, la Bulgarie, les documents sérieux font défaut. On n'est pas autorisé à identifier, comme on l'a fait trop souvent, la religion des Russes et celle de leurs lointains congénères, les Slaves de l'Elbe ou du Danube.

Dans les chroniques russes *Svarog* est le dieu du ciel; il a pour fils *Dajbog*, le dieu donnant ou bienfaisant[1]. Dajbog est évidemment le soleil, fils du ciel, comme Apollon était fils de Zeus. Nous savons que Dajbog eut sa statue à Kiev. Dans un ancien poème russe, le *Chant de l'expédition d'Igor*, les Russes sont appelés petits-fils de Dajbog; mais le texte de ce poème est trop peu sûrement établi pour qu'on puisse l'invoquer comme une autorité en matière mythologique[2].

[1] Jagic, *Archiv für Slav. Philologie*, t. V, liv. 1.

[2] Le manuscrit unique a péri dans l'incendie de Moscou en 1812.

Le feu, *Ogonu* (Cf. *Ignis*, *Agni*), est également fils du ciel. « Désormais, dit un prédicateur chrétien du XIIe siècle, Cyrille de Tourov, on n'appellera plus dieux les éléments, ni le soleil, ni la lune. » Un dieu solaire, *Svarojitch* (fils de Svarog), apparaît encore dans les gloses des chroniques russes, dans les textes de Thietmar, de Bruno, peut-être dans la Knytlingasaga scandinave[1].

A côté de ces dieux célestes ou solaires, sur lesquels nous n'avons que des données très sommaires, il faut citer en première ligne Peroun, le dieu du tonnerre. Il semble répondre à ce fabricateur de la foudre dont parle Procope. Son nom veut dire le frappeur ; il est évidemment apparenté au dieu lithuanien Perkounas, également dieu du tonnerre. On sait que Peroun avait une statue à Novgorod sur le lac Ilmen, et à Kiev. Cette dernière était en bois ; elle avait une tête d'argent et une barbe d'or. Elle tenait à la main une pierre à feu ; un feu de bois de chêne brûlait sans cesse devant elle. On sacrifiait en son honneur des animaux et même des victimes humaines. Peroun apparaît, dans certains documents, comme le premier et presque le seul dieu de la Russie. Ainsi dans les traités conclus au Xe siècle entre les Russes et les Grecs de Byzance, les Grecs ou les Russes déjà chrétiens jurent par le Dieu de l'Évangile, les Russes païens par Peroun et Veles, dieu des trou-

[1] *Jagic.*; *Archiv.*, t. IV, p. 424.

peaux. « Si quelqu'un du peuple russe viole ce traité, qu'il périsse par ses propre armes, qu'il soit maudit de Dieu ou de Peroun, » dit le texte du traité rapporté par la *Chronique de Nestor*[1]. L'idole de Peroun à Kiev fut détruite en 988 par ordre du prince Vladimir, quand il se convertit au christianisme; mais le dieu détrôné continua de vivre dans la mythologie populaire sous le nom du prophète Élie (Ilia), qui est resté le saint du tonnerre[2], et peut-être aussi dans le personnage légendaire d'Élie de Mouron (Ilia Mouromets)[3]. C'est Élie qui produit la foudre en roulant dans les cieux sur un char de feu.

Un grand nombre de mythographes slaves ont essayé, en s'appuyant soit sur le lexique, soit sur les noms de lieu, de démontrer que le culte de Peroun s'étendait chez tous les peuples slaves (Polonais, Tchèques, Slaves baltiques, Slaves du Sud). Il faut se défier de ces généralisations hâtives qui ne s'appuient pas sur des textes positifs, mais simplement sur des rencontres fortuites

[1] *Chronique* dite *de Nestor*. ch. XXI, XXVII etc... Voir l'Index qui accompagne notre traduction. Paris Leroux, 1884. Une circonstance contribue peut-être à expliquer l'importance de Peroun dans la vie religieuse des Russes. La plupart des chefs russes sont alors des Varègues, c'est-à-dire des Scandinaves; or, Peroun correspondait précisément au Thor scandinave.

[2] Voir sur ce personnage M. Rambaud, *La Russie épique*. Paris, Maisonneuve, 1876, p. 46 et suiv.

[3] Il est à remarquer que dans les traités ci-dessus mentionnés, tandis que les Russes païens jurent par Peroun, les Russes chrétiens jurent par saint Elie.

de tel ou tel groupe de voyelles ou de consonnes[1].

Citons encore parmi les dieux russes dont les noms sont parvenus jusqu'à nous : *Khors*, dont les attributs sont difficiles à déterminer, *Volos* ou *Veles*, dieu des troupeaux, que nous avons vu figurer à côté de Peroun dans le texte des traités conclus avec les Grecs. M. Joseph Jireczek a essayé de démontrer l'existence d'un dieu Veles en Bohême[2]. Dans les textes qu'il cite le mot *Veles* veut dire le diable, et il n'est pas certain qu'on puisse l'identifier au dieu russe. En Russie, Veles a survécu à l'introduction du christianisme ; il est devenu saint Blaise, patron des troupeaux[3]. *Koupalo* symbolisait le solstice d'été ; il était le dieu des fruits de la terre ; on lui offrait des fruits ; on jetait des couronnes dans l'eau en son honneur ; on allumait des bûchers et l'on dansait autour ; ces fêtes ont continué sous la religion chrétienne ; saint Jean en est naturellement devenu le héros. *Iarylo* (l'ardent, le bouillant), était le dieu de la génération, le dieu phallique par excellence.

Citons encore *Stribog*, dont le nom nous a été conservé par la chronique de Nestor et par le poème d'Igor qui l'appelle aïeul des vents. A Iarilo correspond *Lada*,

[1] J'ai eu le tort de les accepter dans mon livre *Cyrille et Méthode, étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme*, p. 26, 27.

[2] *Revue du Muséum tchèque*, année 1875.

[3] Krek, *Arch. für Slaw. Phil.*, 1re année, p. 134 ss.

la Vénus slave dont le culte n'est attesté que par des chansons ou des formulettes qui se retrouvent avec diverses variantes chez presque tous les peuples slaves; c'est la déesse du printemps et de l'amour.

III

Le groupe slave chez lequel la religion païenne paraît avoir atteint son plus haut développement est celui des Slaves de l'Elbe ou de la Baltique. C'est le seul chez lequel on trouve des temples et une caste sacerdotale. Les écrivains germaniques, Helmold, Adam de Brême, les biographes d'Othon de Bamberg, les sagas scandinaves fournissent ici d'assez nombreux matériaux. Le dieu principal paraît avoir été *Svatovit* ou mieux *Svantovit*. Sur le témoignage d'Helmold, on l'a pendant longtemps considéré comme le dieu de la *sainte lumière*. M. Krek[1], traduit son nom par *souffle violent* et en fait une divinité de l'atmosphère. Il fait remarquer que ses prêtres devaient éviter de respirer dans son temple pour ne pas souiller le sanctuaire par un souffle humain. Le temple principal de Svantovit s'élevait dans la ville d'Arkona, dans l'île alors slave de Rugen. Son idole était en bois; la main droite tenait une corne, sans doute la corne à boire des peuples du Nord; près d'elle étaient une selle et une bride de prodigieuse dimension.

[1] Ouvrage cité, p. 105.

Suivant la croyance populaire, le dieu chevauchait toute la nuit sur un cheval blanc. Tous les matins le coursier rentrait couvert, disait-on, de sueur et de poussière, et il était soigné par les prêtres dont le plus ancien seul avait le droit de le monter. A la fin de la moisson, une grande fête était célébrée en l'honneur de Svantovit. On immolait des moutons devant le temple, puis le grand prêtre s'avançait aux pieds de l'idole, prenait la corne et regardait s'il y restait quelques gouttes du vin, c'est-à-dire du liquide fermenté qu'on y avait versé l'année précedente. S'il en restait, le grand prêtre prédisait au peuple une récolte abondante, la disette dans le cas contraire[1]. Le temple d'Arkona était fort riche ; on lui offrait une grande partie du butin enlevé aux ennemis. Trois cents cavaliers étaient chargés de le garder.

On a supposé que Svantovit avait été honoré jusque chez les Tchèques de Bohême et de Moravie ; par exemple, on a prétendu que, si la cathédrale de Prague était dédiée à Saint Vit, c'est qu'elle avait remplacé un temple païen consacré à Svantovit. C'est là une hypothèse ingénieuse, mais ce n'est qu'une hypothèse.

A côté de Svantovit se place *Triglav* (le dieu aux trois têtes), honoré chez les Slaves de Poméranie ; ses principaux sanctuaires étaient à Stettin et à Volin[2] (aujou-

[1] *Saxo Grammaticus*, ap. L. Leger, *Cyrille et Méthode, étude historique sur la conversion des Slaves au christianisme*, p. 23.

[2] Voir les *Vies d'Othon de Bamberg*. ap., Pertz, t. XIV.

d'hui Wollin dans l'île du même nom). Sa triple tête était recouverte d'un triple diadème d'où pendait un voile qui descendait jusqu'aux lèvres. Ses trois visages indiquaient qu'il régnait sur le ciel, la terre et les enfers. S'il se voilait les yeux, c'était, disaient ses prêtres, pour ne pas voir les fautes des mortels. Un cheval noir lui était consacré et de ses mouvements on tirait certains présages. On rapporte à son culte des idoles à trois têtes qui ont été découvertes en Misnie. On a cherché à retrouver cette divinité jusque chez les Slaves de la Carniole, où s'élève le mont Triglav (le Terglou de nos géographes). C'est tout simplement la montagne à trois têtes. L'existence du dieu *Radigost* est attestée par Helmold, Thitmar, Adam de Brême ; il avait son temple principal dans une ville portant son nom que les Allemands appellent Retra ou Ratara ; ce temple, somptueusement décoré, renfermait les statues des divinités slaves. Radigost était représenté sous l'apparence d'un guerrier ; un cheval lui était consacré ; une montagne en Moravie, deux ou trois cités en Bohême, portent un nom analogue à celui de Radigost ; on a conclu de cette similitude que son culte avait pénétré dans ces contrées. L'argument est loin d'être irréfutable.

Notons encore *Rugevit*, ou *Ranovit*, dieu guerrier de l'île de Rugen, qui était représenté avec sept visages sous un même crâne et tenant sept glaives dans la main ; *Iarovit*, dont le nom rappelle celui du Iarylo

russe ; c'était un dieu guerrier. Les Slaves baltiques, en lutte perpétuelle contre leurs voisins allemands ou scandinaves, avaient prêté à leurs dieux principaux un caractère essentiellement belliqueux.

Ils adoraient en outre une foule innombrable d'idoles inconnues : « *Penates et idola quibus singula oppida redundabant*, dit Helmold. » C'est sans doute par le contact avec les Germains et les Scandinaves qu'il faut expliquer le développement du culte public et la formation d'une caste sacerdotale chez les Slaves baltiques. C'est là un phénomène qui ne se retrouve chez aucun autre peuple slave.

IV

Arrivons aux divinités inférieures : elles sont fort nombreuses. Procope en avait déjà signalé l'existence ; beaucoup d'entre elles ont survécu à l'introduction du christianisme et vivent encore dans l'imagination populaire. Les plus connues sont les nymphes ou dryades slaves, appelées chez les Serbes *Vilas*, chez les Russes *Rousalkas*, chez les Bulgares, *Ioudas*, *Divas*, ou *Samodivas*. Elles mènent au clair de lune des rondes fantastiques, habitent les bois, les rochers ou les eaux et se mêlent à la vie des hommes ; les *Rojenitsas* ou *Soujdenitsas* président à la naissance et à la vie des hommes ; ce sont des espèces de fées ou de Parques. *Morena* est,

chez les Slaves occidentaux, la déesse de l'hiver et de la mort. En Moravie, à l'approche du printemps, les jeunes gens vont, en chantant des chansons, jeter à l'eau le mannequin qui la représente. En Russie, le froid de l'hiver est symbolisé par un étrange personnage, *Kochtchei l'immortel*, et par la *Baba Iaga*, une petite vieille qui voyage dans un mortier effaçant derrière elle avec un balai les traces de son passage [1].

Le foyer domestique (*dom*) a pour patron le génie appelé *Domovoï* : les bois (*liesy*), sont hantés par les *liechys* (esprits des bois) [2], les champs par la *poloudnitsa* [3], qui correspond au démon du Midi de l'Ecriture. Il n'est, surtout chez les Russes, aucun moment de la vie, aucun phénomène de la nature qui n'ait sa divinité et qui ne soit l'objet d'un culte traditionnel, combiné le plus souvent avec les rites du culte officiel, par exemple en ce qui concerne les fêtes de Noël, de Pâques ou de la Saint-Jean.

Parmi les croyances les plus populaires, l'une des plus répandues dans toutes la race est la croyance aux vampires. Le mot « vampire, » d'ailleurs difficile à expliquer, est certainement d'origine slave [4]. Un autre

[1] Voy. Ralston, *Russian Folktales*, et L. Leger, *le Monde slave* p. 204 et *Etudes slaves*, p. 173-193.

[2] Ces noms (*liechy*, *domovoï*) sont particuliers à la Russie, mais on rencontre les mêmes personnages sous d'autres noms dans différents pays slaves.

[3] *Poldien*, midi. Voyez plus haut, § III.

[4] Polonais *upior*, russe *upyr*.

mot slave qui désigne le même être mythique, le *vlukodlak* (à poil de loup, loup-garou), a passé chez les Turcs, chez les Grecs, les Albanais et les Roumains. Le vampire est un mort qui sort la nuit de sa tombe et vient sucer le sang des vivants endormis ; il faut transpercer ou mutiler son cadavre pour le réduire à l'impuissance.

V

Pour se concilier la faveur de leurs divinités, les Slaves avaient recours à la prière et au sacrifice ; le mot sacrifice, *obiet*, veut dire promesse faite aux dieux. On brûlait des bœufs et des moutons [1], de préférence sur les collines et dans les bois où s'élevaient les idoles ; on offrait également les fruits des champs ; les sacrifices humains paraissent avoir été rares ; on les rencontre cependant chez les Slaves baltiques et chez les Russes. Sauf l'exception que nous avons signalée plus haut, l'exercice du culte n'était pas confié à une classe spéciale de prêtres. Il appartenait aux chefs de famille, de tribu ou au prince. Les temples des Slaves baltiques étaient d'une magnificence qui étonne les annalistes et les voyageurs [2]. Chez les autres Slaves, les seuls produits connus de l'art religieux sont des idoles de bois

[1] Procope, Helmold.
[2] Voir les textes cités dans mon *Cyrille et Méthode*, p. 17.

ou de pierre. Les principales fêtes de l'année avaient naturellement pour objet la lutte de la lumière et de l'ombre, du printemps et de l'hiver, les deux solstices. Le solstice d'hiver était célébré sous le nom de *kolenda* ; ce mot, emprunté au latin calendæ par l'intermédiaire du grec καλάνδαι, passa chez les Slaves méridionaux et de chez eux dans tous les dialectes slaves. Il s'emploie encore aujourd'hui [1]. La fête du solstice d'été s'appelait en Russie *Koupaly* (du nom du dieu Koupalo). Un mythographe distingué, feu M. Hanusch, a groupé toutes ces fêtes par ordre chronologique dans son calendrier mythologique.

Les Slaves admettaient-ils une autre vie? La croyance au vampirisme dont nous avons parlé plus haut suffit à démontrer qu'ils n'estimaient pas que tout fût fini après la mort. L'âme (*doucha*, de la racine *dou*, souffler), était pour eux le souffle de la vie. Elle avait la faculté de quitter le corps pendant le sommeil [2]. Quand elle en était séparée d'une manière définitive, elle revenait volontiers aux lieux où il avait habité. La croyance dans la continuation de la vie après la mort semble attestée par les ustensiles qu'on a trouvés dans les tombeaux. Le lieu où les âmes se rendaient définitivement après la mort s'appelait *nav* ou *raj*. Ce dernier mot a désigné depuis le paradis chrétien ; c'est un lieu ensoleillé et verdoyant qui offre de vagues analogies avec

[1] Miklosich., *Die Christl. terminologie*, sub voce.
[2] Krek, *op. cit.*, p. 117.

les champs Elysées. Il y a un mot slave, *peklo* (l'endroit où l'on cuit dans la poix bouillante [1]), pour désigner l'enfer ; mais l'idée qu'il exprime paraît purement chrétienne.

Le défunt était enseveli le plus souvent sous le seuil de sa maison. De vastes tumuli indiquent encore aujourd'hui des sépultures communes. D'après les témoignages d'écrivains grecs, latins et arabes (l'empereur Maurice, saint Boniface, Ibn Dasta, etc.), la femme accompagnait parfois son mari dans la mort. La crémation était en usage chez un grand nombre de tribus ; chez d'autres, les deux modes de sépulture étaient pratiqués simultanément. On célébrait en l'honneur des morts une fête appelée *trizna ;* elle consistait en jeux guerriers qui se terminaient par un festin.

En somme, les croyances religieuses des Slaves païens les disposaient, plus que tout autre peuple, à embrasser facilement le christianisme. Ils n'avaient point, sauf l'exception que nous avons notée chez les Slaves baltiques, de caste sacerdotale intéressée à maintenir un culte auquel elle devait son prestige ; la religion, purement domestique, n'était pas chez eux un moyen de gouvernement. Leur esprit de tolérance était tel qu'on voit dans les traités entre Grecs et Russes que nous avons cités plus haut les dieux païens invoqués à côté du Dieu chrétien, comme garantie du serment

[1] *Sur ce mot voir Miklosich, op. cit.*

prêté, et le temple de saint Élie s'élever non loin de l'idole de Peroun. L'instinct d'imitation, qui est le propre de leur race, les prédisposait à accepter sans lutte une religion supérieure, qui, en satisfaisant leur imagination, leur apportait la solution des problèmes que leurs mythes naïfs avaient essayé de résoudre. Pour être le bienvenu, il suffisait au christianisme de se présenter sous une forme désintéressée, sans aucune arrière-pensée de conquête ou d'assimilation. Il pénétra facilement, sans persécutions, sans luttes sanglantes chez les Tchèques, les Moraves, les Polonais, les Russes, les Serbes, les Bulgares. Chez les Slaves de l'Elbe il fut importé brutalement par des Allemands rapaces et envahisseurs ; il ne put réussir à s'y implanter ; les païens aimèrent mieux périr que de renoncer à leurs dieux et à leurs temples. Les autres Slaves acceptèrent docilement les apôtres que Rome ou Byzance leur envoyait.

VI

— On me saura gré de terminer cette esquisse par une bibliographie. Je me garderai bien de remonter aux ouvrages les plus anciens qui sont absolument sans valeur aucune [1], je me contenterai de citer ici les ou-

[1] Par ex. celui de Kayssarow : *Versuch einer slawischen Mythologie*, publié à Gœttingue en 1804 et analysé par Dobrowsky dans *Slavin* (Prague 1808).

vrages principaux et facilement accessibles. Je dois d'ailleurs prévenir le lecteur qu'aucun d'entre eux n'est complètement satisfaisant. J'estime que le seul moyen d'arriver à établir la science du mythe slave ce serait de publier un répertoire alphabétique renfermant, avec l'indication des textes authentiques, la description précise de chaque divinité, l'exposé de toutes les croyances, en balayant soigneusement le terrain de tous rapprochements, de toute hypothèse et de toute synthèse. Les ouvrages suivants consultés avec prudence pourraient servir de point de départ pour ce travail délicat :

1° Hanusch, *Die Wissenschaft des Slawischen Mythus*, Lemberg, 1842 (ouvrage vieilli et dont les hypothèses trop hardies ont été depuis désavouées en partie par leur auteur) ;

2° Schwenck, *Die Mythologie der Slawen*, Francfort-sur-le-Mein, 1853 (compilation sans critique, dangereuse à consulter, précieuse cependant au point de vue de l'abondance des matériaux) ;

3° Miklosich, *Die christliche terminologie der Slawischen Sprachen*, Vienne, 1875 (intéressant au point de vue lexicographique) ;

4° Krek, *Einleitung in die Slavische literaturgeschichte*, Graz 1874 (ouvrage excellent et qui renferme une trentaine de pages très solides) [1] ;

[1] Tenir compte de la note sur les gloses de la *Mater Verborum*.

5° *Archiv für Slavische philologie*, années 1876 et suivantes études de MM. Jagic, Krek, etc...) ;

6° Ralston, *The songs of the russian people*. Londres, 1872;

Du même auteur: *The tales of the russian people*, Londres, 1873 (nombreux matériaux sur les croyances populaires des Russes [1].)

7° Rambaud, *La Russie épique*, Paris, 1876 (même observation [2].)

8° Leger, *Cyrille et Méthode*, *Etude historique sur la conversion des Slaves au christianisme*, Paris, 1868.

9° Afanasiev, *Vues poétiques des Slaves sur la nature* (en russe,) 3 vol. in-8°, Moscou, 1865-1869. (Le plus vaste répertoire de mythologie slave jusqu'ici existant; le consulter pour les faits sans tenir compte des théories de l'auteur et de sa tendance à généraliser. Vérifier les citations et l'authenticité des documents.)

10° Kotliarevsky, *Les Rites funéraires des Slaves païens*, Moscou, 1868. (En russe, excellent ouvrage d'un slaviste distingué dont la science déplorera longtemps la mort prématurée.)

11° En tchèque: Hanusch, *Calendrier slave mythologique, ou restes des rites slaves païens*, Prague, 1860. (Utile répertoire.)

[1] Voir ce que j'ai dit de ces deux ouvrages dans les deux volumes indiqués ci-dessus.

[2] Voir sur ce livre mon article dans la *Revue critique*, année 1876, n° 17, et la réponse de l'auteur n° 24.

12° Erben, article *Mythologie slave* et articles sur les principales divinités slaves dans l'*Encyclopédie tchèque* (*Naucny slovnik*. Prague, 1863-73.)

13° Du même: articles dans la *Revue du Musée de Prague*. (Voir la table générale publiée en 1877.

14° Jos. Jireczek, *Etudes sur la Mythologie tchèque*. (Même revue, année 1863.)

15° Vocel, *La Bohême préhistorique*, Prague, 1868 [1].

L'ouvrage publié en 1874 à Paris par M. Verkovitch sous ce titre: le *Veda slave*, doit, jusqu'à nouvel ordre, être considéré comme une mystification [2]. Les histoires générales des pays slaves, Palacky pour la Bohême, Dudik pour la Moravie, Szujski pour la Pologne, Soloviev, Bestoujev-Rioumine pour la Russie, renferment chacun un chapitre plus ou moins complet pour la mythologie. J'ai laissé à dessein en dehors de cette esquisse le mythe lithuanien qui paraît apparenté au mythe slave, mais qui n'a encore été l'objet d'aucun travail vraiment critique. C'est un terrain mal déblayé et sur lequel il serait téméraire de s'aventurer.

[1] Je laisse bien entendu de côté les innombrables recueils de chants, jeux, croyances populaires, dont la bibliographie suffirait à remplir plusieurs pages.

[2] Voir mes *Nouvelles études slaves*, p. 51-75.

LE

MONDE SLAVE AU XIXE SIÈCLE [1]

MESSIEURS,

Au moment où je prends possession de cette chaire, mon premier devoir est d'exprimer ma reconnaissance aux bienveillants collègues qui m'ont fait l'honneur de m'appeler parmi eux, à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui a confirmé leur suffrage, au ministre qui l'a ratifié. C'est la première fois, depuis près d'un demi-siècle, que cet enseignement est confié à un professeur titulaire.

Je sens, croyez-le bien, tout le poids de la responsabilité qui m'est imposée. Certes, on a l'obligation d'être modeste quand on se voit inviter à figurer dans une si illustre maison et en si éminente compagnie ; mais on a aussi le droit d'être fier, et cette fierté, si elle ne peut suppléer au génie, est du moins, pour le travail, un puissant aiguillon.

[1] Leçon d'ouverture du Cours de langues et littératures slaves professé par l'auteur au collège de France.

Le caractère propre du Collège de France, c'est de s'ouvrir, tour à tour, à toutes les études nouvelles qui offrent un intérêt scientifique et national. Aux trois langues classiques pour lesquelles son fondateur l'avait créé, on a successivement ajouté les idiomes orientaux, germaniques, romans et celtiques. Les idiomes slaves devaient nécessairement compléter cet ensemble. Leur enseignement s'éclaire par celui de leurs congénères, du gothique ou de l'ancien irlandais, du sanscrit ou du persan. Il leur fournit en échange de précieux éléments de comparaison. Si les Lettres slaves ne figuraient point ici, il manquerait une aile à ce grand édifice, le seul de notre pays où tous les membres de la famille indo-européenne soient également représentés.

Je ne vous dissimulerai point, Messieurs, l'émotion avec laquelle je viens m'asseoir dans cette chaire illustrée à son origine par le génie d'Adam Mickiewicz, honorée plus tard par le talent et la science de deux maîtres distingués, MM. Cyprien Robert et Alexandre Chodzko. Il ne m'a été donné de connaître ni le grand poète de la Pologne, ni l'intrépide et sagace explorateur des Slaves de Turquie. Mais j'ai suivi autrefois, ici même, les leçons de leur successeur. J'ai eu l'occasion d'apprécier tout ce que son enseignement renfermait d'aimable et ingénieuse érudition. Je puis rendre témoignage de la bienveillance exquise avec laquelle il savait accueillir l'étudiant nouveau venu dans le domaine d'une science naguère encore si peu explorée,

et qui excite aujourd'hui, à tant de titres, d'intérêt des savants et la curiosité du public. Beaucoup d'entre vous, Messieurs, regrettent certainement la retraite à laquelle mon honorable prédécesseur a dû se résigner, après de longues années d'une carrière consacrée au service de la France qui était devenue, pour M. Chodzko, une seconde patrie, à la pratique des Lettres orientales, où il comptait parmi les maîtres, à celle des littératures slaves, qui avaient conservé pour lui un intérêt national, et où il a marqué sa place non seulement par des travaux philologiques, mais aussi par des poésies délicates et charmantes. Les vers polonais de M. Chodzko suffiraient pour perpétuer son nom à l'ombre de celui de son glorieux ami, Adam Mickiewicz. La Pologne tout entière sait par cœur la délicieuse ballade de *Maliny*, et plus d'un compatriote de l'auteur a regretté qu'il n'ait pas suivi jusqu'au bout cette voie poétique où il s'était engagé dans sa jeunesse, et où son talent donnait aux meilleurs juges les plus belles espérances.

Suivant le mot célèbre de Sainte-Beuve, repris par Alfred de Musset, il y eut toujours chez M. Chodzko un poète mort jeune, en qui le savant survivait. Adam Mickiewicz avait, il y a soixante ans, dans une brillante improvisation, salué, en son jeune ami Alexandre, un rival et un successeur : « Je suis l'aigle, lui disait-il, tu es le faucon, tu as saisi les secrets du vol de l'aigle et il te porte envie :

Tys pojal tajnie orlego lotu ;
Sam orzel tobie zasdrosci.

» Quand il succombera tu prendras ton essor. Quand il périra tu lui survivras. Tu t'asseoiras un jour sur son trône et tu te couvriras de sa gloire. »

Orzel upada; ty latac bedziesz ;
Adam gdy ginie, ty zyjesz.
Na jego tronie ty kiedy siedziesz,
Jego sie blaskiem okryjesz. »

Mickewicz eut cette fois le don de prophétie. Ce ne fut pas sur le trône de la poésie polonaise que M. Chodzko remplaça le chantre de Vallenrod et de Sire Thaddée. Ce fut dans cette chaire où il vint professer deux ans après la mort du maître qui, si on l'eût consulté, n'eût certainement pas souhaité d'autre successeur. Le souvenir de l'enseignement qu'il a donné ici survivra dans des travaux de critique littéraire et philologique sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir. Permettez-moi de vous rappeler seulement les *Contes des Paysans et des Pâtres Slaves*, dont Michelet disait: « C'est divinement traduit » et la *Grammaire paléoslave* qui, sur le rapport de Mérimée, fut éditée aux frais de l'État par l'Imprimerie nationale.

Je regrette de n'avoir pas la compétence nécessaire pour apprécier comme elle le méritent les remarqua-

bles études que M. Chodzko a consacrées aux langues et à la poésie de l'Orient.

Parmi ses compatriotes et parmi les nôtres il est peu de savants qui puissent se glorifier d'une érudition aussi variée, d'un talent aussi cosmopolite. Trois littératures, celle de la Pologne, de la France et de l'Angleterre revendiquent ses œuvres.

Après tant de labeurs on a bien droit au repos. Nos vœux et nos sympathies accompagnent dans sa retraite le vénérable professeur. Puisse-t-il jouir longtemps encore de l'estime de ses confrères, de l'affection des siens et des respects de tous.

J'ai toujours regardé l'honneur d'enseigner ici comme le but le plus élevé, la récompense la plus haute d'une carrière consacrée tout entière aux études slaves. Mon ambition serait de les naturaliser définitivement dans notre pays. Le cadre de ces études est trop vaste pour que je puisse l'esquisser aujourd'hui dans son ensemble. Je me contenterai de rechercher avec vous par suite de quelles circonstances elles ont pénétré dans l'enseignement du Collège, ce qu'était alors le monde slave et ce qu'il est actuellement, quels peuvent être les écueils et les difficultés de notre enseignement, quel en doit être l'esprit et la méthode.

I

La fondation de cette chaire remonte à 1840.

Le 20 avril de cette année, M. Cousin, alors ministre de l'instruction publique, présenta à la Chambre des députés l'exposé des motifs d'un projet de loi ouvrant un crédit pour la création d'un enseignement nouveau, celui de la littérature et de la langue slave. Personne parmi nos compatriotes n'eût été en état de le donner. On savait que le Gouvernement avait l'intention de le confier à un grand poète polonais, exilé volontaire, qui professait alors la littérature latine à l'Académie de Lausanne. Vous n'ignorez pas quelles étaient les ardentes sympathies de la France pour la Pologne dont les soldats avaient naguère combattu sous nos drapeaux, et dont la dernière révolution avait paru solidaire de la nôtre. Je ne sais qui a rédigé le rapport de M. Cousin. Il figure au *Moniteur* sous le nom du Ministre qui l'a déposé; mais je le vois attribué à M. de Salvandy dans un recueil assez curieux, les *Lettres slaves* de feu Christien Ostrowski[1].

Quoi qu'il en soit, ce document atteste l'ignorance qui régnait à cette époque chez nous relativement au monde slave. Il prouve que l'on ne savait en 1840 — du moins au Ministère de l'Instruction publique — ni la statisti

[1] Un vol. in-12, Paris, Amyot, 1857.

que exacte de la race slave, ni son histoire, ni sa répartition géographique. « La Turquie, disait le projet de loi, compte deux millions de sujets slaves. » Ce chiffre pouvait être exact à la rigueur pour les Serbes et les Croates de l'empire ottoman ; mais les Bulgares étaient absolument passés sous silence. Le polonais était cité comme le plus parlé des idiomes slaves, au détriment du russe qui se trouvait rejeté à la seconde place. Cette erreur singulière s'explique évidemment par les sympathies dont s'était inspiré le rédacteur du projet. Il s'agissait de faire la part du lion à la littérature dont Mickiewicz était alors le plus glorieux représentant.

Dans un livre qui avait paru l'année précédente, l'histoire de la langue et de la littérature des Slaves, par F. Eichhoff[1] on eût trouvé des données statistiques plus exactes et bien différentes. Le savant linguiste, mieux informé, évaluait le nombre des Russes à quarante millions, celui des Polonais à dix millions. Une erreur non moins singulière — ce n'est peut-être qu'une faute de copie ou d'impression — antidatait de trois siècles le développement de la langue et de la littérature polonaise.

La littérature russe, rejetée au second rang, était l'objet d'une mention sommaire et presque dédaigneuse. Voyez cependant, Messieurs, à quel point le patriotisme peut égarer les jugements humains : « J'ai lu l'exposé

[1] Un vol. in-8, Paris, Cherbuliez, 1839.

des motifs, écrivait Mickiewicz à son ami Léon Faucher[1]. Je prévoyais bien le rôle que le russe devait jouer parmi les littératures slaves. On lui a fait la part du lion, c'est pourquoi j'ai été très réservé dans ma réponse au ministre. » La Bohême n'était pas traitée d'une façon plus scientifique que la Russie ; on ne lui retranchait rien de ses domaines : on y ajoutait au contraire ; à côté de Jean Hus, le rapport citait comme un auteur national Jérôme de Prague auquel on peut tout au plus attribuer un opuscule latin, mais dont les œuvres tchèques sont absolument inconnues. Le ministre apprenait à nos législateurs sans les étonner, que la langue serbe était parlée dans une partie de la Bohême. Ici encore je soupçonne l'erreur d'un copiste qui aura défiguré le nom de la Slavonie. Un peu plus loin on citait, parmi les héros slaves, le Hongrois Hunyade, entre le Serbe Lazare et le Polonais Sobieski. Je doute, Messieurs, que jamais la création d'un enseignement nouveau ait été motivée par des considérations aussi inexactes. Le ministre était mieux inspiré quand il alléguait l'importance politique de l'idiome slave, quand il déclarait « qu'il importe au plus haut degré de pénétrer le fond homogène de ces peuples dont l'avenir est inconnu, mais qui ne peuvent rester étrangers à nos destinées. »

Quelques jours plus tard le rapporteur de la Chambre

[1] Korespondencya Ad. Mickiewicza, Paris, librairie du Luxembourg, 1875. Tome Ier, page 221.

des Pairs insistait sur des considérations analogues : « C'est une science, disait-il, d'intérêt national et en même temps européen. A ne considérer que son importance politique, il est peu de langues dont l'étude soit plus utile que celle de la langue slave. Sous le rapport scientifique elle ne l'est pas moins. »

Remarquez que l'on raisonne ici sur l'hypothèse d'une langue slave unique, hypothèse aussi chimérique que celle d'un idiome roman dans lequel seraient absorbés le français et l'espagnol, l'italien et le portugais. Ces conclusions furent vivement combattues quand le rapport du ministre arriva, deux mois plus tard, à l'ordre du jour de la Chambre des députés. Un orateur aujourd'hui bien oublié — M. Auguis — se fit remarquer par la violence de ses attaques. Le slave, d'après M. Auguis, n'était pas une langue littéraire, à proprement parler : « Quels sont, demandait-il avec autorité, à des collégues peu en état de lui répondre, les monuments littéraires écrits en langue slave de la Pologne, de la Russie, de la Lithuanie, de la Bohême, de la Hongrie, de la Dalmatie, de la Styrie, de la Carniole, de la Carinthie ?... Aucun de ces pays ne possède de monuments, soit littéraires, soit historiques, assez importants, surtout sous le rapport de la pensée et du style, pour qu'une chaire soit fondée dans un établissement de la spécialité du Collège de France. Les peuples slaves ont des monuments fort intéressants, mais ces monuments sont écrits en latin et tout ce qui a un caractère origi-

nal est une traduction plus ou moins bien faite d'ouvrages qui appartiennent à la France et à la Germanie. »

Et l'honorable préopinant annonçait avec indignation que prochainement on viendrait demander une chaire de limousin, de gascon, de languedocien et de provençal. « Il y aurait peut-être plus de patriotisme à fonder les chaires en question. » On rit, dit la sténographie du *Moniteur*. Il nous est difficile en effet de ne pas au moins sourire en voyant un législateur traiter avec une telle légèreté et une telle suffisance des questions scientifiques qui lui sont absolument étrangères.

Mais, même parmi ses collègues, l'adversaire des littératures slaves trouvaient à qui parler. L'un d'entre-eux — M. Denis du Var — faisait ressortir l'intérêt qu'il y a pour la France à se mettre en communication intellectuelle avec une race qui compte soixante millions d'habitants : « Il est digne de la France, disait-il, de tout connaître pour tout apprécier ; elle est assez riche pour ne redouter aucune comparaison. Il faut qu'elle fasse comparaître devant elle toutes les grandes littératures pour les juger avec sa raison, pour les répandre avec l'aide de sa langue universelle, sur la surface de l'Europe et du monde afin de continuer le noble rôle qui lui appartient, de propagatrice des lumières et de la civilisation. L'innovation qu'on vous propose est utile et féconde. » Le défenseur de la chaire contestée alléguait même à l'appui de sa thèse quelques-uns des *monuments* littéraires des pays slaves : malheureuse-

ment il n'avait pas la main heureuse dans le choix des textes. La plupart de ceux qu'il invoquait sont d'une authenticité douteuse. Il eut d'ailleurs gain de cause, et l'établissement de la chaire fut voté.

A la Chambre des Pairs ce fut le baron de Gérando qui soutint le projet de loi. L'éminent philosophe fit entendre un langage vraiment élevé et scientifique : « Dans ces différents dialectes, disait-il, se conserve une foule de documents pour l'histoire religieuse et civile, pour la mythologie ancienne elle-même. Le génie poétique, obéissant à d'autres inspirations, revêtissant d'autres formes, le plus souvent s'empreint d'une originalité naïve dont le charme n'est pas sans efficacité pour féconder chez nous les sources de l'invention.

» La généalogie de ces idiomes, leur comparaison avec ceux de l'Europe occidentale étendront le domaine de la philologie, de la grammaire générale et comparée et apporteront en même temps un tribut à la philosophie elle-même.

» Ainsi sera ouvert un nouveau champ, sera imprimé un nouvel élan au noble commerce des intelligences. » La chaire slave n'était pour M. de Gérando que le prélude d'une série d'innovations « qui appelleraient au Collège de France les langues germaniques et celles du midi de l'Europe. » Ces prévisions, vous le savez Messieurs, se sont réalisées pour l'honneur de cette maison et pour le profit de la science.

En somme, personne, parmi ceux qui attaquaient

ou défendaient le nouvel enseignement, n'avait une idée bien nette ni de son domaine, ni des services qu'il était appelé à rendre. Sans le génie de Mickiewicz, sans les sympathies qu'inspirait la Pologne, et les espérances qu'on fondait sur elle, il est probable que la création de cette chaire n'eût pas été proposée ou qu'elle eût été indéfiniment ajournée. Qui pouvait prévoir alors, Messieurs, quelles épreuves nous attendaient dans l'avenir et quel impérieux besoin nous aurions plus tard d'étudier à fond ce monde mystérieux, dérobé à nos regards par l'Allemagne, en lutte perpétuelle contre elle et chez qui nous trouverons peut-être un jour la plus solide des alliances ?

La création de la chaire nouvelle ne passa pas inaperçue en Europe. L'opinion s'en émut vivement dans tous les pays slaves et même en Allemagne. La Prusse qui touche au monde slave par tant de points, qui lui appartient par ses origines, qui englobe des Polonais, des Tchèques et des Wendes dans son empire, la Prusse songeait vers la même époque à créer des chaires analogues dans ses Universités et demandait un plan d'études à Schafarick. La Russie s'occupait d'introduire dans ses écoles un enseignement qui a pour elle un intérêt national et envoyait à l'étranger un certain nombre de jeunes savants qui devinrent depuis des maîtres distingués. Dans les lettres que l'un d'entre eux, Bodiansky, alors en mission en Bohême, *adressait* à son ami Pogodine, je trouve de fréquentes

allusions à notre nouvelle fondation : « Honneur aux Français, s'écrie le jeune slaviste ; ils ont tout d'abord compris l'intérêt qu'il y a à mieux connaître les Slaves, leur littérature, leurs langues. Quels que soient les motifs et les vues de celui qui a créé la chaire, sachez apprécier ses efforts pour la fonder. Tout ce qu'il y a d'impur s'évaporera au creuset du temps et il ne reste que ce qu'il y a de noble et de bon. » Nous pouvons reprendre aujourd'hui ce mot : ce qu'il y a de noble et de bon dans un enseignement tel que celui-ci, c'est la science impartiale et sereine, planant au-dessus des conflits des nations, cherchant avant tout la vérité et sachant la dire à tous ceux qui sont dignes de l'entendre. J'ignore pendant combien d'années il me sera donné d'occuper cette chaire ; mais j'estimerai que mes travaux et mes efforts n'ont pas été perdus, si à la fin de ma carrière on reconnaît que j'ai servi loyablement la science, que j'ai été le fidèle interprète du génie et des aspirations d'une grande race. En tout cas, si jamais une passion faisait tort à cette probité de l'enseignement qui est le premier devoir du professeur, ce ne pourrait être que l'amour de la France, de la patrie au relèvement de laquelle nos études pourront apporter, elles aussi, une modeste mais utile contribution.

I

Quarante-cinq ans se sont écoulés depuis le jour où Mickiewicz, répondant à l'appel de la France, est venu inaugurer ici l'enseignement des Lettres slaves. Où en était la race slave à cette époque? Où en est-elle aujourd'hui?

Sauf la Russie et la Pologne, son satellite, aucun peuple slave ne comptait alors en Europe comme facteur politique. Quelques vagues formules sur le knout et l'autocratie résumaient tout ce que nous savions de l'empire moscovite. Les Slaves de Turquie et d'Autriche étaient ou complètement ignorés ou considérés comme une simple matière ethnographique.

La Serbie, à peine émancipée, le Monténégro toujours en lutte contre l'Osmanli étaient regardés comme partie intégrante de l'empire ottoman: l'intégrité de cet empire était un des dogmes fondamentaux de la politique européenne. Les Bulgares étaient absolument inconnus. Les Croates comptaient à peine dans la Hongrie à moitié germanisée. Les Tchèques, les Moraves, les Slovènes étaient englobés dans l'Autriche allemande de M. de Metternich qui faisait elle-même partie de cette confédération étrange d'où elle a été exclue depuis.

Rappelez-vous, Messieurs, quel étonnement éprouvèrent les législateurs de Francfort quand le grand historien bohême, Palacky, refusa, en 1849, d'aller siéger à

leur Parlement : « Je ne suis pas Allemand, écrivait alors mon illustre et vénéré ami ; je n'ai pas la conscience de l'être. Je suis Tchèque, d'origine slave, et le peu je vaux est tout entier au service de ma nation. »

L'Allemagne libérale n'eut alors ni assez de haines, ni assez d'injures, pour ce patriote qui refusait le bienfait si généreusement octroyé de la nationalité germanique. En France même, grâce aux erreurs traditionnelles de nos manuels, on fut longtemps sans comprendre comment un peuple pouvait avoir la prétention d'être slave, alors qu'il avait eu l'honneur de figurer dans les cadres de la confédération allemande. Un grand politique ne le comprit jamais. Dans ses discours prononcés au moment de la campagne de Sadova, M. Thiers comptait en Autriche quinze millions d'Allemands, englobant dans ce chiffre fantastique six millions de Slaves, qui saluèrent le désastre de la monarchie comme le premier syptôme de leur émancipation. Un Tchèque, un Morave, un Slovène, n'étaient pour lui que des Allemands, parlant un patois spécial ; quelque chose comme nos Français de Navarre ou du Finistère, qui parlent avec les paysans, le basque ou le bas-breton.

En 1840, on évaluait le nombre total des Slaves à soixante-douze millions. Ce chiffre s'est accru depuis d'environ vingt millions. A côté du grand empire slave qui a pénétré jusque dans l'Asie centrale, nous avons vu surgir dans ces dernières années, le royaume de

Serbie, pierre d'attente d'un état plus considérable, et la principauté de Bulgarie, qui verra sans doute prochainement la Roumélie orientale se réunir à elle, comme la Moldavie s'est réunie à la Valachie. Le Monténégro, agrandi, a enfin vu son individualité politique reconnue par la diplomatie. Si la Bosnie et l'Herzégovine n'ont pu arriver à conquérir leur complète indépendance, si elles n'ont fait qu'échanger la domination ottomane contre la domination autrichienne, il faut reconnaître cependant qu'elles ont franchi une étape décisive dans la voie de la civilisation et que le sang de leurs patriotes n'a pas coulé en vain.

A l'affranchissement politique a répondu l'affranchissement intellectuel. Les Serbes et les Bulgares multiplient les établissements scientifiques, les journaux, les écoles. Belgrade, Sofia, Philipopoli, n'étaient il y a un demi-siècle que des villages à demi-barbares. Ce sont aujourd'hui des foyers de civilisation. Plus longue a été la servitude morale, plus on met de hâte fiévreuse à réparer le temps perdu. Ce n'est pas sans émotion que j'ai visité récemment la grande mosquée de Sofia, transformée par les Bulgares en bibliothèque publique et en imprimerie nationale.

Vous savez tous, Messieurs quels ont été, depuis un demi-siècle, les progrès de la Russie ; l'émancipation des serfs, la conquête de l'Asie centrale, la diffusion de l'enseignement à tous les degrés, la guerre libératrice *du Balkan*, l'éclosion d'une littérature puissante et ori-

ginale : ce sont là des titres de gloire dont toute nation aurait le droit d'être fière et qui recommanderont hautement à la postérité le nom d'Alexandre II.

L'Europe libérale aurait été heureuse de pouvoir y ajouter une réconciliation sincère et définitive entre le grand peuple russe et cette partie de la nation polonaise que les fatalités historiques lui ont adjugée. Nous voulons espérer que cette réconciliation se fera un jour sur des bases équitables et également honorables pour les deux parties. La France se réjouirait particulièrement de voir cesser entre deux nations slaves un antagonisme qui profite surtout à l'Allemagne.

Les patriotes polonais n'ont pu voir se réaliser l'idéal de gloire et d'indépendance qu'ils avaient rêvé. Ils peuvent du moins se consoler par le spectacle des libertés dont jouit aujourd'hui une de leurs plus belles provinces. Grâce à l'intelligente et humaine politique de l'empereur François-Joseph, la Galicie est devenue aujourd'hui le centre de gravité moral de leur nation.

D'autre part, malgré des circonstances particulièrement difficiles, la littérature polonaise se maintient au rang élevé où l'ont mise les grands maîtres de l'école romantique, les Mickiewicz, les Slowacki, les Zaleski. A Cracovie, à Varsovie, à Posen, à Lemberg, l'histoire, l'archéologie sont cultivées avec ardeur. L'Académie récemment fondée à Cracovie, l'Université de cette ville et celle de Lemberg produisent des œuvres scientifiques qui méritent la sympathie et le respect. Vous savez, Mes

sieurs, quels ont été les rapports séculaires de la France et de la Pologne. Nous ne les oublierons point dans ces leçons. En dehors de la Russie et de l'Autriche, dans le cadre officiel de l'Allemagne, nous avons des raison toutes particulières de nous intéresser aux destinées des Polonais. Nous ne pouvons pas ignorer qu'au parlement de Berlin, les députés du duché de Posen — à la suite d'un revers de fortune que n'eussent osé prévoir ni Louis XIV ni Sobieski — sont devenus les plus fidèles alliés des représentants de l'Alsace et de la Lorraine.

Je tiens, Messieurs, à ne laisser place à aucune équivoque et à vous faire nettement ma profession de foi. Le rôle de cette chaire n'est pas de prendre parti dans les conflits qui divisent les peuples slaves : son devoir est de maintenir la balance égale entre eux, de leur faire à tous une part équitable, de les rapprocher dans l'harmonie sereine de la science. On peut avoir des sympathies pour l'Irlande ; mais il faut savoir comprendre le puissant génie de l'Angeterre. On doit garder au cœur une piété fidèle pour les provinces qui étaient jadis la parure et le boulevard de nos frontières ; mais il faut rendre justice même à ceux qui nous les ont ravies. Dans une sphère supérieure à celle des luttes politiques, Mickiewicz tend la main à Pouchkine comme Gœthe à Voltaire. Vis-à-vis des Russes et des Polonais nous observerons résolûment une neutralité sympathique et conciliatrice.

A côté des peuples slaves qui aspirent à une indé-

pendance définitive et absolue, il en est d'autres qui sont prêts à se contenter d'une simple autonomie. Tels sont par exemple les Tchèques et les Slovènes en Autriche, les Croates en Hongrie.

Il y a un demi-siècle ces nations ne jouaient guère — en deçà ou au delà de la Leitha — que le rôle passif d'un élément ethnographique. Nul ne songe aujourd'hui à contester leur existence. Les Tchèques de Bohême et de Moravie sentent fort bien qu'ils ne peuvent pas vivre en dehors de l'état autrichien. Ils ne lui demandent qu'une chose en échange de leur loyal dévouement, c'est la reconnaissance de leur individualité politique, et le libre usage d'une langue illustrée dès le quinzième siècle par le génie de Jean Hus, et, malgré les assauts qu'elle a eu à subir, plus vivaces aujourd'hui que jamais. A la fin du siècle dernier on pouvait croire que cet idiome était destiné à périr prochainement.

Et voici qu'il est redevenu langue d'état aux diètes de Prague et de Brunn, langue du haut enseignement dans l'Université tchèque où plus de treize cents étudiants sont désormais soustraits aux influences germaniques ; langue de l'art et de la littérature dans ce magnifique théâtre érigé à Prague par les souscriptions de la Bohême tout entière, véritable monument élevé par un petit peuple à sa propre gloire et qui portera jusqu'à la postérité la plus lointaine le souvenir de ses généreux efforts et du succès qui les a couronnés.

Applaudissons, Messieurs, à cette renaissance d'une nation qui aime sincèrement notre pays.

Devenue allemande, la Bohême eût peut-être été absorbée en 1866 et ses enfants auraient été condamnés à porter les armes contre nous.

Rappelons-nous que derrière le Bœhmerwald il y a des Slaves qui s'intéressent à nous, qui ont déjà eu, en 1870, qui auront encore l'occasion de nous le prouver. D'ailleurs la nation tchèque n'est pas si loin de nous. De Prague au Rhin, la distance n'est guère plus considérable que du Rhin à Paris.

Dans la partie méridionale de l'État autrichien, les Slovènes, malgré leur petit nombre, ont lutté avec succès pour le maintien de leur nationalité ; leur langue s'est fait une place honorable dans l'école et dans la littérature. Nous n'aurons garde d'oublier dans nos études ce petit peuple qui défend les abords de l'Adriatique et qui conserve un bon souvenir de l'Illyrie française organisée naguère par nos légions victorieuses.

Les Croates qui appartiennent à la couronne de Hongrie, ont su, malgré de nombreux obstacles, s'y créer une situation politique considérable.

Ils ont fondé tour à tour à Zagreb un théâtre, un Académie, une Université. Cette ville est devenue le premier foyer de la culture intellectuelle chez les Slaves méridionaux.

La langue illyrienne, morcelée naguère en dialectes *anarchiques*, partagée entre deux alphabets et cinq ou

six orthographes, s'est identifiée avec le serbe, tel qu'on l'écrit aujourd'hui à Belgrade, à Zara, à Cettigne. Là où naguère l'observateur ne voyait que des jargons épars et impuissants, sans cohésion, sans lien historique, il trouve aujourd'hui un idiome compact, fier à juste titre, non seulement des chefs-d'œuvre de sa poésie populaire, mais aussi d'une littérature trois fois séculaire et qui, grâce à l'affranchissement de la Serbie et du Monténégro, est devenue l'une des langues politiques de l'Europe orientale.

Dans ce tableau sommaire des destinées de la race slave depuis un demi-siècle, j'ai dû laisser de côté quelques éléments secondaires, sur lesquels il n'est pas encore possible de se prononcer : les Wendes de Lusace, dernier et sympathique débris des Slaves de l'Elbe, dévorés par la race allemande ; les Slovaques de Hongrie, les Petits-Russiens de l'Ukraine et de la Galicie : leur tour viendra dans nos études ; nous essaierons un jour de nous rendre compte de leur histoire, de leurs aspirations, de leurs chances d'avenir. Dans une revue aussi rapide, je dois me contenter d'indiquer que je ne les ai point oubliés.

III

Certes, Messieurs, à l'époque où l'on fondait ici la chaire de Mickiewicz, personne n'osait prévoir que la race slave prendrait en moins d'un demi-siècle un essor

large et aussi rapide essor. On n'avait qu'une vague idée de son avenir ; on était mal informé de ce qu'elle était dans le présent. On ne savait rien ou presque rien de son passé. Les travaux des historiens et des archéologues russes, polonais, tchèques ou allemands étaient complètement inconnus chez nous. En revanche, les rêveries de quelques mystiques, les pastiches ingénieux de tel faussaire patriote ou simple dilettante étaient pris au sérieux et considérés comme l'œuvre capitale du génie slave.

Des analogies linguistiques, mal interprétées, donnaient lieu aux fantaisies les plus étranges. Il suffisait que Guttenberg portât le nom allemand d'une ville de Bohême pour qu'on attribuât aux Slaves l'invention de l'imprimerie. Il suffisait que saint Jérôme fût né dans la Dalmatie — aujourd'hui slave — pour qu'on se fît un saint national et l'inventeur de l'alphabet glagolitique. Ici on commentait des idoles apocryphes ornées de runes fantastiques ; là des épopées habilement rédigées sortaient du cabinet d'un savant qui croyait travailler et qui, de fait, par cette supercherie, travaillait efficacement au relèvement de sa patrie. Chez nous, Mérimée s'amusait à piquer la curiosité du public par cette élégante fabrication des Chants serbes qu'on admirait de bonne foi en attendant qu'on pût apprécier dans leur beauté naïve les épopées de Kosovo et de Marko Kraliévitch. Et ces inventions d'un sceptique érudit avaient l'honneur d'être citées en Bohême par Schafarik, traduit

tes en Pologne par Mickiewicz, en Russie par Pouchkine.

Les Slaves, par cela même qu'ils ont beaucoup souffert, par cela même qu'ils ont été longtemps les parias de l'Europe, ont eu lors de leur renaissance une tendance maladive au mysticisme, un goût passionné pour les impostures qui flattaient leur amour-propre national. Le messianisme qui, hélas, fut autrefois prêché ici-même, n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Mais vous rencontrerez encore aujourd'hui des Slaves de bonnes foi, qui rêvent de résoudre les problèmes politiques par l'application des formules des mathématiques transcendantes, ou de créer des titres de gloire à leur race par les découvertes les plus invraisemblables.

Récemment encore n'a-t-on pas voulu nous faire retrouver dans les gorges du Rhodope des poèmes orphiques, conservés — ô merveille — par des pâtres bulgares. Vous pouvez entendre des hommes graves, considérés dans leur pays, revendiquer pour la race slave Aristote, né en Thessalie, Alexandre, né en Macédoine, Attila, dont on ignore la patrie.

Un orthodoxe passionné vous affirmera qu'il n'est point de nationalité slave en dehors de l'alphabet cyrillique et du culte grec ; un ethnographe ennemi irréconciliable de la Russie, faussera l'histoire et la linguistique pour exclure de la race slave un peuple qui, selon lui, en compromet l'harmonie et l'unité.

Nous n'avons pas le droit d'ignorer ces aberrations,

nous devons vous mettre en garde contre elles, nous rendre compte des causes qui les ont fait naître et de la valeur des œuvres littéraires qu'elles ont produites. Au point de vue de l'art pur, certaines ne sont pas sans mérite. Il y a deux façons d'étudier la vie d'un peuple; il faut la comprendre telle qu'il s'imagine l'avoir vécue ; il faut la voir telle qu'elle a été dans la réalité.

D'ailleurs, si vous avez à vous garder des exagérations qu'inspire parfois aux Slaves un patriotisme mal entendu, vous ferez bien aussi de ne pas prêter une oreille docile aux assertions de leurs ennemis. Soyez très prudents dans vos lectures. N'oubliez pas que tous les peuples slaves sont en lutte avec des voisins intéressés à amoindrir leur valeur morale, leur territoire ethnique, ou même à nier leur existence.

De la Méditerranée à la Baltique les marches du monde slave lui sont disputées par les races les plus diverses. Ici ce sont les Grecs qui revendiquent la Macédoine contre les Bulgares : là, les Italiens qui réclament l'Istrie aux Slovènes et aux Croates ; plus loin, les Hongrois contestent aux Slovaques et aux Petits Russes jusqu'au droit d'exister. A entendre les Allemands, ils seraient les seuls maîtres de la Bohême, de la Moravie, de la Silésie et du duché de Poznanie.

De tous ces ennemis vous ne pouvez guère attendre un jugement strictement impartial. Si des Slaves sont enlutte les uns contre les autres, comme les Serbes et les Croates, les Russes et les Polonais, gardez-vous de

les croire sur paroles et tâchez de vérifier leur assertions. Apprenez à juger par vous-même. Défiez-vous des synthèses ambitieuses et des généralisations prématurées. Rappelez-vous que chacun des peuples de cette grande race a sa physionomie bien distincte, son histoire particulière, et qu'avant de conclure il faut avant tout procéder à une minutieuse analyse.

Quand il s'agit de peuples vivants et pour qui le domaine de l'avenir est plus vaste encore que celui d passé, la vérité ne se trouve pas seulement dans les livres. Il faut aller la chercher sur le sol même où les nations se meuvent ; assister à leur vie politique et littéraire, prendre part à leurs fêtes, à leurs deuils, à leurs rites religieux. En ce qui me concerne, depuis vingt-ans je me suis appliqué à observer par moi-même cette vie contemporaine dont les voyages seuls peuvent donner une idée exacte. J'ai été l'étudier au pied du Vysehrad et du Hradschin, sur les bords du Danube et de la Save, dans les sanctuaires de Gniezno et de Kiev, de Cracovie et de Moscou, sur les rives lointaines du Volga, dans les plaines classiques que baignent les flots de l'Isker et de la Maritsa. Les souvenirs que j'ai rapportés de ces lointaines excursions me permettront, je l'espère, de vous intéresser plus vivement aux destinées des nations dont j'ai été l'hôte, et qui toutes, pour des raisons diverses, parfois même contradictoires, sont également attachées à notre pays.

Mais la science ne se préoccupe pas seulement des

nations actuellement existantes; elle porte un intérêt, une tendresse spéciale aux peuples disparus. Elle s'efforce de reconstituer leur langue, leurs mœurs, leur civilisation. La race slave a déjà vu succomber plus d'un de ses enfants. Elle a occupé jadis toute la rive droite de l'Elbe ; elle a laissé des noms slaves à la Poméranie, au Brandebourg. Les Obotrites, les Stodoranes, les Ratares, les Drevanes, les Sorabes ne sont plus qu'un souvenir ; le sanctuaire du Dieu Svatovit, dans l'île de Rugen, est aujourd'hui l'avant-poste de la marine prussienne dans la mer Baltique ; au XVIIIe siècle les accents d'un idiome slave résonnaient encore dans la province maintenant allemande de Lunebourg; ses habitants conservent encore aujourd'hui le nom de Vendes qui rappelle leur ancienne origine : « La voici, s'écrie le poète de la solidarité slave, la voici sous mes yeux mouillés de larmes, cette terre, jadis berceau, aujourd'hui tombeau de mon peuple ; qu'êtes-vous devenus chers peuples slaves qui viviez naguère ici, qui buviez les eaux de la Poméranie et celles de la Sale ; race paisible des Sorabes, fils de l'empire obotrite? Où êtes-vous, tribus des Wiltses, descendants des Velètes? Je regarde au loin à ma droite ; je fouille l'horizon à ma gauche, mon œil dans la Slavie cherche en vain les Slaves. » Ces tribus dont le poète porte le deuil, nous essaierons d'en retrouver l'histoire. Elles sont bien mortes et nous n'avons aucune espérance de les voir renaître à la lumière. Et cependant notre siècle a pres-

que vu ce miracle de la résurrection des peuples.

Il a suffi qu'une étincelle survécût sous la cendre pour que l'histoire en ait rallumé la flamme, pour que telle nation condamnée à périr, ait repris sa place parmi les membres de la famille européenne. C'est grâce à des savants, à des philologues que la Bohême a recommencé de vivre. Tel livre d'histoire, celui de Palacky, par exemple, a plus fait pour elle que n'avaient fait au temps des Hussites dix batailles sanglantes. Depuis un demi-siècle la race germanique a vu, grâce à la renaissance du génie slave, lui échapper bien des provinces qu'elle croyait assimilées sans retour. Au lendemain de nos désastres, M. Renan, dans une de ses lettres à Strauss, signalait éloquemment le danger que pouvaient faire courir à l'Allemagne ces retours offensifs de l'histoire : « Chaque affirmation du germanisme, écrivait notre illustre collègue, est une affirmation du slavisme; chaque mouvement de concentration de la part des Allemands est un mouvement qui « précipite » le Slave, le dégage, le fait être séparément... Le Slave dans cinquante ans saura que c'est vous qui avez fait son nom synonyme d'esclave ; il verra cette longue exploitation historique de sa race par la vôtre — et le nombre des Slaves est double du vôtre. Songez quel poids pèsera dans la balance du monde, le jour où la Bohême, la Moravie, la Croatie, la Serbie, toutes les populations slaves de l'empire ottoman sûrement destinées à l'affranchissement, races héroïques encore, toutes

militaires et qui n'ont besoin que d'être commandées, se grouperont autour de ce grand conglomérat moscovite, qui paraît bien le noyau désigné de la future unité slave..... Une des blessures des Russes sera un jour d'avoir été civilisés par les Allemands. Ils le nieront, mais ils se l'avoueront tout en le niant, et ce souvenir les exaspérera. L'académie de Saint-Pétersbourg en voudra autant un jour à celle de Berlin pour avoir été allemande que celle de Berlin nous en veut pour avoir été autrefois à moitié française. Notre siècle est le siècle du triomphe du serf sur le maître. Le slave a été et, à quelque égard, est encore votre serf..... Sous prétexte d'une étymologie germanique vous prenez pour la Prusse tel village de Lorraine. Les noms de Vienne, de Worms, de Mayence sont gaulois ; nous ne vous réclamerons jamais ces villes, mais si un jour les Slaves viennent revendiquer la Prusse proprement dite, la Poméranie, la Silésie, Berlin, par la raison que tous ces noms sont slaves ; s'il font sur l'Elbe et sur l'Oder ce que vous avez fait sur la Moselle; s'ils pointent sur la carte les villages obotrites ou velètes, qu'aurez-vous à dire ? »

Si jamais elles venaient à se produire, ces revendications dont M. Renan se faisait naguère le prophète, ce n'est pas à nous Français qu'il conviendrait d'en gémir. Nous n'avons point d'ailleurs à apprendre aux peuples Slaves ce qu'ils ont à faire. Mais en étudiant ce qu'ils ont été dans le passé, ce qu'ils sont dans le *présent*, nous pourrons peut-être conjecturer ce qu'ils

doivent être un jour. Nous ne devrons négliger aucun des éléments qui peuvent nous amener à la solution de ce problème ou du moins nous en rapprocher. Il faut avant tout commencer par l'étude des langues ; elle est indispensable si nous voulons pénétrer le génie des nations dont elles sont l'organe, délimiter le domaine qu'elles occupent aujourd'hui, reconstituer celui qu'elles ont occupé autrefois et qu'elles reprendront peut-être demain. L'archéologie et la mythologie comparée nous aideront à reconstruire le passé des Slaves, même dans ces périodes lointaines où l'histoire seule ne peut pénétrer; la littérature, quand il s'agit de peuples peu connus ne saurait être comprise sans l'examen de l'histoire politique, des institutions et des mœurs. Comme vous le voyez, Messieurs, notre tâche est immense et je n'éprouve qu'une crainte en l'abordant, c'est de n'avoir ni assez de forces, ni une vie assez longue pour parcourir avec vous le cycle entier de nos études. Permettez-moi de les recommander à vos sympathies et de compter sur votre persévérance.

Quant à mon dévouement, il ne vous fera jamais défaut. J'ai la ferme conviction de servir non seulement la science, mais le pays en vous apprenant à mieux connaître une race qui malgré son éloignement, a été plus d'une fois en contact avec la nôtre et dont le développement ultérieur ne sera pas sans influence sur notre avenir.

FIN